

LE MOUVEMENT DES « VILLES EN TRANSITION » : GENÈSE, CONTOURS ET PRATIQUES

Première journée de l'atelier « Habiter la transition. Des pratiques existantes aux politiques de transition : circulations et ambiguïtés »

Mardi 21 février 2017

10h-16h

Institut des Sciences de la Communication du CNRS (ISCC)

20 rue Berbier-du-Mets 75013 Paris

Coordinateurs de la séance : Elisabeth Peyroux et Antoine Lagneau

Table des matières

1. Introduction d'Élisabteh Peyroux.....	3
2. Communication de Luc Semal.....	5
3. Échanges et clarifications avec la salle.....	14
4. Communication de David Delsart.....	16
5. Échanges et clarifications.....	26
6. Questions de la discutante Anahita Grisoni.....	29
7. Débat avec la salle.....	32
8. Communication de Charline Sowa.....	39
9. Communication de Antoine Lagneau.....	50
10. Débat avec la salle.....	60
11. Lecture croisée de la discutante Clara Breteau.....	64
12. Débat avec la salle.....	68

1. Introduction d'Élisabteh Peyroux¹

Je précise cette séance ... cet atelier est organisé en coopération avec un groupe de travail qui s'intéresse à la question de la circulation des modèles urbains. Et donc l'idée de commencer cette séance sur l'analyse du mouvement des villes en transition ça permet à la fois d'enrichir la réflexion de départ sur la notion de transition et aussi de s'interroger sur un mouvement qui est né en Angleterre dans les années 2000 et qui est sème dans le monde. Donc il y a aussi l'idée de s'intéresser sur la manière dont une notion est expérimentée dans différents contextes géographiques donc finalement la dimension de la transition qu'on va explorer aujourd'hui – et Jérôme a parlé un petit peu des différents qualificatifs qui accompagnent cette notion – c'est plutôt une notion de transition territoriale dans un contexte qu'on qualifie d'après pétrole, après croissance post-croissance. Et c'est l'idée de s'interroger sur des expérimentations locales de projets alternatifs et la manière dont on finalement peut mettre en place des politiques locales de décroissance en Europe. Donc on aura une première intervention de Luc Semal, qui est maître de conférences en sciences politiques au musée d'histoire naturelle, qui a travaillé sur le mouvement des villes en transition et qui va nous faire un petit peu la genèse et le cadrage de ce mouvement en partant de ses origines au Royaume-Uni et en montrant comment s'est construit finalement un sens et une modalité de l'engagement dans ce mouvement. Et je pense qu'il est intéressant c'est de voir à la manière dont finalement la transition prend une double dimension, à la fois une dimension on va le voir de basculement du monde et en même temps des initiatives de réorganisation à l'échelle à l'échelle locale et territoriale sur une base délibérative. Donc on a ici l'idée d'une de la jeunesse et du cadrage de ce mouvement dans le contexte de son origine et de son essaimage à l'échelle européenne. On aura une deuxième intervention de David Delsart qui est sociologue, ecodésigner, activiste écologique qui est très engagé ... dans le mouvement transition en île de France à Paris qui est en ce moment en formation au Royaume-Uni. Alors ce qui est intéressant pour nous dans cette deuxième intervention c'est d'avoir la vision donc d'un militant engagé dans le mouvement qui a une vision comparée entre la manière dont ça s'est mise en place, ça se développe en Grande-Bretagne et la manière dont ça se développe ici en France et du coup on va pouvoir se rendre compte des différentes modalités de structuration des actions locales dans ces différents contextes géographiques et notamment peut-être une interrogation sous-jacente ce serait sur les conditions de reproductibilité de ces expériences à partir de cette matrice originelle dont Luc va nous parler. Donc ça c'est pour la matinée, on a choisi d'avoir deux interventions de 30 minutes chacune, on va les présenter l'une à la suite de l'autre pour pouvoir les mettre en dialogue ensuite dans la partie discussion. Et nous avons le plaisir d'accueillir Anahita Grisoni qui a accepté de jouer le rôle de discutante ce matin sur les deux papiers. Donc Anahita est chercheuse post doctorante à l'UMR environnement ville et société (EVS) et elle fait aussi partie du réseau « saisir l'Europe » dont elle nous parlera peut-être un petit peu tout à l'heure si elle veut. Voilà donc on va donner la parole à Luc Semal pour cette intervention de 30 minutes peut-être qu'on prendra

¹ CNRS, UMR Prodig

après des petites questions qui ont directement trait à sa présentation, des questions de clarification ensuite on aura la présentation de David et on aura ... on a demandé à Anahita de nous faire discussion commentaire d'une dizaine de minutes et on lancera ensuite la discussion avec la salle.

2. Communication de Luc Semal²

« Pic pétrolier et résilience: la part catastrophiste des Transition towns »

L.S : Merci beaucoup, merci à vous pour l'invitation et merci à vous d'être là. Donc effectivement je m'appelle Luc Semal, je suis chercheur en sciences politiques, et j'ai soutenu en 2012, déjà, une thèse sur les mouvements, donc en sciences politiques, sur les mouvements de la transition, des *transition towns* et de la décroissance, et notamment sur leur dimension catastrophiste. Donc je vais revenir pas mal sur ce terme-là et sur le pourquoi de ce terme-là dans cette présentation. Donc comme disait Jérôme, j'aime bien cette expression, je vais vous faire une approche généalogique. C'est vrai que les mouvements sociaux ne sont jamais figés et le mouvement de la transition et les groupes locaux qui se réclament de la transition écologique ou de la transition territoriale ont quand même pas mal évolué depuis cette époque-là. Il y a quelques jours, j'ai pensé à ça en préparant l'intervention d'aujourd'hui, j'ai entendu parler d'un groupe de transition, près de Lille, qui apparemment n'avait jamais entendu parler de Rob Hopkins et pourtant ça ne les empêchait pas de se réclamer de : ville en transition. Donc ça montre bien que le label « ville en transition » évolue aussi pas mal depuis ses origines et son lancement par Rob Hopkins et le groupe autour de Rob Hopkins. Donc je vais vous parler des origines de ce mouvement depuis 2005-2008, avec l'idée que c'est important de bien comprendre ses origines et le pourquoi de l'essor et des premiers succès de ce mouvement, pour comprendre sa trajectoire depuis une dizaine d'années. Et je vais insister donc sur sa dimension ou sa part catastrophiste autour des notions de pic pétrolier et de résilience. J'insiste bien sur l'idée d'une dimension ou d'une part catastrophiste pour dire que cette dimension ou cette part catastrophiste ne résume pas l'ensemble du mouvement. Il y a une part catastrophiste à mon avis dans ce mouvement depuis ses débuts. Peut-être que c'est une part qui s'est un petit peu estompée à mesure que les groupes se multipliaient et s'éloignaient peut-être pour certains du cadrage proposé par Rob Hopkins et son équipe au départ. Il n'empêche que c'est une part qui demeure, je dirais, plus sensible chez certains groupes, plus sensible chez certains militants, peut-être aussi plus sensible à certains moments de la vie militante. Donc c'est sur ça que je propose d'essayer d'amener quelques éléments. Donc le mouvement des Transition Towns a été lancé vers 2005-2006 par une petite équipe de militants autour de Rob Hopkins et ça a été un élément assez important dans la mesure où rien que pour le vocabulaire qui permet de désigner ... le projet écologiste, parce que c'est un des mouvements qui a joué un rôle vraiment important dans la labellisation de ce terme de transition écologique qui, à l'époque – si on se replace dans le contexte de 2005-2006 – n'était pas dans le langage courant. Si on regarde la littérature écologique de l'époque, on voit le mot transition utilisé mais pas comme un label dont on se revendique; l'époque est plutôt au développement durable. Et puis en France, 2005, on commence à parler de décroissance, ça commence à sortir des cercles purement décroissants pour devenir un

2 Maître de conférences en Science politique au Muséum national d'Histoire naturelle, Centre d'écologie et des sciences de la conservation, CESCO. Luc Semal n'a pas souhaité rendre l'enregistrement de sa communication disponible en ligne.

objet de débat, au moins dans les réseaux écologistes. Et donc, ce mouvement a joué un rôle dans la labellisation de ce terme et dans le fait que ça devienne vraiment un objet de réflexion sociale, politique, scientifique.

Donc un mouvement qui est né en 2005 à Totnes, dans le sud-ouest de l'Angleterre, qui a été beaucoup structuré, influencé par la pensée de Rob Hopkins, qui a aussi écrit le premier livre, disons, de référence du mouvement en 2008, le *Transition Handbook*, et qui a aujourd'hui donné naissance à plusieurs centaines de groupes locaux dans le monde, qui sont plus ou moins coordonnés par une ONG qui est le Transition Network. Alors, pour... je bouge la bouteille parce qu'elle... pour présenter un petit peu le mouvement des villes en transition, ce que j'aime bien faire en général c'est désamorcer quelques malentendus, en fait, récurrents, quelques quiproquos récurrents dans la perception que peut avoir, disons, le public moins... les auditoires moins au fait de ce mouvement quant à ce que désigne le terme du réseau des villes en transition, des *transition towns*. D'abord, si on regarde bien les origines du mouvement, il s'agit bien d'un mouvement d'origine citoyenne, même si aujourd'hui, il y a plusieurs municipalités qui se réclament du label « ville en transition ». Au départ, il s'agit bien de simples citoyens, ou souvent quand même de citoyens un peu engagés – donc on pourrait dire de militants – qui décident unilatéralement de déclarer leur ville en transition en essayant d'amener un maximum de personnes et de groupes à participer à leur dynamique et éventuellement d'associer les élus à cette dynamique. Mais au début, ce ne sont pas des initiatives que les élus ont vocation à porter.

Deuxièmement, même si on parle de « ville en transition » dans la traduction française, au départ, il s'agit bien de *transition towns*. Donc, « towns », c'est plutôt les petites villes. Et il y a un imaginaire assez prégnant dans le début des *transition towns* de la petite ville rurale britannique, la *market town*, donc 10 000, 20 000 habitants – Totnes, c'est 9 000 habitants. Et on va voir que ça joue un rôle dans l'imaginaire de la relocalisation qui est portée par ce mouvement. La relocalisation, en l'occurrence, c'est aussi, tel que le propose le mouvement des villes en transition dans ces premières années, une relocalisation agricole. Ce qui a aussi pour conséquence que les groupes de transition qui sont créés assez rapidement dans les grandes villes comme Londres, comme Bristol, ont parfois du mal à adapter la pratique proposée par Hopkins et par Totnes à ce contexte extrêmement urbanisé des grandes métropoles. Qu'est-ce qu'on peut relocaliser dans une ville comme Paris, comme Londres C'est beaucoup plus compliqué à mettre en œuvre. Troisième quiproquo récurrent, l'idée que le mouvement des *transition towns* est apolitique. Il y a même eu un petit livre qui a été traduit sous ce titre-là, *Un mouvement apolitique*, à propos des villes en transition. C'est un quiproquo qui peut être entretenu par le discours des transitionneurs eux-mêmes, notamment au Royaume-Uni, où dans les entretiens que je faisais dans le cadre de ma thèse, une phrase qui revenait régulièrement, c'était : « It's not about politics », « On ne parle pas de politique ». En fait, à y réfléchir, mon regard là-dessus est plutôt que le mouvement n'est pas apolitique. C'est un mouvement qui se situe vraiment dans la tradition de l'écologie politique avec une réflexion forte sur les limites à la croissance, sur la parenthèse historique que représentent les énergies fossiles abondantes et bon marché; que tout ça correspond finalement pleinement à la tradition de la pensée écologiste. Donc pour moi, ce n'est pas un mouvement apolitique,

c'est un mouvement écologiste. En revanche, c'est un mouvement apartisan. C'est un mouvement apartisan qui ne s'intéresse pas aux *politics*, à la politique politicienne et qui n'essaye pas de s'engager dans une démarche électorale et de conquête du pouvoir même local. Sauf à quelques exceptions près. Il y a certains groupes locaux qui vont s'orienter vers ça, mais disons que ce n'est pas le but premier du mouvement. Et puis enfin, le dernier quiproquo qui est peut-être celui qui va nous intéresser le plus aujourd'hui, c'est que le mouvement se présente volontiers comme un mouvement radicalement optimiste et positif – et la personnalité de Rob Hopkins joue beaucoup là-dedans, vous avez peut-être déjà regardé des vidéos de lui où il présente son mouvement et sa vision du monde, c'est rarement vu, un militant plus de positif, optimiste et il en rajoute sur le fait, qu'il faut absolument être positif, optimiste. Et en même temps, pour bien saisir le mode de pensée des villes en transition, il me paraît plus judicieux de comprendre la dualité et l'ambivalence de cette affirmation, de cet effort de pensée positive. Et le mouvement des villes en transition, en fait, notamment dans ses débuts, notamment à Totnes, est un mouvement qu'à mon avis, on ne peut pas comprendre de manière entièrement satisfaisante sans percevoir aussi sa dimension catastrophiste. Alors pourquoi catastrophiste ? Au sens d'un mouvement qui se situe dans une pensée du basculement du monde, basculement d'un monde d'énergie abondante et bon marché, d'un monde au climat relativement stable, d'un monde économiquement opulent, du moins pour certains pays et pour certaines classes sociales dans ces pays, vers autre chose. Alors cette autre chose, elle reste largement indéterminée, c'est un monde d'énergie plus rare et plus cher, c'est un monde au climat plus instable, c'est un monde de difficultés économiques, éventuellement de décroissance maîtrisée ou de récession sublimée, mais en tout cas, c'est une idée que les choses vont changer, vont changer radicalement, vont changer à l'échelle de nos vies, et que ça va tanguer; et que c'est dans ce contexte-là qu'il faut essayer de construire des initiatives locales, territoriales, aussi souhaitables et aussi désirables que possible, mais dans un contexte quand même extrêmement difficile et potentiellement douloureux. Donc c'est quelque chose qui va revenir de manière récurrente dans la manière de concevoir le projet territorial dans les premières années des villes en transition. C'est pour ça que cette part catastrophiste me paraît extrêmement importante.

Alors, pourquoi cette pensée politique du basculement au départ ? On peut revenir au cadre théorique porté par les *transition towns* et par la petite équipe autour de Rob Hopkins au départ, en essayant d'expliquer ce qui les a amenés à proposer cette méthode d'animation territoriale finalement que constituent les *transition towns*. Le cadre théorique des villes en transition tel qu'il est présenté par les militants et les animateurs du mouvement dans les premières années, il s'appuie sur trois éléments assez importants qui sont réchauffement climatique, pic pétrolier et crise économique. Alors, le réchauffement climatique. Les initiateurs du mouvement des villes en transition, en fait, quand je les interrogeais à ce sujet-là, disaient qu'ils étaient depuis bien longtemps au courant du fait qu'il y avait un réchauffement climatique, que ça posait un problème sérieux au monde, à la civilisation occidentale, etc. Simplement, le mouvement des villes en transition se déploie quand même dans un contexte assez particulier pour le réchauffement climatique. Encore une fois – si on se resitue dans le contexte 2005-2006 – on est peu de temps après la réélection de George W.

Bush, donc, on a la confirmation que le premier mandat de Bush n'était pas un accident de l'histoire, que décidément les États-Unis ne rejoindraient pas le protocole de Kyoto. Il y a eu un éloignement des perspectives de maîtrise institutionnelle et internationale du réchauffement climatique. Kyoto entre en vigueur en 2005, et on commence à l'époque à entendre des voix scientifiques, notamment, qui disent que le protocole est déjà plus ou moins obsolète à partir du moment où la Chine augmente radicalement ses émissions de gaz à effet de serre et où les États-Unis ne rejoignent pas le protocole. Et puis, les premières années du mouvement des villes en transition sont aussi marquées par la montée en puissance des attentes concernant le sommet de Copenhague en 2009 et par l'anticipation qu'il ne va pas sortir grand-chose de ce sommet qui, rappelez-vous, est vraiment vécu comme une grande défaite, comme une grande déception par les mouvements écologistes. Donc, le mouvement des villes en transition, en 2005, 2008, 2009, se déploie dans un contexte d'assèchement des perspectives de maîtrise du réchauffement climatique. On commence à se dire que la mitigation – dans ces réseaux-là on commence à dire la mitigation – l'anticipation, disons intelligente, ne va pas se mettre en œuvre et qu'on va devoir, alors pas lâcher les objectifs de mitigation, mais aussi réfléchir sérieusement à des perspectives d'adaptation et de résilience face à des changements qui sont en train de devenir irréversibles. Donc, c'est ça, la perte de maîtrise. C'est le fait qu'il y a des irréversibilités climatiques qui sont de plus en plus actées dans les esprits des militants qui lancent ce mouvement.

Le deuxième élément, c'est le pic pétrolier. Le pic pétrolier, c'est un petit peu différent dans la mesure où les initiateurs du mouvement connaissaient depuis longtemps l'existence du réchauffement climatique, en revanche, beaucoup découvrent la thématique du pic pétrolier en 2004, 2005, 2006. On parle du pic pétrolier dans les réseaux de géologie et de spécialistes du pétrole depuis les années 1950 à peu près, mais la thématique du pic pétrolier en fait refait son apparition dans les réseaux écologistes à partir de l'an 2000 à peu près et la création de l'ASPO – l'association d'études de pic pétrolier et gazier – qui est une association de géologues à la retraite qui commence à diffuser dans les années 2001, 2002, 2003, des alertes sur l'imminence du pic du pétrole conventionnel à l'échelle mondiale. Ce qui m'intéressait notamment dans le cadre de ma thèse, c'est qu'il y a deux mouvements qui sont, dès leur origine, vraiment marqués par ces alertes à l'imminence du pic pétrolier. C'est d'une part le mouvement de la décroissance en France, dans le journal *Casseur de pub*, et le journal *Sinance*, les premiers textes qui reprennent ce terme de décroissance pour le remettre un petit peu au goût du jour, citent nommément le pic pétrolier en disant que ça change quand même radicalement la manière de concevoir le projet écologiste et de concevoir la temporalité de la transition écologique. Et puis l'autre mouvement, c'est les villes en transition. Rob Hopkins raconte dans le *Transition Handbook* comment entendre parler du pic pétrolier a pour lui été vraiment un choc biographique en tant que militant. Il raconte qu'il a eu des frissons d'angoisse, quelque chose de physique dans la découverte de cette problématique-là. Alors, pour expliquer un petit peu ce que ça change dans la formulation du projet écologiste, il y a d'une part une contraction temporelle du projet écologiste, le réchauffement climatique, dit Rob Hopkins, suppose que nous devrions changer nos modes de vie, nous devrions décider de réduire nos consommations d'énergie fossile pour choisir d'enrayer le réchauffement

climatique et choisir de léguer un monde vivable aux générations futures. Le pic pétrolier, dit Rob Hopkins, c'est pas ça, c'est pas que nous devrions changer nos modes de vie, c'est que nous devons le faire, nous y serons matériellement et économiquement contraints, et pas tellement pour les générations futures, nous y serons matériellement contraints dans le laps de notre espérance de vie, dans les 2-3 décennies à venir. Et donc il y a aussi une contraction temporelle dans un projet de transition écologique qui concerne davantage les générations présentes que les générations futures. Le mouvement des villes en transition fait aussi assez rapidement le lien entre le pic du pétrole et le pic de tout, il parle du *pic oil* et du *pic all*, du pic des ressources en général, qui est lié au pic pétrolier – éventuellement on pourra en reparler dans la discussion si vous voulez.

Et puis le troisième élément c'est la crise économique, il n'est pas extrêmement présent dans les tous premiers textes des villes en transition, mais il gagne vraiment en importance à partir de la crise des subprimes en 2008 et de la crise économique de 2009, où le mouvement des *transition towns* parle désormais des trois grands problèmes auxquels doivent faire face les groupes locaux. Donc réchauffement climatique, pic pétrolier et crise économique. Les groupes locaux parlent souvent de *credit crunch* à l'époque, qui est aussi l'idée d'une réduction radicale des liquidités disponibles. Et dans leur approche de la crise économique, il y a l'idée que l'argent va devenir de plus en plus rare, y compris pour les associations environnementales qui vont devoir faire face à des coupes drastiques de leurs subventions; des coupes qui vont être présentées comme temporaires tant que la croissance ne revient pas, mais en fait, dit le mouvement des villes en transition, la croissance ne reviendra pas. Et donc il va falloir s'adapter à une période de pénurie durable d'argent et de subventions pour les groupes écologistes, ce qui va impliquer une autre manière de concevoir la transition écologique territoriale. D'une part pour l'animation des groupes locaux. Et ensuite pour le financement des projets territoriaux. L'idée d'un déploiement massif des énergies renouvelables par exemple devient beaucoup plus compliquée si on considère que les pouvoirs publics vont avoir de plus en plus de mal à faire des investissements massifs pour une transition écologique qui soit à la hauteur des enjeux. Donc on entre dans une ère de déstabilisation économique générale, disent les initiateurs du mouvement à l'époque, et ça va tanguer. Parce que c'est dans ce contexte économique extrêmement contraint qu'il va falloir faire face à la fois au pic pétrolier et au réchauffement climatique. Alors dans ce contexte assez sombre, le mouvement des villes en transition porte une proposition qui est assez originale dans les réseaux écologistes de l'époque – là encore il faut se resituer dans le contexte de 2005, 2006 – c'est celui de reconstruire ce qu'ils appellent la « résilience locale », alors entre temps, ça doit être en 2010 ou 2010 que la résilience a été désignée le *buzzword* de l'année par le magazine Times ou quelque chose comme ça, à l'époque, le terme de résilience n'est pas du tout utilisé dans les réseaux militants écologistes. Et il y a vraiment un travail de diffusion et d'explication de cette notion qui est fait par le mouvement. Ce qui est intéressant dans l'apparition de ce terme, qui auparavant était plutôt réservé aux réseaux scientifiques ou psychologiques éventuellement, l'apparition de ce terme dans les mouvements écologistes, c'est que c'est un terme assez... un concept déjà en partie problématisé. Alors pourquoi ? Parce que dans l'idée de résilience, il y a l'idée qu'il y aura des chocs, des chocs vraiment

importants, auxquels il va falloir faire face sans s'effondrer. Donc, l'introduction dans le vocabulaire des mouvements écologistes, l'introduction de la résilience contribue en fait à acter l'idée que certaines irréversibilités sont déjà passées, que ces fameux chocs ne pourront pas être totalement évités, on va pouvoir continuer à travailler à l'anticipation pour les minimiser, mais nos sociétés rentrent dans des décennies où elles vont devoir se préparer matériellement et psychologiquement, et démocratiquement, à encaisser des chocs difficiles à encaisser. C'est aussi le moment où... c'est peu de temps après l'ouragan Katrina, pour mémoire aussi. Donc tout ça pose un contexte théorique, un cadrage théorique relativement sombre, qui détonne un petit peu dans les mouvements écologistes de l'époque, d'autant plus qu'il y a un décalage avec l'affirmation récurrente par Rob Hopkins et par son équipe qu'il faut agir de manière positive. Donc un cadre théorique plutôt sombre, avec une part de constat d'échec aussi, pour ces militants qui sont, pour certains, engagés depuis 10, 20, 30 ans, 40 ans dans les mouvements écologistes. Il s'agit de dire qu'on n'a pas réussi à anticiper ces chocs et à les éviter, maintenant, il va falloir rentrer dans des logiques qui intègrent davantage d'adaptation et de résilience. Donc il y a une part de constat d'échec. Mais paradoxalement, alors que ce cadrage est plutôt sombre, ça va donner lieu à des mobilisations locales extrêmement dynamiques, non seulement à Totnes, mais dans plusieurs groupes locaux qui vont s'inspirer de cette démarche, et à des pratiques délibératives locales assez innovantes. Et finalement, ça montre que ce cadrage catastrophiste, ou partiellement catastrophiste, de manière un peu contre-intuitive, peut être un aiguillon délibératif et un aiguillon militant, assez efficace, finalement, assez pertinent, assez utile, dans la mesure où il permet de mettre sur la table, de nommer des problèmes que la communauté locale, ou sans communauté locale, au sens anglo-saxon, donc les gens qui habitent sur le même territoire, vont devoir affronter collectivement en faisant preuve de coopération.

On voit le temps qui passe. On a encore deux minutes. Je vais quand même dire un mot là-dessus. Puisqu'il y a d'autres interventions qui vont parler des villes en transition et des expériences militantes, je vais plus m'attarder là sur la question du catastrophisme et de la catastrophe, pour continuer dans cette ligne là même si je ré-insiste là-dessus, il s'agit pas de dire que cette part catastrophiste résume l'entièreté du mouvement et même l'entièreté du paysage psychologique des initiateurs ... Disons que si on regarde en sciences politiques, en théorie politique, en philosophie politique, les travaux, les écrits sur le catastrophisme, il y a plusieurs récurrentes du catastrophisme, qui tendent à totalement délégitimer ce terme et à en faire quelque chose d'assez compliqué à manier, ce qui explique pourquoi l'étiquette catastrophiste est quelque chose qu'on tend en général à rejeter, parce qu'il y a une part de disqualification quand on utilise ce terme pour désigner quelqu'un d'autre. Alors, trois critiques fréquemment adressées au catastrophisme. La première critique, ce serait que le catastrophisme serait par nature suspect d'exagérations irrationnelles, voire religieuses, qui auraient une dimension religieuse à l'anticipation du déluge, du désastre, etc. La deuxième critique récurrente, elle est davantage d'ordre stratégique, ce serait de dire que le catastrophisme est nécessairement démobilisateur, et que si on va vers une catastrophe globale, il n'y a pas besoin de militer, tout est perdu, donc les gens n'auront pas envie de participer à ce type de démarche fondée sur un cadrage théorique et politique trop sombre;

donc, démobilisateur sur le plan stratégique. Et enfin, la troisième critique récurrente, c'est de dire que le catastrophisme serait par nature antidémocratique, dans la mesure où, au nom de l'urgence écologique, on serait amené à autoriser certaines dérives autoritaires et à ne pas prendre le temps de la délibération ou de la discussion collective. Alors, une grande part de mon travail de thèse, qui faisait pas mal de sociologie des mobilisations, sur comment se passaient concrètement, comment se déroulaient concrètement les dynamiques locales dans les groupes de *transition towns*, une grande partie de mon travail de thèse, ça a été donc de montrer que ces critiques théoriques, en fait, ne correspondaient pas vraiment à la réalité sociologique des groupes que j'étudiais, que je rencontrais dans le cadre de mes terrains en Angleterre, et qu'au contraire, ce que j'observais dans ces groupes, c'était d'abord des militants qui s'ancraient dans un argumentaire extrêmement scientifique, pour justifier leur pensée que le monde allait changer radicalement, donc c'était l'argumentaire sur le pic pétrolier, l'argumentaire sur le réchauffement climatique, parfois l'argumentaire sur la sixième extinction de masse des espèces, ensuite est venue la thématique de l'anthropocène, donc autant de notions, de paradigmes scientifiques qui tentent quand même à donner du poids et une certaine légitimité à ce cadrage catastrophiste, même si on peut toujours discuter de l'ampleur du basculement, de sa temporalité, des échéances à venir, etc. Ensuite, les militants que j'observais étaient des militants non pas démobilisés, bien sûr, mais extrêmement actifs et politisés malgré leurs sombres prédictions, et j'allais dire, pour certains, grâce à leurs sombres prédictions; ça les amenait à militer différemment en se recentrant, en se détachant, disons, des grandes revendications nationales ou internationales, mais en même temps, ça les amenait à davantage s'intéresser à ce qui se passait sur leur territoire et à ce que leur territoire allait devenir dans les dix, vingt, trente prochaines années dans le cadre de cette transition un peu en catastrophe à laquelle ils allaient devoir participer, bon gré, mal gré. Donc des militants actifs et politisés, loin d'être démobilisés. Et troisièmement, des militants qui, loin de justifier les dérives autoritaires au nom d'urgence, au contraire, s'inquiétaient fortement que la catastrophe en cours finisse par amener des dérives autoritaires, mais s'attelaient pour leur part à promouvoir des formes de délibération locale, d'animation locale du débat sur la transition écologique et qui débattaient sans cesse de ce qui était souhaitable pour leur territoire à horizon 2020, 2030, 2040. Donc c'est un catastrophisme, pour reprendre ce terme-là, qui n'était pas synonyme de pessimisme ou de fatalisme, il y avait encore une marge de manœuvre pour les groupes locaux, une marge de manœuvre même assez importante, mais une marge de manœuvre contrainte par la réalité anticipée d'un basculement global, comme je l'ai dit tout à l'heure, vers un monde aux énergies plus rares et plus chères et avec un climat hautement déstabilisé et une économie sans croissance, voire en décroissance ou en récession.

Pour dire quand même un mot dans les cinq minutes qui restent sur les problèmes particuliers liés aux mobilisations catastrophistes, plutôt les particularités dans l'animation territoriale sur la transition écologique qu'on peut observer dans ces groupes-là, c'est que très vite, dans le réseau des villes en transition, dans les premières années, à partir du moment où Rob Hopkins et la petite équipe autour de lui ont commencé à faire des conférences, des projections de documentaires, pour alerter sur le problème, sur l'imminence du pic pétrolier, sur la gravité

du réchauffement climatique, etc; il y a deux problèmes qui ont émergé et que le mouvement a dû apprendre à gérer de manière un peu spontanée et improvisée au départ. Le premier problème, c'était la forte charge émotionnelle des thématiques abordées. Concrètement ... après un documentaire sur le pic pétrolier ou sur le réchauffement climatique, les animateurs du mouvement, du groupe de Totnes, demandaient aux gens dans la salle d'imaginer quel pourrait être leur territoire en 2030, 2040, sans pétrole, et concrètement, il est arrivé qu'il y ait des gens qui quittent la salle en pleurant, ce qui est toujours un petit peu embêtant quand vous essayez de lancer une dynamique positive. Donc il a fallu apprendre à gérer ces irrptions d'émotions inconfortables qui apparaissaient nécessairement quand on abordait ces perspectives catastrophistes, un peu sombres. Et le deuxième problème, c'était le fait que les participants – donc les habitants qui participaient à ces ateliers – se sont assez vite rendus compte qu'ils avaient beaucoup de mal à imaginer ce que pourrait être une vie bonne, mais radicalement plus sobre, donc ce que dans les villes en transition on appelle une forme de descente créative, on pourrait dire de sobriété heureuse ou de décroissance heureuse. C'est ce qu'on pourrait appeler une forme de déficit narratif; déficit narratif dans le sens où les participants à ces premiers ateliers sont finalement assez facilement d'accord sur l'idée théorique qu'il faudrait amener le territoire vers un scénario de descente créative, mais que concrètement ce que ça implique dans la vie quotidienne, quelle pourrait être une vie souhaitable dans ce contexte-là, est extrêmement difficile à imaginer et à visualiser et à raconter. Quand on demande aux habitants, de raconter comment pourrait être leur territoire et quelle pourrait être leur vie en 2030, dit Rob Hopkins dans son bouquin *Transition Handbook*, il y a trois types de récits qui ressortent assez spontanément. Il y a une première famille de récits qu'on peut qualifier de *business as usual*, en gros, la vie en 2030 sera à peu près comparable à la vie d'aujourd'hui – donc on est en 2005 – les voitures seront un petit peu plus écolo, on les prendra un petit peu moins, il y aura un petit peu plus d'éoliennes, on sera un petit peu plus économes, on aura des appareils ménagers plus économes aussi, mais grosso modo, la vie quotidienne restera inchangée, c'est ça le scénario *business as usual*. Deuxième scénario qui ressort assez spontanément dans ces ateliers, c'est la surenchère technologique : la vie sera encore plus opulente qu'aujourd'hui parce qu'on aura résolu tous nos problèmes d'énergie, alors soit avec le nucléaire, la fusion nucléaire, etc., soit avec les énergies renouvelables qui vont se déployer massivement, soit grâce à l'économie hydrogène, finalement, peu importe, des progrès technologiques majeurs vont nous permettre de continuer sur la voie du progrès et de l'abondance. Et le troisième scénario qui ressort assez spontanément, c'est le scénario plus Mad Max, dit Rob Hopkins, c'est le scénario de l'effondrement, du chaos, comme si nécessairement moins, matériellement moins, avoir matériellement moins, signifie le chaos et l'implosion sociale.

Donc tout le travail des *transition towns* à partir de là, ça va être trois choses, puis je m'arrêterai là-dessus. Premièrement, essayer d'aider la population à gérer ces émotions qui surgissent en public, qui surgissent dans les débats, quand on évoque ces problèmes majeurs que sont le pic pétrolier, le réchauffement climatique, la crise économique, je dirais autrement que d'un point de vue purement théorique et abstrait, quand on essaie de réfléchir collectivement à ce que ça peut vouloir dire concrètement pour nos vies.

Bon bah voilà, j'ai 34 ans, on est en 2017, en 2050, bon, même avec les gaz de schiste, a priori, il y aura radicalement moins d'énergie fossile. Quelle sera la trajectoire de ma vie d'ici là ? C'est quelque chose d'extrêmement impliquant, c'est quelque chose qui peut, qu'est-ce que je mangerai ? Quelle sera ma vie ? Est-ce que mon métier sera encore un métier pertinent à ce moment-là ? Donc ce sont des choses qui, des réflexions qui, quand on les prend au sérieux, quand on tire vraiment ce fil-là, peuvent être assez déstabilisantes. Et le but des villes en transition, sur la gestion des émotions collectives, ça va être de dire que ce cheminement, se projeter vers l'après-pétrole, va impliquer des émotions inconfortables pour tout le monde, et qu'il va falloir apprendre à en parler, et il va falloir apprendre à en débattre. Donc certes, il faut être positif, c'est un petit peu ça le but, le but c'est qu'après ça, on puisse dépasser ces émotions inconfortables pour construire collectivement un projet de territoire qui nous fasse envie, dans lequel on puisse tous se retrouver, sur lequel on puisse s'accorder, mais que les émotions inconfortables font partie du chemin. Deuxièmement, après la gestion des émotions inconfortables, aider les habitants à imaginer un récit local de sobriété heureuse, ça ne va pas de soi. Donc là, il y a toute une série d'ateliers qui ont été mis en œuvre par les « villes en transition », par exemple pour essayer de raconter ce que concrètement serait une journée ... une journée banale de 2030 sur la commune, où les gens vont travailler, quels sont les emplois les plus utilisés, enfin les plus fréquents, où est-ce que les gens vont faire leurs courses, est-ce qu'il faut couper l'électricité à un moment donné parce que les énergies renouvelables ne permettent pas d'approvisionner, est-ce que l'hôpital fonctionne de la même façon, des choses comme ça. Raconter concrètement pour essayer de porter par un récit cette vision de la sobriété heureuse et de la descente créative. Et troisièmement, essayer d'incarner ce récit au-delà des paroles et des textes par quelques éléments, quelques actions emblématiques dans le territoire, donc un exemple que je reprenais souvent parce qu'il me paraît assez parlant, c'était des arbres fruitiers qui avaient été plantés dans le jardin public de Totnes, c'était pas grand-chose et en fait, quand on se balade dans le jardin public sans y faire attention, on le remarque à peine. Simplement, il y avait... un acte symbolique là-dedans. Les arbres qui sont dans ce jardin public, actuellement les vieux arbres, sont en fait des arbres qui viennent des différentes anciennes colonies britanniques, et donc le parc avait été conçu comme représentation en miniature de l'enquête britannique. Et l'idée était que ces arbres allaient, dans les décennies à venir, mourir et qu'il fallait les remplacer par des arbres de variété locale, de fruits, de pommes, de poires, qui allaient nourrir la population dans les décennies à venir, dans une perspective de relocalisation. Donc c'est quelque chose d'assez anodin, disons, dans le paysage du quotidien et c'est quelque chose d'assez marginal en termes de relocalisation alimentaire, c'est jamais que quelques arbres fruitiers. Mais c'est la multiplication de ces petites actions qui sont autant d'occasions, disons, de rappeler que le groupe travaille à une... ancrer territorialement un projet de transition écologique vers l'après-pétrole, radicalement plus soft. Et puis je vais m'arrêter là parce que j'ai déjà dépassé. Merci.

3. Échanges et clarifications avec la salle

X1 : Une question en terme de généalogie. Avant, il y avait quoi ? Si on cherche des expériences similaires qui pourraient être une référence pour les gens qui ont construit ces questions-là, en termes d'action locale, de communautés qui prennent en charge les éléments des croissants, il y a référence avant ?

L.S : Alors, ça dépend vraiment des groupes locaux, mais à Totnes, en fait, c'est intéressant, effectivement ... cette question est très très pertinente, parce que moi, je m'étais demandé à un moment donné pourquoi ça apparaît à Totnes. En fait, c'est pas du tout un hasard, forcément. Totnes, c'est une ville avec une sociologie assez particulière. C'est une ville à majorité, disons plutôt conservatrice, mais pas partie conservateur, simplement vote conservateur, mais avec une forte minorité écologiste qui était arrivée là au fil des décennies pour plusieurs raisons. D'abord, c'est juste à côté d'un parc national, le parc national des Dartmoor. Donc il y a beaucoup d'amoureux de la nature qui se sont installés dans la région. Il y avait une école Steiner qui s'est installée là dans les années 60-70 et il y avait beaucoup de psychologues et de réseaux alternatifs intéressés par les pédagogies alternatives qui avaient rejoint la ville pour mettre leurs enfants dans cette école. Et puis au début des années 1990, il y avait eu à Dartington, il me semble, juste à côté de Totnes, la création du Schumacher College, du nom de Ernst Friedrich Schumacher, qui avait écrit *Small is Beautiful*, dans les années 70, qui est vraiment un des livres de référence fondateur de l'écologie politique au Royaume-Uni et où enseignaient des gens comme Lovelock, plusieurs élèves de Lovelock ensuite, etc. Et le Schumacher College, en fait, c'est un centre de formation aux théories et aux pratiques écologiques, donc à la fois très costaud sur le plan théorique mais aussi avec des pratiques d'architecture écologique, d'énergie renouvelable, etc. C'était vraiment un centre pionnier là-dessus. Et en fait, il y a eu plusieurs formations ... donc ça a amené pas mal de formateurs à vivre à Totnes, qui ont fait un travail d'animation local pendant plusieurs années, ce qui explique qu'il y a énormément de restaurants bio, de magasins bio à Totnes, alors que c'est une ville de 9000 habitants, à priori c'est pas trop fréquent. Donc un tissu d'alternative déjà très dense. Et entre 2002 et 2005, il y a eu – notamment 2003-2004-2005 – plusieurs formations aux questions énergétiques, sur le pic pétrolier qui ont amené Rob Hopkins et plusieurs futurs animateurs du mouvement à prendre connaissance de ces thématiques-là et à mûrir ... l'idée du mouvement des villes en transition. Donc en fait, ça s'ancre dans l'expérience du Schumacher College qui elle-même s'ancre dans des expérimentations des années 60-70, donc il y a vraiment une filiation locale assez forte.

E.P : On va prendre une deuxième question.

X1 : C'est pas une question en fait, c'est juste un complément. J'ai entendu un exposé sur Bristol qui fait partie de ce mouvement de transition qui donnait l'origine justement de l'émergence de ce mouvement dans la ville ... à une forte utopie coopérativiste de l'époque du

XIX^e siècle, avec une auto-organisation des ouvriers, des manufactures textiles liées au commerce des tissus. Donc il y avait aussi cette tradition en fait de se prendre en charge collectivement par la population.

L.S : Il y avait aussi le Dartington College dans cette idée-là qui était en fait une faculté de beaux-arts auto-gérée, là aussi à deux pas de Totnes, qui a fermé il n'y a pas très longtemps il me semble.

4. Communication de David Delsart³

« Transitions locales et citoyennes en France et en Grande Bretagne :
retours d'expériences et mises en perspective »

E.P : On va donner la parole à David Delsart qui va nous parler des expérimentations qui ont été faites en Grande-Bretagne et en France avec aussi l'idée d'avoir un regard comparatif sur ces formes d'initiatives locales.

D.D : Bonjour, je suis désolé, je suis encore en train de bricoler un petit peu de technique. Alors, oui, j'aimerais me présenter à la fois comme sociologue, j'ai fait de la sociologie politique sur les questions relatives à la transition des années 90 au niveau des blocs, au niveau de l'Europe de l'Est, donc la transition de l'Europe de l'Est vers un système démocratique. Je suis aussi actuellement en train d'étudier au Schumacher College qui a été évoqué. Je connais un certain nombre de... Enfin je pense pouvoir vous éclairer sur un certain nombre de sujets qui sont autour de la transition. Je suis désolé, je vais avoir du mal au début à faire... C'est pas l'émotion, mais c'est juste pour essayer de remettre les idées en place parce que la présentation que vous avez faite est fort intéressante. Mais évidemment, chez moi, ça a aussi stimulé un certain nombre de réflexions parce que je suis aussi un activiste, activiste écologique, donc je suis à la fois d'un côté dans une situation d'observation et d'analyse et de l'autre dans l'action. Et donc, beaucoup plus, je revendique une véritable subjectivité par rapport à ça. Et donc, cette dialectique est intéressante, mais pas toujours évidente à gérer. Et donc, je vais vous faire une présentation sur un certain nombre de projets qui sont actuellement mis en œuvre par les villes en transition, mais aussi vous donner un certain nombre d'informations générales du terrain pour vous dire un petit peu où se trouve le mouvement actuellement pour ce qui concerne la Grande-Bretagne, mais aussi pour ce qui concerne la France, resituer le mouvement des villes en transition dans un mouvement plus général, c'est-à-dire qu'il y a en France actuellement au moins trois mouvements de transition bien identifiés. Et donc, le contexte, évidemment, des villes en transition en France et en Grande-Bretagne n'est pas du tout le même de ce point de vue-là. Donc... et aussi, ce qui sera pour moi intéressant de faire, c'est de participer à la discussion sur ce qui a été dit par Luc, parce que je pense qu'effectivement, c'est très cohérent. Ce qui me semble manquer en partie, mais ce n'est pas forcément le problème, c'est que je pense que les villes en transition, c'est un mouvement qui vient de loin, qui a des enracinements pluriels, on va aborder la question juste à la fin. Effectivement, il y a le Schumacher College, qui remonte déjà à 25 ans. Il y a aussi, j'ai amené ce livre qui intéressera beaucoup de monde, qui s'appelle Lean Logic, qui est sorti récemment et qui a été écrit par une personnalité assez extraordinaire qui s'appelle David Fleming qui a été un des grands influenceurs de Rob Hopkins et des transitionneurs. C'est quelqu'un qui a participé à la construction, à la création du mouvement ... enfin du Parti Vert en Grande-Bretagne, qui était un personnage très riche, qui a fait aussi des études en

3 Sociologue et eco designer, activiste écologiste

économie très approfondies et qui a mis 25 ans à sortir ce livre, qui était un peu une légende dans les mouvements écologistes, parce que quand on voyait David Fleming, il y avait toujours la dernière version, en cours, sous les bras. Et il y a énormément de choses qui sont ici, qui expliquent largement sur quoi se basent les villes en transition. Je pense aussi qu'il ne faut pas oublier tout le mouvement autour de la permaculture, qui est un mouvement qui est aussi déjà plus ancien, qui commence dans les 70, notamment aux États-Unis. Il y a aussi, je pense, si on fait une sociologie, des personnes qui sont engagées dans le mouvement des villes en transition, notamment en Grande-Bretagne, il y a aussi la proximité partielle avec des grandes ONG, comme les Amis de la Terre, dont je fais aussi partie. Et je pense que ça joue un rôle important, c'est-à-dire quelle était la situation des ONG écologiques dans les années 2000, et peut-être aussi, ça a été évoqué en filigrane, les apories partielles de l'engagement au niveau des mouvements écologistes en écologie politique plus traditionnels, qui, finalement, d'une certaine manière, s'essouffaient un peu dans leur forme de mobilisation. Donc je pense qu'il y a un terrain en dessous qui est très important, mais on en parlera peut-être après, dans la discussion. Du coup je voulais commencer simplement pour la Grande-Bretagne, donner quelques chiffres qui me paraissent importants et qui permettent aussi de cadrer l'évolution des villes en transition – alors, attention, en plus, le mouvement ayant évolué sur 10 ans, maintenant, ça s'appelle le Transition Network, en France, on l'a traduit par les villes et territoires en transition, c'est-à-dire que ça ne se limite absolument pas aux villes, ni, ça ne se limite pas, évidemment, aux villes de petite taille. Il y a effectivement un élément historique d'origine de Totnes, qui explique en partie cela, mais, dès le début, il y avait des grandes villes aussi qui étaient associées, et maintenant que le mouvement est international, vous avez – j'allais dire – des cas pratiques qui sont extrêmement variés, il y a des mouvements dans les favelas au Brésil, il y a énormément de situations différentes. Je vais me concentrer sur la Grande-Bretagne, et en l'occurrence, du coup, quelque part, l'Europe. Donc, c'est aussi une manière de faire une mise à jour, où on en est 10 ans après, puisque Totnes, en fait, actuellement, est en train de préparer, un grand festival qui commence maintenant pour fêter les 10 ans du mouvement et du lancement du projet à Totnes. Donc, ça aussi, c'est intéressant, avec notamment le film « Demain », avec d'autres films qui viennent d'un peu partout, et notamment le film de Marie-Monique Robin, « Qu'est-ce qu'on attend ? », donc, c'est intéressant aussi les allers-retours entre la Grande-Bretagne et la France, de ce point de vue-là. Donc, en Grande-Bretagne, actuellement, il y a environ 400 projets recensés, parce qu'il faut savoir que les villes en transition, ou le mouvement de la transition, comme on le dit aussi parfois en anglais, c'est un mouvement protéiforme, il y a un côté rhizomatique, des nouveaux projets qui poussent tous les jours comme des champignons à droite à gauche, ce qui fait que Rob souvent dit qu'ils sont souvent les derniers informés, parce qu'effectivement, les groupes qui se lancent ne vont pas forcément, dans un premier temps, s'enregistrer sur les plateformes disponibles en ligne, mise en place par le mouvement. Donc, sur les 400 projets qu'il y a en Grande-Bretagne, évidemment, c'est hétérogène, c'est à dire il y en a qui sont très actifs, il y en a qui sont actifs, il y en a qui le sont beaucoup moins, qui ont des tailles différentes; donc, c'est évidemment difficile d'avoir une vision précise sur le terrain, puisque, par définition, c'est un mouvement *bottom-up*, comme ils disent, c'est-à-

dire qui part du bas vers le haut, et souvent, on utilise aussi l'expression « sous les radars », donc on ne les voit pas forcément, ce qui est aussi une de leurs forces au départ. Et alors, du coup, le mouvement en Angleterre est en train de faire un travail, justement, d'analyse, ils contactent systématiquement tous les projets pour savoir où ils en sont, une problématique qu'on connaît aussi en France. Par ailleurs, il y a, dans beaucoup de pays, il y a un système de ce qu'on appelle des *hubs*, qu'on pourra traduire par des carrefours ou des coordinations nationales. Alors, en Royaume-Uni, pour vous donner aussi un exemple de la variété des situations, vous en avez un en Écosse, vous en aviez un en Irlande, il a récemment arrêté, et il n'y en a pas pour la Grande-Bretagne, de manière générale, il n'y en a pas pour l'Angleterre, et il n'y en a pas pour le pays de Galles. Donc, on voit déjà que c'est un mouvement qui a des structures qui varient en fonction des situations, donc, il y a des caractéristiques, locales évidentes, il y a une tendance maintenant à essayer d'envisager des hubs régionaux parce que ça paraît beaucoup plus pertinent en termes d'échelle pour pouvoir se structurer, c'est-à-dire que si on regarde la carte en Angleterre ou au Royaume-Uni, on voit que c'est tout un chapelet d'initiatives donc parfois, et même souvent, vous avez des initiatives qui sont relativement proches les unes des autres géographiquement ; si vous regardez par exemple Bristol, vous allez avoir au moins quatre initiatives vraiment proches de la ville ou dans la ville et vous allez avoir trois autres autour, si vous regardez à Totnes qui est donc dans le sud-ouest, tout au fond, très à l'ouest de Londres, donc vous allez avoir tout un chapelet d'initiatives qui pourraient tout à fait se mettre en raison et agir ensemble. Donc ça, je pense que c'est intéressant. Il y a une variété de situations géographiques, il y a une variété de tailles, chaque initiative locale il y a une grande variété de projets concrets qui sont mis en œuvre.

Alors oui, au niveau, donc régional il y a, à l'Angleterre, mais même la première initiative qui essaie de se mettre en place, au niveau régional c'est autour de Londres. Il faut quand même savoir qu'à Londres, il y a un nombre d'initiatives locales considérables, donc de ce point de vue là j'ai envie de dire que en tout cas 10 ans après les villes en transition ou le mouvement de la transition a trouvé des solutions très intéressantes au niveau urbain c'est même très vital puisqu'il y a encore un an, j'avais entendu parler de 25 initiatives locales et je crois que maintenant, ils sont pas loin de 38, donc, ça va vite et ça, c'est aussi quelque chose d'intéressant. C'est-à-dire que ce mouvement qui a pu à un moment paraître comme étant relativement lent, à certains égards accélère, mais de manière en largeur et pas en hauteur, c'est-à-dire que les projets peuvent prendre du temps à grandir et vont ensuite atteindre une certaine taille qui va rester relativement mesurée. Par contre, au niveau latéral, il va y avoir des développements assez rapides. Un phénomène de propagation virale qui avait bien été remarqué au niveau international puisqu'on est parti de Totnes, après, il y a eu la Grande-Bretagne, il y en a eu en France et en fait, si on se réfère à une des matrices intellectuelles du mouvement qui est la permaculture, on ne sera pas vraiment étonné – mais je ne vais pas creuser sur le sujet. Alors après, je voudrais prendre un autre exemple qui est celui de l'Écosse, parce qu'en fait, si on... je reviendrai après là-dessus puisque notamment on a évoqué le Schumacher College où il y a des masters, notamment en économie de la transition, mais aussi celui que je fais sur ce qu'on pourrait appeler Ecological Design, mais ça pourrait

s'appeler le design de la transition. En fait, on pourra retrouver aussi des situations qui rappellent beaucoup les approches design, alors, je ne vais pas rentrer dans les détails maintenant.

Mais selon les régions de Grande-Bretagne, vous allez avoir des stratégies différentes qui s'adaptent aussi au contexte local, régional ou national, si on peut parler de national au niveau de l'Écosse. Donc, l'Écosse, en fait, a commencé à créer des projets au niveau local au même moment qu'en Angleterre, les premiers projets émergent vers 2006-2007, si je me souviens bien, par exemple, il y en a un près d'Édimbourg qui s'appelle Porto Bello en transition. En fait, ce qui est intéressant, c'est qu'assez rapidement, ils se sont structurés comme un *hub* national. Une des raisons pour lesquelles ils l'ont fait, c'est qu'assez rapidement, ils ont eu aussi des discussions avec soit le niveau local, soit le niveau national, et ça a débouché sur la mise en place du financement par l'État qui avait créé un fonds qui s'appelait le Climate Fund, si je me souviens bien, le fonds pour le climat, et qui avait défini des critères très stricts qui s'appliquaient à ... c'est-à-dire que seuls des groupes qui étaient des groupes, ce qu'on appelle en anglais *grassroots*, c'est-à-dire des groupes militants locaux, qui étaient indépendants d'organisations plus larges, pouvaient y avoir accès, par exemple, connaissant bien aussi le sujet des Amis de la Terre en Écosse, qui est aussi structuré sur des principes de groupes locaux, comme par ailleurs partout dans le monde, n'avaient pas accès à ce système de financement, puisque effectivement, il dépendait d'une structure nationale, avec des salariés qui, elles-mêmes, étaient dans un réseau international. Donc en fait, ce qui s'est passé, c'est que ces groupes locaux des villes en transition en Écosse ont eu des financements – je ne sais pas si c'est tous, mais un certain nombre en même temps – c'est un financement sur trois ans. Donc ce qui s'est passé, c'est que très rapidement, ils se sont organisés avec une structure non pas organique, mais organisée, ils ont donc créé des associations de fait, ils ont eu des budgets à gérer, ils ont eu des employés, et ils sont partis très rapidement sur des enjeux très précis, qui étaient en l'occurrence les projets d'énergie renouvelable. Alors je me rappelle si parce que aussi c'était un des critères du fond, je suis pas sûr faudra que je vérifie, et donc en fait pendant plusieurs années ils ont eu une accélération très nette de leur activité, parce qu'ils avaient des salariés à temps plein, pour pouvoir développer leurs activités et ils avaient aussi donc des militants – je préfère le terme d'activistes – qui correspondraient en français à des bénévoles. Mais là c'était des bénévoles associatives puisque la structure existait donc ils étaient bien encartés comme bénévoles, alors que souvent les villes en transitions n'avaient pas de structure formalisée, pour différentes raisons, une étant que c'est plus facile à gérer, c'est plus organique. Donc pendant tout un temps ils ont essayé de développer des projets, le seul soucis qu'ils ont eu, c'est que si on suit d'autres évolutions de villes, enfin de projets comme en Grande-Bretagne ou en France, qui ont grandi de manière organique, où souvent on commence par des sujets liés à l'alimentation, comme en français, les Incroyables Comestibles. En fait, les groupes grandissant lentement ont le temps de s'approprier un certain nombre de méthodes, notamment pour des capacités à travailler ensemble de manière collaborative. Là, en Écosse, comme rapidement, ils ont eu une structure très organisée, en fait, il y a eu une dichotomie qui a commencé à s'installer entre les gens qui travaillaient de manière très professionnelle, qui étaient les salariés, et les bénévoles. Donc en fait, sans

rentrer dans les détails, il y a des projets qui ont fait une espèce de division du travail, c'est-à-dire que sur certains sujets, il y avait plus de bénévoles, et sur des sujets plus techniques, notamment ceux qui étaient financés, c'était plutôt des salariés. Ensuite, ces projets étant complexes, le travail de mise en place a été long, et souvent n'a pas abouti ; ça, ça a été le problème, c'est-à-dire qu'en fait, ces projets étant très techniques et très complexes, et que les financements étaient sur trois ans, en trois ans, ils n'ont pas réussi vraiment à aller au bout de leur projet. Je vais vous donner juste un seul exemple pour expliquer pourquoi : le projet de Porto Bello voulait faire des turbines dans la mer, donc c'est déjà un projet complexe au niveau technique, mais en fait, le problème qu'ils ont eu, c'était qu'ils ont essayé de négocier pendant des années avec des propriétaires, parce qu'ils avaient besoin d'acheter les terrains qui se trouvaient juste devant l'endroit dans la mer où ces turbines seraient disposées, et en fait, ils avaient affaire à trois parties prenantes, dont une n'a jamais voulu céder le terrain, et donc du coup, après les négociations serrées, ça n'a pas marché. Alors pourquoi, évidemment, ces projets étaient très axés sur les énergies renouvelables, parce qu'on sait très bien que les énergies renouvelables, à partir du moment où ça marche, il y a des retours sur investissement qui sont tels que vous avez la capacité ensuite de financer tout le reste de vos activités. Il faut savoir que les rendements sont, même en France, il y a des exemples, on va être de l'ordre de 5 à 7% de retours sur investissement, donc si vous avez la capacité de mettre en place des projets de ce type-là, vous avez assuré votre viabilité économique, et vous êtes indépendant. Donc quand ça ne marche pas, évidemment, qu'est-ce qui se passe ? C'est que c'est très douloureux, parce que, comme dans tout projet de mobilisation citoyenne, vous avez eu beaucoup d'énergie, en plus c'est technique, et cette énergie n'aboutit pas. Donc évidemment, derrière, il y a un décrochage, et les projets en Écosse ont plus ou moins tous connu ce problème. Et en plus, ensuite, des problèmes, j'allais dire, de gestion – non pas de gestion de ressources humaines – mais de problématiques, de mobilisation d'un mouvement, dans la mesure où les gens qui travaillaient comme salarié ne le sont plus, ensuite, des choses qui m'ont été dites, que je trouve intéressantes, c'est que les salariés, sur d'autres sujets, à partir du moment où il n'y avait plus de financement, ne savaient plus exactement comment travailler avec des... travailler avec des bénévoles. Donc on voit comment un projet qui grandit très vite, et qui se trouve axé sur des choses très organisées, après a du mal à rebondir, mais en fait, puisqu'on a parlé de résilience, ces projets existent encore, donc ils ont fait une sorte de résilience locale, où ils ont rebondi en fait sur des projets qui, ironie de l'histoire, avait été plus développée de manière lente, sans argent. Prenons encore un exemple, à Porto Bello, ils avaient mis en place sur des années un marché agricole, un marché de producteurs locaux, qui en fait est organisé une fois par mois et il existe encore. Simplement après il y a eu un énorme... comment dirais-je ... il y a eu un ... non pas un malaise, mais il a fallu digérer tout ça, donc ce projet, il y avait 100 personnes mobilisées sur une ville de 10 000 habitants, pendant tout un temps ils étaient un peu en *stand-by*, les réunions sont espacées, ils ont eu besoin de souffler, de récupérer et voilà.

Donc je pense que c'est un exemple intéressant, puisqu'en Angleterre vous avez des ... plutôt, et là je vais le dire au cadre de Totnes, un exemple plus de progression dans l'action, quelque chose de plus organique, donc on pourrait dire plus proche des canons de l'idéal, de ce

mouvement qui est de certaine manière l'idéal de la permaculture. Donc Totnes, j'ai pris Totnes, je pourrais aussi parler de Bristol par exemple, pour faire contraste, et il m'a semblé que c'était intéressant parce qu'à la fois c'est un cas particulier, mais en même temps c'est aussi un bon exemple de cas général puisqu'ils ont passé un certain nombre d'étapes. Et j'ai décidé juste de manière, peut-être pour être plus concret, de prendre des exemples en fait, de parcourir quelques exemples de projets. Donc ... bon, déjà juste quand même pour dire qu'au départ, aussi rapidement à Totnes, il y a eu un peu la même approche qu'en Écosse, qui a été d'essayer de trouver des fonds pour créer une équipe, mais je pense que ça a été plus lent et en fait, même encore aujourd'hui, la structure financée est relativement, très légère, elle est souple. Pour ce qui concerne Totnes – parce que souvent on confond – il y a donc la structure de Totnes en transition et il y a la structure internationale. Donc là, je ne parlerai pas de la structure internationale, je parle juste de Totnes. Et pour ce qui concerne Totnes, si je me souviens bien, il doit y avoir au total deux postes à temps plein, c'est-à-dire, il y a trois personnes, deux personnes à temps partiel, ce qui est important parce que ça ne fait pas la même chose, c'est-à-dire, c'est des gens qui peuvent aussi, en dehors de leur temps partiel, être activistes, travailler de manière non payée, et une personne à temps complet. Donc, je vais prendre un projet qui avait été un projet assez emblématique, qui a été souvent cité qui est le Totnes Pound, c'est-à-dire la livre de Totnes, la monnaie locale complémentaire, qui effectivement est un très bon support de narration. Je ne vais pas trop entrer dans les détails, mais Rob Hopkins présente souvent ce projet quand il est à l'étranger; alors, souvent lié aussi au projet de Bristol ... le Bristol Pound, puisque celui-là, il est évidemment à une dimension supérieure, il avait été adopté par le maire précédent, qui était payé en livres de Bristol. Donc c'était une belle histoire. Et là, je fais aussi des raccourcis, ils ont participé, le mouvement des villes en transition, et c'est aussi très intéressant, à l'écriture du rapport de la Banque d'Angleterre sur les monnaies locales complémentaires. Et ils racontent ça de manière très drôle, comment au départ, ils ont créé leur propre projet, ils ne savaient pas s'ils avaient le droit de le faire. Ensuite, ils ont été conviés gentiment par les autorités bancaires à Londres, donc ils sont allés, ils n'ont pas tout compris de ce qui s'est dit, et ils ont compris qu'ils avaient le droit de continuer, et ensuite, ils ont été réinvités pour participer à ce rapport. C'est aussi l'anecdote qu'a raconte Rob Hopkins quand on lui demande justement le rapport des villes en transition avec le politique. Donc je pense que, dit en passant, le mouvement des villes en transition sait très bien que son action a des dimensions politiques, c'est pas ça qu'il dit, il dit qu'il n'est pas dans la politique partisane est organisée, et c'est plus là-dessus qu'effectivement je pense qu'il est sollicité et bousculé parfois, mais étant donné aussi la qualité des projets, moins maintenant. Donc en fait, tout ça pour vous dire, la livre de Totnes, ça marche pas. Ça marche pas en fait. Alors pourquoi ça marche pas et qu'est-ce que ça veut dire ça marche pas ? C'est là où justement on va rentrer aussi dans, je dirais, l'un des logiciels des villes en transition qui est : oui, ça marche pas selon quels critères ? Et selon quels critères les villes en transition, elles, se mesurent ? Donc pourquoi ça marche pas ? C'est-à-dire que ça n'a pas ... la diffusion et l'usage de la livre de Totnes n'est pas très développée. Vous avez un certain nombre de magasins qui peuvent l'utiliser, mais c'est peu utilisé. En termes économiques, ça n'a pas de portée, d'impact de relocalisation, de la circulation de

l'économie, dites en passant, c'est le cas d'un très très très grand nombre de monnaies locales dans le monde, en fait, on l'ignore souvent, mais... Et en plus, il a été relancé, c'est-à-dire que ça n'a pas marché, ça s'est arrêté, puis ça a été relancé, donc il y a eu des efforts. Bon. Alors ça a été... je vais pas rentrer dans les raisons pour lesquelles ça ne marche pas, entre guillemets, une des raisons évoquées – qui me paraissait juste – c'est que Totnes, c'est 1500 habitants, l'écosystème autour, il y a je pense à peu près 25 000 habitants, c'est-à-dire à une échelle de 20 km. Donc déjà, en termes de bassin de population, c'est un peu léger. La deuxième chose, c'est qu'en fait, l'ambition des créateurs du projet n'a pas été nécessairement ou forcément réussie au niveau économique, ce dont il s'agit, c'est de créer un nouveau narratif, mais une nouvelle réflexion sur ce qu'est la monnaie. Qu'est-ce que ça veut dire que la monnaie ? Et qu'est-ce que c'est que l'économie au niveau local ? Et ça, c'est un glissement important, au niveau sémantique, qui permet des prises de conscience importantes, donc, je pourrais creuser sur le sujet, mais je ne vais pas trop le faire, je veux juste dire que les éléments de narration sur lesquels se base le mouvement sont tout à fait conscients, ce n'est pas juste raconter des histoires, il y a une véritable efficacité, c'est pour ça que le mouvement s'est répandu dans le monde entier. Pour un mouvement écologiste, on peut dire qu'en termes d'efficacité, entre guillemets, c'est quand même remarquable. Là où d'autres mouvements d'écologie politique militants ont eu beaucoup plus de mal, donc, visiblement, il y a une forme d'efficacité intéressante. Après, la question, on peut l'interroger. Et donc, ça, c'est un des points qui ne sera pas visible si on ne discute pas avec les gens sur place. Un autre point intéressant, c'est qu'il y a quand même ce qu'on retrouve dans les mouvements écologistes traditionnels. Il y a beaucoup de gens qui se sont mobilisés, mais ils sont parfois aussi assez fatigués, il y a quand même une difficulté, et l'extension du nombre d'activistes et de bénévoles sur le bassin de Totnes, ce n'est pas extensible à l'infini; donc, ils font énormément de choses de très grande qualité quand on voit le nombre de personnes qu'ils ont à disposition, mais tout Totnes ne se sent pas investi. Il y a même des gens qui n'aiment pas trop ce mouvement, enfin il n'y a pas de haine, mais c'est plus un scepticisme poli des gens qui pensent, par exemple, que c'est un mouvement qui est plutôt *middle class*, classe moyenne, de gens qui ont le temps, ce qui n'est pas forcément toujours vrai, d'ailleurs, mais c'est comme ça qu'il est parfois perçu. Et puis, Totnes, c'est une ville assez conservatrice, donc, il y a des gens qui, de toute façon fondamentalement n'ont pas forcément ... mais là, c'est pareil.

Par contre, je voulais aussi parler des choses positives, parce qu'il y en a beaucoup, et elles sont en train d'arriver, et ça, c'est des choses qui peuvent aussi... c'est-à-dire, c'est la deuxième génération. Totnes se réinvente donc à 10 ans d'existence, mais ça va peut-être surprendre. Il y a différents éléments qui le laissent penser. Il y a le film « Demain », on va commencer par quelque chose de plus narratif, et effectivement qui est quelque chose qui a l'air, effectivement, d'être très positif. Le film « Demain », c'est intéressant, parce qu'il a été fait en partie en montrant les exemples de ce qui se faisait à Totnes – même si ça passe assez vite dans le film – en fait, ça a eu énormément d'effets en termes de personnes qui viennent à Totnes pour voir ce qui s'y passe, qui viennent s'engager, notamment en France, il y a des tas de gens qui viennent, notamment l'été, qui vont participer, notamment, aux projets qui sont

relativement petits, d'incroyables comestibles, pour se faire la main, il y en a d'autres qui vont donner des coups de main au niveau de l'administration. J'ai rencontré récemment une personne, d'une cinquantaine d'années, qui a travaillé dans une grande fondation en France et qui a vu le film, et il y a eu ces émotions dont on a parlé, et qui sont bien réelles, et qui ne sont pas propres au mouvement des villes en transition, je pense qu'on vit dans un monde aussi... Donc là, c'est ma subjectivité que j'assume, qui est dans un déni de réalité extrêmement fort et les mouvements écologistes le disent depuis 40 ans. On a, effectivement, quand même un certain nombre d'informations scientifiques importantes, et donc, c'est quand même intéressant de voir qu'il y a tout un système de construction intellectuelle qui n'a pas du tout intégré dans ses réflexions une base importante des leçons de l'écologie scientifique. Parce que, par ailleurs, je voulais aussi évoquer ça en passant. J'ai dit que le mouvement des villes en transition venait de loin. Mais on a quand même eu le rapport de Rome dans les années 70, donc, en fait, les villes en transition n'ont rien inventé, elles se sont – je dirais presque pas – contentées de lire ce qu'il y avait écrit dedans parce qu'en fait, elles ont lu aussi tous les gens qui ont réfléchi depuis le rapport de Rome, que ce soit des gens comme David Fleming, Schumacher, il y a énormément de productions dans le monde anglo-saxon et je trouve qu'en France, on est singulièrement ignorant de toutes ces discussions qui ont lieu eux-mêmes au niveau académique, je pourrais donner le cas, après, en anthropologie, anthropologie environnementale. Donc, c'est vrai, quand on ne connaît pas tous ces sujets, quand on voit les villes en transition et ce dont ils parlent, ça paraît, tout d'un coup, un peu parfois étrange et surprenant, mais en fait, si on creuse un peu, tout était là déjà. Donc, tout ça pour dire... J'ai perdu le fil. Voilà, donc, une personne qui venait de France, qui a travaillé à la grande fondation, et qui vient donner un coup de main, et qui ensuite se dit « bah tiens, je vais organiser l'année prochaine une visite des grandes fondations, apparemment, c'est françaises et américaines, à Totnes pour voir comment ça marche » Donc, en fait, Totnes a effectivement... Oui, oui, oui. Oui, oui. Effectivement, des effets qui ne sont pas simplement narratifs, mais profonds au niveau aussi international. Donc, un projet, Atmos Project. Alors, j'ai envie de demander, est-ce que quelqu'un dans la salle a entendu parler du projet Atmos Project ? Pas forcément. Donc, moi, je suis ravi de vous en parler très rapidement. Je vais essayer de... Je vais mettre à l'écran. Je sais quand mettre l'écran marche. Donc, c'est un projet, en fait, qui a été... qui vient de relativement loin, c'est d'ailleurs que pendant 5 à 7 ans, il y a eu des discussions au niveau local, donc là, on est... c'est aussi une mise à jour par rapport à la question des villes en transition et dans leurs relations avec les édiles locaux et avec... c'est-à-dire qu'en fait, au départ, c'était tout simplement d'avoir des relations, des discussions et de voir un petit peu comment le niveau local pouvait aider, effectivement, les édiles pouvaient aider éventuellement au niveau soit du financement, soit du niveau matériel. Je suis désolé, c'est bon, voilà. Là, en l'occurrence, c'est un peu différent. En fait, c'est un terrain un peu industriel qui était l'ancienne laiterie qui a fermé ses portes il y a près d'une dizaine d'années et qui est un ... Et en fait, ce terrain s'est retrouvé disponible avec donc des espaces assez grands et des bâtiments industriels non utilisés. Et en fait, dans un premier temps, la ville, comme souvent, va essayer de trouver des investisseurs locaux, régionaux, nationaux pour revendre au meilleur prix. Et en fait, assez rapidement, les villes en transition,

mais pas seulement ,les villes en transition en relation avec d'autres mouvements et projets c'est inviter à la discussion en disant « Mais, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose de mieux à faire que de revendre au plus offrant ce projet qui se trouve juste à côté de la gare, à côté aussi d'une rivière, qui est... ». Alors je ne sais pas comment par contre. Alors je ne sais pas comment par contre. Comment ? Comment ? Comment ? Sinon, ce n'est pas grave. De toute façon, je pourrais vous envoyer après, vous mettre en ligne les instants de lien]. Disons que ce projet, pendant 5 ans, il y a eu des discussions qui ont émergé, qui étaient contradictoires, où les villes en transition, avec d'autres partenaires, parce que les villes en transition sont un peu derrière quand même, ont essayé de ne pas trop se mettre en avant, ont discuté avec les autorités et ont vraiment essayé – enfin cet ensemble d'acteurs – de prendre toute la place de la discussion pour être vraiment partie prenante et associée, et pour que ce projet, cette discussion, soit inclusive et que les habitants aient leur place dans la discussion. Et ça a été un processus très compliqué, où, en fait, il y a eu des allers-retours, mais, en fait, il n'y a jamais eu vraiment de rupture. Et comme, par ailleurs, effectivement, un certain nombre d'investisseurs n'étaient pas vraiment disponibles, ou hésitaient, en fait, ils ont fini par avoir gain de cause sur le principe. Et, en fait, la proposition de ce collectif d'associations avec les villes en transition avait proposé, en fait, de faire un référendum. Je pense que là, c'est important et intéressant, c'est-à-dire en termes de vie locale et comment ça fonctionne, et l'articulation entre le renouvellement de la politique au niveau local, mais aussi basé sur des projets, et des projets précis, avec tout un travail qui a été fait avec des designers, avec un groupe d'architectes, donc tout un travail très professionnel de préparation d'un projet complet, parce qu'il y a énormément de bâtiments; ensuite a été soumis au vote au niveau local un référendum qui n'était pas gagné d'avance, puisque, en fait, comme il y a d'autres projets, parce que dans ce projet, il y a aussi un projet immobilier, et actuellement, il faut savoir que Totnes et la région commencent à être une région désirable où des gens viennent s'installer, alors pas spécialement à cause des villes en transition, simplement parce que c'est une région qui est très agréable, il y a beaucoup de retraités qui veulent venir s'y installer, donc il y a une pression immobilière qui commence, donc on avait, avant le référendum, en fait, ils étaient inquiets sur est-ce que les gens allaient rejeter un énième projet immobilier qui n'est qu'une partie du projet. Finalement, le projet a été adopté, c'était un grand soulagement, c'était en novembre. Donc ce projet va voir le jour, c'est une planification sur 3-4 ans, ça devrait commencer dans 2 ans. Alors ce qui est aussi intéressant, c'est que ce projet a été co-construit, c'est de la vraie co-crédation, il y avait des designers, il y avait même des artistes qui ont fait des interventions avec les habitants, pour retravailler la question de la mémoire locale, la mémoire de cet endroit qui est une laiterie, et aussi tout un travail de co-construction sur le projet lui-même, donc c'est très mélangé, donc il va y avoir un ensemble d'immobilier qui va être construit, qui est évidemment écologiquement efficace, il va y avoir ce qu'ils appellent un *food hub*, c'est-à-dire un endroit, ça pourrait être un espace, c'est pas encore complètement défini, de co-crédation, de *co-working*, avec des projets innovants, type start-up, et pas seulement projet d'innovation sociale autour de l'alimentation, ce qui est évidemment lié aux projets alimentaires qui ont été ... projets alimentation qu'il y a, on l'a dit, à Totnes en transition, c'est-à-dire au moins une vingtaine, puisque Totnes en transition a

aussi, comme d'autres projets locaux, beaucoup construit au départ sur cet enjeu agriculture. Donc là, en fait, il va y avoir aussi un bâtiment, un bâtiment le long de la gare qui sera en fait, qu'on appelle ça, c'est pas une auberge jeunesse, un *hostel*, c'est-à-dire des logements à prix réduit. Donc en fait, ce qui va se passer, ce qu'on peut déjà imaginer et anticiper, c'est que quand ce projet va se lancer, on va, en quelque sorte, c'est la deuxième génération, voire la troisième génération de projets et de l'histoire de Totnes en transition, on va avoir très certainement un phénomène qui, ok, s'accélère et qu'il y ait un nombre de gens qui vont venir voir ce que c'est que la transition, mais aussi avec des projets concrets réalisés. Et je pense que ça va accélérer la diffusion du mouvement.

Du coup, il me reste trois minutes. Alors en fait, je vais faire très rapide pour ce qui concerne la France. Je suis désolé, j'ai pas de... C'est assez dense, donc c'est difficile de faire un choix. Donc alors en France, rapidement, on a un peu le même principe, la même situation qu'en Grande-Bretagne, mais toutes proportions gardées, c'est-à-dire que là où il y a 400 initiatives locales en Grande-Bretagne, en France, il y en a à peu près une centaine. Donc là, le même phénomène, plus ou moins actif, avec aussi ce que j'ai oublié de dire, en Grande-Bretagne, il y a une croissance, ça se développe, ça continue à se développer en France aussi, peut-être plus lentement. Là, l'enjeu, c'est qu'en France, on n'a pas du tout de financement, donc évidemment, la structuration, c'est pas toujours simple. Il existe un hub national, mais qui est, je pense, par rapport à d'autres exemples, est relativement ... tourne un peu ralenti, mais il existe, il a le mérite d'exister, d'être en relation avec les villes en transition au niveau international. Et en fait, il est dans un contexte particulier, c'est qu'en France, on a deux autres mouvements qui sont Colibri et Alternatiba, qui sont aussi, pour moi, des mouvements de transition très intéressants, avec des compositions différentes. Donc les Colibri, ça a été lancé par, en fait, ça a été à l'initiative, il y avait Pierre Rabhi, mais aussi Cyril Dion qui a fait le film « Demain », c'est très organisé, ils ont un budget d'actuellement 1,2 million d'euros, ils ont des salariés, ils sont très forts en communication, ils ont aussi à peu près une centaine de projets locaux, ils ont aussi maintenant ... en fait, ils vendent toute une collection de livres relatifs à la transition. Et pour Alternatiba, là, on a un modèle qui est, je dirais, plus militant, qui est une espèce de, je dirais, de mutation, parce qu'en fait, c'est un groupe local associé aux Amis de la Terre en France qui a lancé ce projet, donc, qui s'appelle BCI, et on a, donc l'organisation est effectivement très différente, c'est-à-dire que, puis son histoire aussi, son lancement est différent. Il y a un enjeu politique évident, c'est de, effectivement, former une nouvelle génération de militants aux enjeux du climat, donc de créer un rapport de force important en faveur des initiatives locales. Je pense qu'il y a aussi actuellement une recherche de financement pour essayer de mettre en place des projets au niveau locaux qui soient bien organisés. Je pense aussi qu'en termes de gouvernance et d'organisation de mouvements, c'est, ça me rappelle un peu aussi les Amis de la Terre, il y a quelque chose de très organisé, mais en même temps, c'est plus fluide, donc il y a une espèce de mélange entre les dynamiques qu'on peut trouver dans les ONG comme les Amis de la Terre qui sont aussi organisés en base locale, donc il y a une articulation entre le local et le national. Et je pense que Alternatiba a beaucoup d'éléments, qui sont comparables, et forcément, parce qu'en fait ils travaillent main dans la main, Alternatiba et les Amis de la Terre, et il y a aussi, je pense, une

chose intéressante, c'est qu'il y a une partie du mouvement Alternatiba qui est clairement dans une volonté de contestation du système, dont on pourra parler, et qui est... parce qu'ils sont aussi associés dans le... on va appeler ça l'organisation, mais... le projet d'action non violente, ANV, et on va peut-être en revue parler du vol de chaises dans les filiales de la BNP, et je m'arrêterai là.

5. Échanges et clarifications

X1 : Sur la France ... enfin moi pour me situer peut-être, je suis membre du secrétariat d'édition de l'encyclopédie du développement durable, j'ai beaucoup travaillé avec 4D (dossier débat pour le développement durable) et actuellement, je travaille avec l'UNADEL sur justement des projets de transition énergétique locaux. Et effectivement, vous n'avez pas du tout mentionné cet aspect lié en fait à une politique verticale d'obligation des territoires de réaliser leur plan climat énergie territoriale. Avec des financements importants à la clé, notamment de la part de l'aide, avec l'aide de l'ADEME, avec des programmes également leaders au niveau européen. Donc il y a ce mouvement aussi des territoires à énergie positive, les TEPOS, qui coordonnent toutes ces initiatives. Il y a eu aussi une initiative, alors là, purement citoyenne, qui s'appelle Éolienne en pays de Villene, qui est la création d'un parc éolien d'initiative purement citoyenne; ça ressemble beaucoup à ce que vous avez raconté sur l'Écosse, mais dans ce cas-là, ça a eu du succès, c'est-à-dire le parc existe. C'est quelque chose qui, effectivement, a demandé énormément de temps et énormément de difficultés pour les militants en question. Voilà. Et effectivement, il y a de la part des collectivités territoriales, mais en association avec les associations – sauf effectivement pour les éoliennes en pays de Villene, qui ont travaillé en fait toutes seules, sans l'aide des collectivités locales – un souci conjoint de lier donc transition énergétique et développement local. Donc, cet intérêt, effectivement, comme vous l'avez dit de retomber économique importante au niveau local de la création d'énergie renouvelable. Et effectivement, ça concerne souvent des territoires ruraux en perte d'emploi, en perte de... avec des difficultés économiques, et pour eux, c'est une façon de se relancer, cette transition énergétique.

E.P : Merci. Une question?

X2 : Oui, juste sur... vous avez fait la différence entre le terme activiste et militant, et son usage. Je voulais savoir comment vous concevez la différence entre ces deux termes dans votre travail ?

X3 : Vous pouvez répéter, s'il vous plaît.

X2 : Il a fait la différence entre les termes « activiste » et « militant ». Donc, je voulais savoir comment il concevait la différence entre ces deux termes dans son travail.

E.P : Oui, si tu veux dire un truc

D.D : Peut-être sur la première réflexion. Effectivement, là, j'ai parlé de mouvements constitués de transition, mais au-delà des mouvements, et c'est pareil en Grande-Bretagne, d'ailleurs, on a le même exemple aussi en Allemagne, c'est encore plus manifeste, il y a tout un archipel de projets qui existe et qui existait en partie avant l'émergence de ces mouvements. Je pense que la grande différence, c'est que ces mouvements constitués, d'abord, ils ont une tendance, effectivement, à être assez largement distribués sur un territoire.

Deuxièmement, ils font référence, comme les villes en transition, à un ensemble de principes, c'est pareil pour Colibri et pour Alternatiba, toute une réflexion globale, ça peut être sur les enjeux stratégiques, ça peut être sur la narration, ça peut être sur l'organisation. Il y a plusieurs éléments. Mais évidemment qu'autour et à côté, il y a énormément de choses au niveau local qui se passent. En Allemagne, je prenais l'exemple, parce qu'en Allemagne, par exemple, on sait que sur la transition énergétique, il y a 900 coopératives locales en Allemagne, et inversement, il n'y a pas spécialement de villes en transition – je ne rentre pas dans les détails pourquoi – mais ça, effectivement, c'est tout à fait le cas, c'est important de l'évoquer.

Sur la question activisme et militantisme, en fait, ce n'est pas joué sur les termes. Effectivement, c'est parce que ce terme est souvent utilisé en... Les différences sémantiques sont intéressantes entre la France et l'Angleterre. En Angleterre, les discussions que j'ai eues, parce qu'après, le mot militant est plutôt connoté de manière négative, le terme activiste est plutôt l'équivalent du mot militant en France. Alors, pourquoi j'utilise ce terme ? Parce que, comme je l'ai dit tout à l'heure, les villes en transition, comme les mouvements de transition actuels, que ce soit les mouvements français ou anglais, on a bien compris que, par rapport au registre traditionnel, les militants écologistes qui avaient, j'allais dire, un agenda d'écologie politique très précis ont bien mis l'accent sur le fait qu'ils étaient sur l'enjeu des solutions plutôt que sur la question de la critique du système et le plaidoyer. Alors pour être précis, les grandes ONG comme Greenpeace ou les Amis de la Terre ont traditionnellement, toujours historiquement, commencé sur la question de la critique du système ou d'un certain nombre de projets qui leur paraissaient absolument pas pertinents, et aussi lanceurs d'alerte – mobilisé les populations pour leur faire comprendre qu'il existe des sujets... Il faut rappeler qu'au début des années 70, que ce soit en France ou ailleurs, il y avait une large méconnaissance de ces enjeux-là. Donc tout ça émerge au début des années 70, donc là, il y avait une dimension clairement militante. Donc ça peut être aussi lié à la question de l'organisation, mais au départ, je dirais que ces mouvements étaient aussi moins formalisés. Alors que les activistes, comme son nom l'indique, actifs, on va être plus dans une dimension des solutions, c'est pour ça que ce n'est pas simplement la narration, créer une nouvelle narration, créer un espace positif où on peut se projeter et comprendre les possibilités qui, d'ailleurs, sont très liées aussi au monde du design – dans permaculture, on parle aussi de design – mais dans le monde du designer, toutes ces questions qu'on a soulevées sur... ces questions, en anglais, on parle de visionning, c'est-à-dire faire un travail des exercices sur ce que pourrait être l'avenir pour ensuite développer des projets, c'est tout à fait des approches de designer. Et donc les activistes, je dirais, sont, par rapport aux militants traditionnels, beaucoup plus dans une perspective des solutions, sachant qu'elles considèrent souvent... elles ne mettent pas en cause l'analyse critique du système, nécessairement, mais elles disent ce n'est pas suffisant. Et je vais donner un exemple qu'on a eu dans les villes en transition en France, en Ile-de-France, c'est le projet des Gonesse, où, effectivement, il y a un certain nombre de militants qui ont lutté contre ce projet complètement mégalomane... Europa City, près de l'aéroport de Charles de Gaulle; et en fait, on s'est aperçu... parce qu'évidemment, il y a aussi des... ça aussi, c'est une chose que je n'ai pas évoquée, mais il y a aussi une fluidité sociologique, il y a des gens qui

sont à la fois militants, donc qui sont engagés dans des structures plus précises. Moi, par exemple, je suis aux Amis de la Terre, je suis même aux Amis de la Terre Paris, je suis au bureau de l'association, et de l'autre, ils sont plus dans la transition. Donc, d'une certaine manière, ça peut être complémentaire. Et donc, des militants qui étaient engagés sur le projet des Gonesse, en fait, on s'est aperçu, nous, transitionneurs, qu'en fait, ils n'avaient... donc, ils étaient tout à fait dans une analyse très précise de l'absurdité du projet, ils avaient des compétences énormes en termes techniques sur les législations et comment bloquer le projet et sur les directives européennes, ça, c'est la force traditionnelle des écologistes. Par contre, quand on leur a demandé, « mais alors vous, sur ce projet, vous proposez quoi ? », et en fait, ils n'avaient absolument pas réfléchi du tout à ce sujet. Ils n'avaient pas d'idée. Et la réflexion qu'on leur a faite, c'est mais oui, mais si on veut... ce n'est pas simplement mobiliser les gens, mais si on veut trouver des alternatives assez... parce qu'en fait, ces projets ont aussi une narration et racontent des histoires, c'est-à-dire, vous allez avoir plein d'emplois. Il y avait un projet, c'était une piste de ski – effectivement, une piste de ski en Île de France, c'est vachement intéressant et important – donc il y a aussi des narrations, ça crée de la désidérabilité, comme on dit en français dans le monde du design, c'est-à-dire, prendre un certain nombre de gens, c'est pertinent, ça donne envie. Donc, si vous voulez contrer ça, et si vous voulez, en plus, pas simplement vous contenter d'être dans un registre critique, c'est intéressant aussi de proposer des solutions, parce que c'est aussi... les solutions, sont pas faciles à mettre en œuvre. Bon, l'activiste, il dit, ça ne suffit pas d'être dans une position critique et de rejet, il faut aussi s'intéresser à « comment » et quelles solutions on propose. Et là-dessus, je finis là-dessus, c'est intéressant aussi dans les mouvements ... il y a cette discussion parmi les anthropologues américains qui ont commencé à comprendre qu'effectivement, peut-être que la position de plan académique dans une analyse critique et analytique de ces projets et de ces mouvements n'était pas suffisante. Ils se sont aperçus et rappelés qu'en fait, ils avaient été eux-mêmes à l'origine en partie de ces mouvements, puisqu'ils avaient participé à la réflexion et à l'essor des discussions sur la permaculture, par exemple.

6. Questions de la discutante Anahita Grisoni⁴

A.G : Donc je vous remercie de m'avoir invitée parce qu'en fait ça rafraîchit certaines choses puisque j'avais organisé en 2014 un colloque qui s'appelait les chemins politiques de la transition écologique et qui était de fait plutôt situé du côté de la critique intellectuelle que du côté des solutions. Donc je reviens un peu sur qui je suis, non pas pour tirer la couverture à moi mais juste pour vous permettre de comprendre pourquoi je me posais ces questions-là. Donc je suis effectivement affiliée à l'UMR « environnement, ville, société » qui est une UMR de géographe mais je suis sociologue, on va dire des mouvements sociaux et urbaniste. Je travaille depuis quelques années sur l'opposition aux grands projets inutiles à imposer en Europe, donc en fait des situations effectivement d'utopie concrète mais avec une dimension conflictuelle peut-être plus affirmée. Et j'ai fait ma thèse sur le lien entre écologie et spiritualité dans le contexte des médecines douces, ce qui va m'amener à ma première question. Alors comme je n'ai pas eu accès à votre présentation avant, je vais séparer les questions mais rien ne vous empêche de répondre tous les deux en même temps aux questions.

Donc je vais commencer par les questions adressées à Luc. La première porte sur l'émotivité qui est un mot qui était comme surligné en rouge dans le texte que tu nous avais envoyé, et qui en plus transparaît dans ta présentation quand tu parles de catastrophisme, effectivement il y a toute une dimension experte contre-experte, rationnelle, scientifique que je n'en ai pas du tout en question. Mais il y a aussi une dimension, je ne dirais pas irrationnelle parce que du coup ça crée une dichotomie qui n'a pas lieu d'être parce qu'en plus elle est à connotation négative mais néanmoins en tout cas une forme d'intuition dans ce catastrophisme ou en tout cas une volonté d'être, une volonté de savoir ce qui va se passer après, chose que moi personnellement je serais bien mal à l'aise d'évoquer. Donc je voudrais vraiment qu'on interroge ensemble cette notion d'émotivité. Effectivement elle renvoie pour moi à une certaine forme de subjectivité, ça il n'y a pas de doute, donc même de rapport au corps, comment on se sent soit en tant que sujet charnel et individuel dans des pratiques de transition. On a beaucoup évoqué les mesures, et finalement voilà, qu'est-ce que ça change dans la vie quotidienne des corps, des êtres, du privé. Mais il y a aussi une dimension qui m'interpelle beaucoup et qui renvoie à la pensée positive, et qui quant à elle appartient à toute une matrice spirituelle ou religieuse, on ne va pas discuter sur les définitions, mais en tout cas à une matrice qui est extrêmement identifiée du côté du New Age avec la pensée positive envers et contre tout, quand bien même on a montré la fin du monde et l'assèchement des pics pétroliers. Donc voilà qu'est-ce que... Une toute petite parenthèse finalement sur la légitimité de Rob Hopkins. Effectivement la permaculture est un mouvement ancien ancré dans des pratiques qui en France passerait beaucoup plus difficilement, donc voilà, je voulais relier tout ça à ce personnage de Rob Hopkins, à sa légitimité en tant que permaculteur ou permagriculteur, je ne sais pas comment on dit, mais finalement, comment toute cette subjectivité individuelle et collective s'organise, et quelle place, toi, tu lui donnes dans tes

4 Chercheuse post-doctorante, UMR Environnement ville et société –EVS, Réseau « Saisir l'Europe –Europa als Herausforderung »

travaux ? J'en suis à la question 1, donc je vais aller vite (rire). Alors, quant à la monnaie locale, alors je suis ravie de vous entendre dire que finalement, c'est bien de se poser la question de l'efficacité, moi-même, je n'aurais pas osé la poser. Mais je me demandais si au fil des années, ça porte pas à une remise en question un peu plus radicale de ce qu'était la monnaie et l'argent, par exemple, en général, mais c'est qu'un exemple, c'est vrai qu'on cite toujours la monnaie locale concernant les villes ou les réseaux en transition. Voilà. Jusqu'où on remet en question la marche du monde ? Jusqu'où la crise économique ou la crise des marchés, finalement, peut être une matrice de sens qui permet d'alimenter les débats des groupes locaux ? Jusqu'où la réflexion sur le pic pétrolier invite à une réflexion sur l'exploitation des ressources et des hommes ? Jusqu'à quel point, finalement, la transition est un cadre qui se répète ou se renouvelle en fonction des aléas de l'histoire et aussi des mises à l'agenda d'autres groupes ? Alors vous avez été un peu durs avec les groupes écologistes, je trouve, mais pour moi, ils ont été lanceurs d'alerte et ils continuent à l'être, notamment sur des questions d'inégalités environnementales, de justice sociale et d'arguments croisés. Je zappe *what about politics* parce que tu l'as mentionné toi-même. Et aussi la narration ... ce qui m'intéressait, c'est le cadre de la narration des scénari, en fait, quels sont les supports de narration ? Comment on peut se procurer, à part le guide de la transition réédité en 50 exemplaires et en 5 langues, comment on peut se procurer les fameux scénarios sur la fin du pic pétrolier, enfin sur ce type de... Et je ne sais pas pourquoi, ça m'a amenée à penser aussi sur le rapport à l'intergénérationnel, alors, c'est vrai, c'est une question qu'on peut débattre pendant des années, mais que je trouve assez intéressant et comme forme d'évolution, ce qui fait que la transition n'est pas qu'un remplacement de la catégorie cognitive développement durable, on dit, tiens, voilà, c'est le nouveau mot qu'on va mettre à toutes les sauces, et ensuite, il y aura résilience à partir de 2011. Mais il y a quand même un rapport à l'intergénérationnel qui est vraiment intéressant, tu as parlé toi-même de contraction temporelle et du fait qu'on était finalement pris dans certaines irréversibilités. Est-ce que ça vient renouveler la réflexion philosophique sur l'intergénérationnel ? De ne surtout pas se préoccuper de la question de la justice sociale, mais de se préoccuper de la justice entre les générations ? Donc, la comparaison, mais alors ça, je reviendrai dessus aussi dans votre exposé, sur ... décroissance, c'est plutôt Colibri, pour moi, c'est vraiment, effectivement, dans ta tête, tu l'as comparé à la décroissance, mais voilà, jusqu'à quel point ça peut être comparé à d'autres mouvements ? Mais vous en avez déjà fait mention.

Ah oui, ensuite, le cadre des politiques publiques, et je ne connais pas du tout l'Angleterre, parce que je travaille sur l'Italie, et c'est vraiment aux antipodes en termes de politique publique et d'aménagement du territoire. Mais j'ai l'impression que c'est quand même très flexible quand vous parlez de volonté l'un et l'autre, de volonté de projet territorial. Comment ça se confronte à la réalité des cadres, à la réalité ou à l'absence de l'efficience, de la concertation ? Comment on fait une ville en transition quand le comté ou l'État a décidé de faire un train ou une autoroute à côté ? Comment tout ça se gère ? Et finalement, je ne sais pas non plus, dans mon ignorance de l'Angleterre, s'il y a un programme de transition écologique, comme il peut y avoir l'*energiewende* en Allemagne, la loi sur la transition écologique en France, mais comment ces gens se positionnent par rapport à ces politiques

publiques globales qui viennent quand même recadrer notamment – oui, effectivement, la dame mentionnait les projets de financement, mais aussi – tout un ensemble de cadres très contraignants, en tout cas, pour qui veut vivre le territoire à sa façon. Il y a quelque chose aussi qui me fascine beaucoup dans ton exposé et dans ton travail Luc, c'est ... je me demande toujours, mais je caresse cette idée du bout des doigts, sur la remise en question du cadre traditionnel entre réforme et révolution, à travers une rhétorique où on a à la fois l'annonce d'un changement social imminent et complètement drastique, extrêmement radical, et à la fin, la volonté absolue de ne pas être dans un changement révolutionnaire, mais plutôt dans une optique réformiste, avec 150 ans de l'histoire du réformisme derrière. Donc finalement, est-ce que c'est ce nouveau cadre porté ... enfin, c'est la dichotomie portée... comment se situe-t-on par rapport à ce cadre traditionnel qui serait révolution ou réforme, quand on pense que le changement radical arrive de l'extérieur, mais que finalement, il est quand même assez souhaitable ?

Bon, je continue à speeder , mais du coup, je passe aux questions qui sont adressées ...

E.P : Oui, très bien

A.G : Rapidement. Alors, la première, c'est effectivement, si on a le temps, j'aimerais vraiment que vous nous en disiez plus sur... vous avez dit que la transition venait de loin, effectivement, voilà ... poser les cadres un peu, quels sont les rapprochements que vous faites contre l'action d'ONG ... que moi je vois plutôt du côté de l'activisme, c'est drôle, parce que Greenpeace, pour moi, c'est... mais peut-être que je me trompe ... justement, c'est l'ONG qui a créé la formule de l'activisme. Et du coup, avec un côté, effectivement « solution », mais aussi un côté social très radical. Donc, d'où vient la transition, à votre sens, et d'après votre expérience longue, d'acteurs engagés dans le domaine de l'écologie politique ? Ensuite, j'ai une question. Qu'est-ce qu'on entend par « international » ? Parce qu'on dit toujours « international » comme si, en Corée du Sud et en Ouganda, aussi, il y avait des pratiques de transition. Et là, je m'adresse surtout... alors, voilà ... donc, quels sont les pays qui sont concernés ? Est-ce que c'est des pays occidentaux ? Mais alors, il y a deux sous-questions. Et là, je m'adresse aux sociologues-transitologues des pays de l'Est, en rappelant une anecdote... cet été il y avait la conférence sur la décroissance à Budapest, donc, il y avait beaucoup de chercheurs des pays de l'ex-Bloc soviétique qui, en fait, arrivaient à problématiser la question de la transition et de la décroissance en disant « Mais pour nous, c'est très difficile de parler de transition en dehors des cercles universitaires et en dehors, justement, de la petite bourgeoisie, parce que comment dire à des gens qui n'ont déjà pas accès à la consommation qu'il faudrait réduire la consommation alors même que tout le modèle social est basé sur le désir, sur la désirabilité ? » Vous l'avez dit vous-même : de la consommation. Et par contre... donc voilà, comment on fait dépasser ce paradoxe ? Et par contre, là, je pense juste aux pays d'Europe du Sud où je connais un peu des cercles de transitionneurs, dans quelle mesure ça peut être une réponse à la pauvreté et à la précarité ? Dans quelle mesure des expériences dans des contextes non *middle class* anglais où on peut attendre les gentilles subventions de l'État, dans des contextes où le service public est complètement anéanti, comment la

transition peut justement être une réponse à, finalement, la pauvreté, souvent, assez extrême ?

7. Débat avec la salle

D.T : Bonjour, Dominique Taille. C'était une question un peu aussi sur la narration, je sais pas si c'est le bon terme. Mais par rapport au catastrophisme, en fait, il me semble que c'est utilisé en littérature et en cinéma pour faire émerger la figure du héros, et si j'ai bien compris votre présentation, on avait construit quelque part des boîtes à outils où on apprenait à dominer les émotions, et quelque part, on en fait un peu des héros collectifs, désolé pour l'amalgame, mais du coup ... je fais le parallèle avec la montée en parallèle des outils tels que Facebook, Instagram ou autres qui servent quelque part à faire de nous des héros. Et donc, ma question, c'est finalement, au-delà des boîtes à outils, qu'est-ce qui reste dans le cas des villes en transition ? Au-delà de la narration, qu'est-ce qui reste dans l'effectif, dans le quotidien de la transition ?

P.M : Oui, Patrice Mellet, j'avais une réflexion qui me semblait intéressante dans vos deux interventions. C'est le rapport entre une sorte de macro-théorie de la transition, dans lequel une solution globale serait donnée par une référence à la permaculture élargie et par toute une conception très globale, et puis des micro-projets, et le sens de comment on distingue un micro-projet, dans votre réflexion, c'est intéressant c'est-à-dire comment la même chose, d'une certaine façon, peut être subventionnée en France dans un cadre très institutionnel, et très exactement la même chose, en termes de production, peut être qualifiée de quelque chose qui va permettre de construire un mouvement qui, lui, s'appelle transition. Donc, en fait, la seule différence entre les deux, vous avez répondu, c'est que dans un sens, il y a un mouvement structuré, mais en même temps, quand il y a un mouvement structuré qui se mobilise autour d'un micro-projet comme vous avez présenté, qu'est-ce qui distingue ce micro-projet ? Est-ce que c'est simplement la référence à une micro-théorie ? Donc, en ce sens-là, on pourrait faire la même chose dans une ville en se référant à un micro-transition ou à un autre mouvement qui n'a pas été présenté ici, par exemple, Ville en Commun, qui cadre la façon dont on fait des choses en commun dans une ville par des groupes, dans un objectif de construction locale, et éventuellement avec des effets énergétiques, éventuellement avec des effets de travailler sur la relation à l'agriculture, travailler sur la relation au déchet, ou des mouvements zéro déchet, qui ne seraient pas ville en transition simplement parce qu'ils n'adhéraient pas à un mouvement. Et donc, on pourrait faire la même chose en adhérant à Colibri, à ville en transition, à zéro déchet, et donc, l'enjeu... est-ce que ça voudrait dire que les villes en transition sont déjà dépassées parce que la transition est sortie des villes en transition pour aller dans les politiques publiques et pour aller dans toute une série de mouvements bien plus larges qui seraient... je ne sais pas comment on pourrait le qualifier. Voilà. C'est la question

E.P : Je vous invite à faire une réponse courte et sélective aux questions qui vous ont été posées. On a jusqu'à 12h30, on a encore 20 minutes.

L.S : Vous voulez que je prenne le micro ? Alors, donc, merci pour toutes ces questions. Oui,

j'en ai noté... j'en ai listé 9 des questions (rire) donc je vais sélectionner. Sur la livre de Totnes, je vais vous répondre d'abord. Moi aussi, j'ai beaucoup la manière dont vous l'avez présenté, je n'aurais pas osé le dire comme ça non plus, et pourtant, j'aurais eu envie de le dire comme ça. Mais c'est exactement ça, c'est selon quels critères on va estimer le succès ou l'échec de ce type d'initiative. Moi, on m'a régulièrement demandé : alors, combien ils ont évité de gaz à effet de serre, d'émission de gaz à effet de serre à Totnes ? Et c'est toujours compliqué de répondre à ça, l'indicateur est intéressant, mais c'est loin d'être le seul indicateur intéressant, d'ailleurs, on n'a pas le chiffre à ma connaissance, je sais pas si il a été chiffré ...

D.D : A Bristol, sur leur site, il y a ces chiffres

L.S : Mais bon, de toute façon, on a vu la méthodologie, c'est tellement compliqué d'estimer combien le mouvement de la transition peut contribuer à ça. Sur la question des... donc, comme support narratif, je suis tout à fait d'accord, la ligne de Totnes fonctionne extrêmement bien, mais c'est la question des critères et des indicateurs possibles de résilience. Moi, il y a un indicateur de résilience, c'était Rob Hopkins, il me semble, dans son livre, qui évoquait ça, mais assez rapidement, quels pourraient être les indicateurs de résilience pour évaluer... les progrès faits par une société locale de transition. Il y avait des indicateurs, finalement, assez attendus, donc le pourcentage de la population qui est obligée de prendre sa voiture pour aller travailler, des choses comme ça, le pourcentage de l'alimentation consommée dans la ville qui a été produite dans un rayon de moins de 100 km. Mais il y en avait d'autres qui étaient plus sur les savoir-faire, par exemple quel est le pourcentage de la population qui se sent capable ou qui est capable de s'occuper d'un potager, dans l'idée que ça pourrait être utile en cas de besoin. Et puis, il y en avait un autre, moi, qui me fascinait toujours, c'était quel est le pourcentage de la population qui pense pouvoir faire confiance à ses voisins en cas de crise, et pour moi, ça, c'est un des éléments clés du travail de transition territoriale fait par ce type d'initiative, c'est faire le pari qu'en mettant la question à l'agenda local, en habituant la population à parler de ce problème, à en parler avec les élus, on se projette déjà dans un avenir où on va devoir être confrontés, localement ... collectivement, à des problèmes qu'on va devoir gérer ensemble, et que, pour moi, ça, c'est un des indicateurs les plus pertinents, la transition à l'échelle locale. Alors, sur les supports de narration, un des supports de narration qui a le plus circulé, c'est le plan de descente énergétique de Totnes, il y a d'autres groupes locaux qui ont fait leur plan de descente énergétique. Rob Hopkins a dit une fois que, en fait, le titre était faux, que ce n'était pas un plan, c'était plutôt un récit et je pense ça résume assez bien la chose, d'ailleurs c'est assez clair dans l'introduction. Cela étant je pense que il y a une ... on peut aussi relativiser l'intérêt de trop faire circuler ce type de document, dans l'idée que je crois qu'un des partis pris de la transition, c'est que, plutôt que de lire ce type de document, il faut aussi en faire un soi-même, avec sa collectivité locale, parce que faire soi-même le récit, faire l'effort d'imagination de se projeter là-dedans, fait partie de l'exercice et qu'il ne s'agit pas de compiler ce qu'ont fait les autres communautés locales, c'est se confronter à son propre territoire, se dire sur ma ville, si je veux relocaliser par exemple la production de fruits – sachant que 95% des fruits sont importés en Angleterre – sur quel

terrain on va les mettre ? Avec quel propriétaire de terrain, du coup, on doit imaginer négocier ? Est-ce que c'est faisable à l'échelle de 2020, de 2025, de 2030 ? Qui va s'en occuper concrètement ? Est-ce qu'on a des gens sur la commune qui savent tailler des arbres fruitiers ? Est-ce qu'on a de quoi faire des conserveries ? Etc. Donc c'est se projeter sur son propre territoire, et faire soi-même cet exercice de narration. Dans la réalité, face aux grands ... projets d'aménagement, parmi les grands projets, je pense que c'est en partie ça que tu as en tête, alors peut-être que tu aurais d'autres réponses ... les militants que j'avais rencontrés qui étaient confrontés à ça avaient tout à fait conscience des limites de la démarche inclusive de la transition face à ce type de projet, qui tombe, on ne sait où, il y en avait beaucoup qui avaient double casquette ou triple casquette, qui étaient militants de la transition pour certaines actions, et puis pour ce type d'actions un peu plus conflictuelles, ils disaient, ça c'est pas tellement le rôle de la transition, je vais le faire en tant qu'Ami de la Terre, ou en tant que, je ne sais pas, en France ce serait en tant qu'Alternatiba. Sur la comparaison avec la décroissance, oui effectivement, dans les... tout ça a été loin d'être stabilisé quand j'ai commencé ma thèse en 2006-2007, ce qui m'intéressait c'était la confrontation des deux cadres théoriques, où il y avait cette part de... pour moi, la décroissance et les villes en transition, en France et en Angleterre à l'époque, c'était pas encore internationalisé, c'était les deux espaces de politisation du pic pétrolier, où on commençait à s'interroger sur ce que ça voulait dire pour les territoires, pour le projet écologiste de se situer dans une perspective de contraintes énergétiques et économiques fortes. Après ça, les stratégies politiques étaient extrêmement différentes, une stratégie très conflictuelle pour la décroissance, pour rompre avec le développement durable, une stratégie beaucoup plus locale et inclusive pour la transition. Et si on comparait les stratégies plutôt que les cadres théoriques, effectivement, la comparaison avec Colibri et Alternatiba me paraît plus pertinente. Sur réformes et révolutions, effectivement, le mouvement se construit beaucoup sur l'idée que le pic pétrolier est imminent, ce qui a parfois entraîné un glissement, peut-être chez certains militants, et puis chez certains commentateurs du mouvement, dans l'idée que, du coup, la catastrophe globale et irréversible était imminente, ce qui n'était pas tellement ça, effectivement, le pic du pétrole conventionnel, il a été passé, semble-t-il, vers 2006-2007, on comble avec des pétroles non conventionnels, avec un impact climatique délirant, au passage, mais bon... La catastrophe en question, dans laquelle, tel que je l'ai perçu, se projette le mouvement, ce n'est pas une catastrophe datée avec un jour J, et puis ensuite... c'est un processus qui peut avoir des phases d'accélération, d'emballement, de crise, mais c'est un processus qui s'étale sur plusieurs décennies, pas plusieurs années, voire une ou deux ou trois décennies, avec des ruptures, d'autres dégradations plus lentes, et puis surtout quelque chose de pas prévisible, on n'est pas du tout dans la prophétie de ce qui va se passer. En revanche, on sait que ça ne va pas rester en l'état bien longtemps. Et puis, dernière chose... je vais arrêter là. Juste sur le tourisme à Totnes, j'aurais bien aimé entendre tes questions, mais on pourra en parler ... et puis, parce que je pense qu'il y a eu un effet vitrine à Totnes qui a pas été voulu, qui a été ambivalent, parce qu'à la fois, ça a légitimé la chose localement, et en même temps, ça a pu agacer et compliquer les choses, parce qu'il y avait beaucoup de gens qui revenaient de Totnes déçus, en fait, parce que leurs attentes étaient trop élevées et

irréalistes par rapport à ce que ça veut dire, faire une transition à l'échelle locale, donc, ils imaginaient arriver à décroissance-land et en fait non. C'est une ville qui fait beaucoup d'efforts, où les efforts sont incroyablement avancés par rapport à d'autres villes, mais, c'est pas non plus... voilà, ça reste comme on disait, une ville à majorité conservatrice où tout le monde ne se retrouve pas nécessairement dans cette démarche, et ça se voit pas nécessairement dès qu'on sort de la gare. Et sur l'émotion... sur l'émotion, c'est... l'émotion... Je dirais simplement que le mouvement des villes en transition me paraissait intéressant de ce point de vue-là parce que c'était un des seuls mouvements écologistes à la connaissance, en tout cas à l'époque, qui assumait cette dimension qu'on allait parler de l'émotion, mais ça ne voulait pas dire non plus que l'émotion devait prendre toute la place dans la mobilisation et que, pour moi, tel que je le percevais, dans le mouvement et chez les militants ou les activistes que j'interrogeais, il y avait un petit peu une respiration du catastrophisme, il y avait des moments vraiment oh là ça va quand même être compliqué, et après ça, on se remet à l'ouvrage, on essaie de travailler à des projets plus positifs, mais en même temps, on garde à l'esprit qu'on le fait aussi parce qu'on a conscience de ce contexte compliqué et inconfortable dans lequel on doit concevoir un projet écologiste qui n'est plus exactement le même que celui du temps du rapport [Inaudible (12:01)].

E.P : Très bien, merci, Luc. Donc David, quelques réponses aux questions ? Il vous reste 10 minutes.

D.D : Moi aussi, c'est pareil, je vais essayer de piocher en passant et, comme en permaculture, proposer une réponse qui s'applique à différentes questions. Alors, je vais reprendre à partir de la question des émotions et du corps, je pense que c'est important, et aussi le lien qu'il y a avec, justement, d'où vient le mouvement de la transition. Donc, effectivement, une chose qui n'est pas toujours connue, il y a une vraie influence historique, mais aussi intellectuelle, de tout ce qui est, en fait, la démarche intellectuelle, le travail de fond, et aussi le réseau du Schumacher College, qui est donc pluriel, c'est un endroit de réflexion depuis 25 ans, et il y a notamment une réflexion qui, à mon avis, en France, a été assez peu comprise, pas vraiment discutée, qui est la question de l'écologie profonde, qui est un sujet même polémique, tout le monde s'est collé comme des papillons sur une lampe par rapport au... au débat assez violent, à l'époque, qu'il y avait eu entre les partisans ou les gens qui se revendiquaient de l'écologie profonde, et Murray Bookchin sur la social ecology, donc plus le municipalisme libertaire, et aussi, en France, c'est Luc Ferry qui a eu une discussion à ce sujet, qui était aussi, à mon avis, assez limitée. Et, en fait pourquoi, alors, *deep ecology*, je vais pas vous faire une réflexion là-dessus approfondie, mais il y a toute une réflexion qui se base sur la phénoménologie comme philosophie, mais aussi comme pratique, où, en fait, il y a la question des sens, la reconnexion avec la nature, il est important, si on veut, à un moment donné, être capable de faire une transition et de comprendre les enjeux écologiques, de ne pas simplement se situer à un niveau théorique et scientifique, qui est le *system thinking*, la pensée systémique, qui est une mise en cause du cartésianisme qui sépare des choses qui sont reliées, en fait, et donc une analyse scientifique et rationnelle, mais il y a aussi une dimension

de la connaissance, on pourrait revenir à l'anthropologie ou à la sociologie de la connaissance, comment on comprend les choses, on les aborde, donc il y a toute une réflexion passionnante sur la relation de l'humain et du corps à la nature et comme véhicule pour reprendre conscience d'un certain nombre d'enjeux, donc il y a une dimension subjective, il peut y avoir aussi une dimension ... tu as évoqué ... spirituelle, parce que selon les partisans de la *deep ecology*, il y a différentes tendances. Et en effet, pourquoi je fais ce, bon, pas ce raccourci, mais ce détour, c'est parce qu'effectivement, Rob Hopkins a été influencé, il a rencontré David Fleming au Schumacher College, il a suivi des cours là-bas, c'est une des raisons pour lesquelles il a lancé le mouvement, je ne rentre pas dans les détails, mais il y a pas de relation linéaire entre le fait qu'il y a fait le Schumacher College et la transition à la forme qu'elle a, puisque justement, le Schumacher College travaille beaucoup sur la pensée systémique et sur des réflexions qui, en France, sont souvent mal connues en dehors des cercles de sciences exactes, biologie, etc., qui est tous les modèles de la complexité, qui est aussi quelque chose de fondamental, dont on parle assez peu en France, et qui sont au cœur et au principe, non seulement de la permaculture, mais aussi de l'écologie scientifique, mais aussi de l'approche du Schumacher College. Donc ça veut dire que, évidemment, les émotions sont importantes, et que si on veut arriver à des solutions, parce que ça c'est aussi la réflexion sur les mouvements militants écologistes, pourquoi en fait, plus ils ont répété un certain nombre d'enjeux et de problèmes, et plus, au fond, on a eu le sentiment que ça avait eu tendance à renforcer le déni de réalité par rapport à ces questions. Donc plus la réflexion sur l'efficacité du catastrophisme, mais en fait, là il y a une réflexion sur en fait la transition, alors si on traduit, c'est toujours, ça prête à la confusion ou à malentendu, comme *deep ecology*, écologie profonde, ça paraît tout d'un coup, justement, très spiritualiste « oulala, c'est quoi ce truc ? », on parle de *inner transition*, donc si on traduit par transition intérieure, on va arriver effectivement au New Age, mais si on traduit de manière un peu plus fine, au niveau linguistique, c'est la transition personnelle, c'est-à-dire qu'à partir du moment où, et on le voit bien dans les mouvements de transition, on s'engage au niveau local, et on s'engage aux nouvelles pratiques, ça a aussi des effets, par ailleurs, positifs, mais aussi des effets de décalage sur le plan personnel. Donc pour être très concret, je vois, par exemple, à Paris, les gens qui s'engagent dans des villes en transition, dans les groupes locaux, rapidement, c'est une rupture, même, par rapport à leur rapport à l'espace local, et leur espace social au niveau local, des gens qui m'ont dit, mais, au bout de six mois, mais, David, tu te rends compte, c'est super, maintenant, j'ai des amis, dans le douzième, où je suis, tu peux prendre un café avec des amis, mais ça, c'est un exemple anecdotique, mais il y en a d'autres, donc c'est pour ça que je parlais de *deep ecology*, parce que sur un plan plus large, le fait de – et il y a énormément de travaux là-dessus – le fait de, effectivement, faire un travail sur la relation à l'espace naturel, il y a des tas de pratiques intéressantes, de *workshops*, etc., a des effets extrêmement puissants, donc c'est pas simplement un enjeu narratif ou un enjeu politique, c'est aussi une réalité. Moi, j'ai fait aussi récemment un *workshop*, donc en tant que designer, où il y avait une séquence, où il a fallu recréer, d'une certaine manière, dans un atelier de co-création, ce que ça veut dire qu'une zone humide, on a été dans un endroit, on a passé trente minutes, les gens sont revenus bouleversés, et en fait, il a fallu ... enfin, c'était intéressant,

mais c'était très puissant, et c'était pas, je veux dire, c'était un espace d'investigation, il n'y avait pas de narration, c'était simplement pour percevoir le sujet avant d'en parler de manière plus rationnelle, et voir quelles solutions, justement, on pouvait développer. Les gens qui ignoraient tout, de ce que c'est que les zones humides, l'écologie des zones humides, les enjeux, etc., mais aussi de la perception concrète. Donc ça, je pense que c'est le lien qu'il y a ... le lien intellectuel du Schumacher College, *deep ecology*, la complexité, mais aussi la science holistique – il y a un master de science holistique – et le mouvement des villes en transition, qui, d'une certaine manière, n'est pas une réduction de ça, mais via la permaculture, c'est une simplification de toutes ces choses-là, et Rob Hopkins en est tout à fait conscient. C'est pareil avec les travaux de David Fleming, il a fait un gros travail de simplification, pour que les gens comprennent de manière assez accessible un certain nombre d'enjeux, et qu'il y ait une efficacité pratique, ce qui me permet de rebondir sur, évidemment, simplification dit, ça a été un modèle à un moment donné, et les villes en transition, puisque justement, ils se basent sur réflexion, sur la complexité, c'est un mouvement, comme les autres mouvements de transition, qui, en permanence, réactualise les pratiques, réfléchissent, j'ai entendu que Rob Hopkins, pour parler de lui, mais ça pourrait être sur d'autres sujets, je pourrais citer d'autres personnes, veut prendre une année sabbatique pour travailler sur tout ce qui est la question des imaginaires et de la créativité, qui est un travail mené aussi déjà par beaucoup de gens, ce sont des designers, des ergonomes, et aussi de réflexion scientifique, donc, effectivement derrière, je dirais, la vitrine des villes en transition, il y a effectivement des aventures intellectuelles et académiques, et des mouvements qui sont plus anciens, et donc, j'aime dire en plaisantant, en finissant la dessus, il n'y a pas de hasard. Après, sur d'autres sujets, j'avais essayé justement de ne pas les mémoriser en les notant, avoir une espèce de, comme ça, de réflexion complètement subjective ... je ne sais pas, si tu peux me rappeler un ou deux points ...

E.P : Oui, alors, je pense que le plus important, c'est sur l'international, et est-ce que la transition est un remède, à la pauvreté, à la précarité, dans certains sites d'implantation ?

D.D : Alors, déjà, si on regarde la carte que j'ai sous les yeux, qui est celle de Transition Network, qui est la carte en ligne, où il y a à la fois les *hubs* nationaux et les initiatives locales, c'est même numérique, là, je vois, par exemple, 421, si on est sur le Royaume-Uni, si on zoome, on voit les projets apparaître petit à petit, c'est un système Open Street Map, on voit, effectivement, que c'est largement un mouvement anglo-saxon, qui s'est beaucoup développé, évidemment, au Royaume-Uni, et aux États-Unis, mais il y a aussi une présence qui est intéressante en Amérique du Sud. Je serais intéressé de savoir, par exemple, quel est le lien, en Amérique du Sud, entre les villes en transition et aussi Schumacher College, qui est aussi des groupes de travail, là-bas. Mais il y a des expériences intéressantes, si on réfléchit en termes d'innovation sociale, donc c'est plus sur la question des pratiques, plus que la question politique, j'ai cité le Brésil, il y a effectivement des exemples dans les favelas. Ce que je pense, pour répondre simplement à ça, c'est que, par exemple, les villes en transition, il y a déjà des groupes locaux qui ont réfléchi, notamment, et aussi en Europe, pas forcément en

tant que telles seules, avec d'autres associations, sur, par exemple, les situations nouvelles liées à tout le mouvement des réfugiés venant du Moyen-Orient, des exemples intéressants, aussi, justement, de travail ensemble où on peut mettre en valeur les très nombreuses compétences que ces personnes apportent. Donc là, c'est dans une situation de migration, mais c'est pareil, je peux vous donner des exemples, aussi, en Inde. Finalement, si on parle de décroissance et si on parle de permaculture, il est évident que dans les pays qui sont dans des situations économiques plus difficiles, en fait, ils ont, par ailleurs, gardé les savoirs traditionnels, donc là, on peut aussi creuser et revenir au Schumacher College, où on parle beaucoup, aussi, des savoirs indigènes, dans le sens *indigenous*, c'est-à-dire retourner sur des savoirs locaux, des savoirs anthropologiques, et se baser sur ces savoirs pour produire des formes de transition qui sont peut-être un peu différentes de celles qu'on trouve dans le milieu urbain au Royaume-Uni, mais qui, au fond, sont très proches et qui vont être adaptées. La permaculture est un bon trait d'union. Il y a des professeurs de permaculture qui forment des gens dans différents pays du monde et qui sont tout à fait conscients que, selon les contextes locaux, il y a des compétences très importantes; alors, je dirais que c'est des compétences où on pense permaculture à, effectivement, agriculture, mais aussi sur des enjeux culturels ou des pratiques sociales, c'est évident qu'il y a un potentiel fort. Après, est-ce qu'il va se mettre en œuvre sous cette forme ou non ? Personne ne le sait.

8. Communication de Charline Sowa⁵

« La décroissance urbaine : une opportunité pour repenser l’habiter en milieu urbain. Retour sur des interventions urbaines menées à Detroit (États-Unis) et à Dessau (Allemagne) »

C.S : Donc ce que je vais présenter aujourd'hui qui a pour intitulé « La décroissance sur-urbaine, une opportunité pour repenser l'habitat en milieu urbain » est le résultat de 4 ans de recherche au sein du laboratoire MHAevt et donc je vais un peu revenir sur l'essence de ce travail et les résultats que j'ai pu avoir et voir comment ça peut venir aussi alimenter les débats qu'il y a depuis ce matin. Donc tout d'abord mon travail de recherche s'inscrit dans une réflexion plus large sur la fabrique urbaine en ce début du XXe siècle et sur la place de l'architecture urbaniste justement dans le processus de transformation de la ville. Et c'est vrai qu'aujourd'hui on est amené à revenir sur nos modes de pensée de projeter l'espace urbain face aux risques qui ont marqué les villes et face aux nouveaux enjeux socio-économiques, politiques, urbains ou encore écologiques actuels. Et donc Détroit – donc qui est illustré derrière moi – illustre sans aucun doute ces enjeux et l'exemple le plus emblématique justement face à cette nécessité de remettre en question nos modes de développement des villes et nos modes de faire. Et donc pour ce faire ... par rapport à cette question de la fabrique urbaine aujourd'hui, je me suis intéressée pendant ces 4 années sur la pratique de projet de l'architecture urbaniste dans les contextes urbains connaissant une phase de décroissance urbaine. Et donc ce matin on a effectivement parlé de décroissance mais là c'est un tout autre sujet auquel je me suis confrontée. Et pour que nous ayons tous la même définition, j'ai repris celle proposée par Emmanuèle Cunningham-Sabot, Hélène Roth et Sylvie Fol qui désigne, je cite : « un processus conjoint de déclin démographique et d'affaiblissement économique qui affecte de manière structurelle deux éléments constitutifs de la ville, la densité de population et les fonctions économiques générant d'importants effets sociaux ». Et cet intérêt pour ces villes en décroissant émane de 3 constats. Donc tout d'abord ce sont des villes qui sont des opportunités pour se confronter à des contextes urbains regroupant toutes les problématiques des villes en crise. Elles permettent ainsi d'observer des pratiques intégrant toutes les contraintes et difficultés auxquelles ces contextes sous-tendent. Ensuite, les architectes urbanistes sont amenés de plus en plus à se confronter aux villes en décroissance et nous sommes encore peu formés à répondre à ces enjeux-là. J'ai pu faire constat dans le cadre de mon diplôme en architecture en traitant de la ville de Sulina – donc illustrée derrière moi – mais aussi dans l'enseignement au sein des ANSA, dans la manière d'appréhender le projet c'est vrai que c'est ... comment penser la décroissance, c'est un sujet encore peu traité. Ensuite, pour finir, les villes et régions en décroissance sont des territoires d'observation intéressants pour questionner l'habité aujourd'hui et c'est sur ce point particulier que je vais revenir dans ma présentation aujourd'hui.

⁵Docteur en Architecture, Laboratoire Métiers de l'Histoire de l'Architecture, édifices-villes-territoires, ENSA Grenoble / Université Grenoble Alpes

Donc l'état dégradé de la ville tend à rendre en fait invivable, voire inhabitable la ville et contribue au départ des activités économiques et des habitants, donc déjà on a des dynamiques de déclin démographiques et économiques qui leur sont propres en fonction des contextes, mais l'état auquel s'engendre les dégradations de la ville, et cette dégradation de la ville, donc un effet boule de neige en fait, vient alimenter aussi et participer au déclin, à cette accentuation en fait des dynamiques de déclin démographique et économique. Et pour vous donner une idée globale en fait de ce qu'est la ville en décroissance, donc [inaudible 03:46]vous voyez une espèce de planche contact de différentes photos prises dans mes différents terrains et expériences de projets depuis 2011. Donc on retrouve autant la Roumanie, la France, les Etats-Unis, l'Allemagne ou encore la Belgique. Et donc face à ce contexte, deux questions en fait se posent à nous en tant que concepteurs aménageurs, donc c'est que là, par rapport au sujet d'aujourd'hui, je vais apporter vraiment ce regard plutôt du côté conception architecturale urbaine, et aménageur. Donc tout d'abord, comment faire face à cette situation, voir la dépasser, donc ce que j'entends par dépassée, c'est accepter et penser la décroissance, et ensuite comment faire pour permettre aux habitants de continuer à rester dans ces territoires-là, et de continuer à les habiter. Donc depuis les années 2000, on peut voir en fait que les villes en décroissance sont devenues de véritables terrains d'exploration, et d'expérimentation auprès des chercheurs, mais aussi auprès des collectivités locales, des architectes, des urbanistes, ou encore même de manière très locale, des artistes et des habitants. Donc là, ce que vous voyez derrière moi, c'est une sorte de synthèse en fait de ces différentes dynamiques actuelles qui ont enclenché ce retournement et cet intérêt sur cette question de la décroissance. Donc tout d'abord, la recherche urbaine a largement contribué à cette réappropriation, du sujet. Donc parmi les éléments déclencheurs, et notamment par le regard de l'architecte, il y a eu le programme allemand Shrinking Cities, dirigé par l'architecte-chercheur Philipp Oswald au début des années 2000. En fait, son travail, qui est assez connu, donc il y a deux livres intitulés Shrinking Cities, plus un atlas, plus un site internet, où justement on voit tout le travail qui a été effectué. Donc l'un des enjeux de cette recherche était d'identifier les pratiques de projet et les réflexions, innovantes, menées dans les territoires en déclin depuis les années 1970, donc il n'y a pas une concentration spécifique sur ce qui se passait dans les années 2000, mais vraiment on a essayé de balayer toutes les pratiques qui pouvaient exister dans les territoires en déclin au sens large, et pas spécifiquement aux villes en décroissance, depuis ces années-là, voir même avec des textes plus anciens de théoriciens en architecture, en urbanisme. Et dans ce travail, c'est que les villes en décroissance étaient considérées, donc par rapport à la problématique de recherche posée par Oswald, la ville en décroissance était considérée comme un nouveau terrain de jeu pour explorer de nouvelles pensées architecturales et urbanistiques. Et Oswald considérait ces territoires vraiment comme des opportunités pour y envisager de nouveaux modes de vie aujourd'hui. Donc revenir par rapport à une approche spécifique, ultra-localisée dans un contexte des villes en décroissance, comment ça peut venir requestionner finalement nos modes de vie aujourd'hui. Et après, donc bien-sur ce programme allemand, d'autres programmes internationaux ont vu le jour, en particulier en Europe et en France, grâce à l'ANR Shaking Cities, notamment, peut-être que certains connaissent. Et donc tous ces

travaux de recherche ont participé au débat et ont permis à ce que la décroissance soit mieux connue et acceptée, et en particulier auprès des collectivités où certains chercheurs, en tout cas en France, interviennent régulièrement. Ensuite, dans cette dynamique de recherche, on peut voir aussi depuis plus de 15 ans des projets conduits dans ces territoires en déclin, que ça aille de la stratégie urbaine, de concours d'architecture ou encore d'initiatives habitantes. Donc il y a une multiplicité d'actions qui sont mises sur ces territoires, avec des importances plus ou moins... plus ou moins grandes, avec un impact plus ou moins important selon les territoires, et notamment dans quelle dynamique se trouve aussi la ville d'intervention. Donc on aurait pu voir aussi en particulier l'émergence de stratégies territoriales et stratégies urbaines qui marquent aujourd'hui véritablement le débat sur la vie dans les croissances et sur la manière d'intervenir, où là sont explorés des modèles urbains que je ne dirais pas forcément extrêmement innovants parce qu'on a sur la ville compacte ou la ville archipel. Donc c'est des sujets qu'on retrouve autant dans le Grand Paris ou dans des réflexions actuelles sur les métropoles, mais qui ont une approche un peu particulière sur ces territoires-là, où l'une des données clés dans la définition de cette stratégie, c'est bien sûr la vacance et les délaissés urbains. Et là où se trouvent finalement les habitants restants sur ces territoires qui vont orienter de manière forte certaines stratégies.

Et ce qui est intéressant à voir dans ces interventions qu'on observe finalement depuis ces 15 dernières années, c'est que les réponses ne cherchent plus à aller forcément contre la décroissance en réduisant au maximum la perception du déclin sur l'espace urbain et en redynamisant le territoire, comme on a pu le voir notamment dans les années 80-90, où on était dans des dynamismes de reconquête et de reconversion des friches industrielles en particulier, où là on était dans des dynamismes de projets phares et de marketing urbain très forts. Là on est face, un peu je trouve dans ces dernières années, dans une évolution où on est plutôt avec « faire avec », c'est-à-dire en acceptant la situation et en réfléchissant au potentiel que la décroissance peut avoir. Pour redéfinir et améliorer l'habitat, et notamment à travers les délaissés urbains qui offrent une ressource écologique et foncière non négligeable. Cette nouvelle appréhension de la décroissance illustre un changement de paradigme concernant la mutation de ces villes aujourd'hui. Et faire avec, ce n'est pas forcément une réponse défaitiste, mais illustrent plutôt une réelle volonté de penser différemment le développement des villes, souvent basées sur l'expérimentation de nouveaux modèles urbains, avec des réflexions portant autant sur la gouvernance territoriale et l'implication habitante, que sur l'enrichissement de la biodiversité et l'amélioration des systèmes écologiques, ou encore l'accès aux énergies et aux ressources de première nécessité. Quant à mon travail de recherche, je ne traite pas spécifiquement du mouvement des villes en décroissance ... euh des villes en transition, excusez moi, à proprement parlé, bien que le sujet m'intéresse, mais par contre les contextes urbains particuliers auxquels j'ai pu me confronter depuis 2011, donc l'année de mon diplôme en architecture, m'ont permis néanmoins d'aborder certains sujets liés à ces débats sur les villes en transition. Et du coup, par rapport à ma présentation aujourd'hui, nous aborderons ici ce concept de transition plutôt sous l'angle du processus d'évolution et d'adaptation de la ville, qui sont au premier plan dans la redéfinition du devenir des villes en décroissance, auxquelles j'ai pu être confrontée

depuis toutes ces années. Et pour que justement cette transition puisse se faire, initiatives habitantes, comme projet architecturaux, urbain et paysager, participent à la construction de cette nouvelle habitabilité du territoire pour permettre aux individus de le réhabiter. Pour observer l'évolution et l'adaptation des villes en décroissance, dans le cadre de ma recherche, je me suis plutôt focalisée sur des projets touchant la matérialité morphologique de l'espace urbain qui impulse une mutation profonde du tissu urbain dans sa forme comme dans ses [inaudible 11:57]. Et à partir de ce point de départ, je me suis donnée comme problématique de recherche « quels enseignements pouvons-nous tirer de ces expériences pour la pratique de l'architecture urbaniste, comme dans l'objectif d'imaginer la ville de demain ». Et à partir de cette problématique, on s'est donné comme hypothèse principale que les nouvelles pensées architecturales et urbaines émanant des démarches de projets proposant une restructuration du tissu urbain participeraient à la formulation de nouvelles formes d'habités des territoires et permettraient de penser différemment à la fabrique urbaine en ce début du XXI^e siècle. Donc là je vous donnerai quelques pistes pour que vous puissiez comprendre le cadre de ma recherche. Et du coup pour y répondre, c'est vrai que je ne me suis pas concentrée sur un terrain, une ville spécifique, mais plutôt j'ai lancé ma recherche par le projet et par une analyse de projet, donc pas comparative, mais plutôt une mise en discussion, parce que les projets étaient tellement différents et les contextes, politiques, économiques, culturels étaient tellement différents que la comparaison était difficile à mener, sachant qu'on pouvait ... dans mon corpus de projets, il y avait autant des démarches habitantes qui impulsaient la réelle mutation du tissu urbain que des grands projets d'envergure d'échelle urbaine, impulsés par des collectivités locales fortes. Et donc ça m'a amenée à travailler autant sur des projets réalisés que théoriques, en France, en Allemagne et aux Etats-Unis. Donc la France, bien sûr, c'est un lieu de recherche, et en tant qu'architecte urbaniste, je suis amenée aussi d'intervenir. L'Allemagne, par rapport à ces sujets-là, sur le contexte européen, sont les plus avancées en termes de conception architecturale urbaine et paysagère. Et aux Etats-Unis, parce que cette question-là est posée différemment, parce que le contexte politique et culturel est tellement autre que les démarches qu'on peut observer sont opposées, je dirais même, en tout cas par rapport à ce que j'observe au contexte européen. Et donc, comme je vous viens de le présenter, cette sélection de cas ne s'appuie pas forcément sur un type de projet, mais plutôt sur un type de démarche, ce que j'ai appelé le « remodelage urbain ». Et donc nous définissons le remodelage urbain comme un processus de restructuration de l'espace urbain, transformant simultanément l'ensemble des composants du tissu urbain – alors ce que j'entends par là, c'est le bâti, le parcellaire, les usages. Donc ce remodelage est une réponse urbanistique aujourd'hui observée pour répondre à la fois à des volontés politiques et à des besoins de première nécessité à l'échelle de l'individu, afin d'adapter et de redimensionner l'espace urbain. Nous considérons le remodelage urbain comme un générateur de nouvelles qualités spatiales, mais aussi de nouvelles habitabilités de l'espace, en participant ainsi à l'adaptation et à la résilience des tissus urbains face aux nouveaux enjeux démographiques et à l'occupation réelle de l'espace par les habitants et les activités, en favorisant une meilleure gestion de la vacance et des espaces libérés, mais aussi en redéfinissant l'environnement urbain pour qu'il soit de

nouveau habitable et vivable pour les populations restantes. Et donc par rapport à nos travaux et à la problématique soulevée par cette recherche, je vous propose plutôt de revenir sur deux cas, de regarder comment en fait ces projets, participent justement à la réhabitation de la ville en décroissance, en revendiquant une réelle volonté d'habiter différemment la ville. Donc ces deux cas, donc le premier c'est le cas de Dessau et le plan guide du corridor paysager, le second cas c'est celui de Détroit et le projet communautaire du quartier de Redford. Donc là on est vraiment sur deux projets très différents. Donc tous deux assument une réflexion portant sur la décroissance de la ville, et propose une démarche de restructuration urbaine, voire de redimensionnement et de contraction urbaine. Il participe à impulser une réorganisation des habitudes dans l'espace urbain, et cherche avant tout à améliorer le cadre de vie des habitants. Donc faire une comparaison, comme je le disais avant, est assez difficile, parce que comme vous pouvez le voir les acteurs sont peut-être totalement hauts, donc déjà on est sur des échelles d'intervention qui sont très différentes. Donc à gauche, le cas de Dessau, donc on est dans une réflexion d'échelle urbaine, à l'échelle de la ville, alors que dans le projet communautaire, on est vraiment sur un site ultra localisé sur un secteur de Détroit. Ensuite, en ce qui concerne les acteurs impliqués, donc on va dire que Dessau est plutôt dans une réflexion en top-down, donc là c'est une dynamique d'échelle donc encadré par la municipalité, accompagné par le Land et l'Etat sous différents aspects, mais quand même avec une volonté d'impliquer les habitants dans la programmation urbaine et dans l'aménagement de l'espace urbain. Et quant à Détroit, on est dans une démarche bottom-up, donc là ça vient uniquement des habitants, sans accompagnement des acteurs politiques, ou ... sans accompagnement d'acteurs politiques. Donc c'est deux diagrammes que vous pouvez voir derrière moi, donc ils font la synthèse du jeu d'acteurs de ces différents projets, que j'ai réalisé dans le cadre de ma recherche, et qui a été assez difficile en tout cas pour le cadre Dessau, parce que ça demandait une multiplication d'acteurs, une multiplication d'acteurs, donc la ville, les architectes, les habitants, les bailleurs, l'IBA, donc on avait un cadre assez intéressant. Là aussi on est sur des systèmes où les financements sont totalement différents aussi, où on est avec des sous, des apports de l'Etat dans le cadre Dessau, et dans des actions plutôt liées à des donations de fondations, de bénévoles dans le cadre de Détroit. Donc quand on m'a invitée à venir parler justement de mon travail, l'enjeu c'était aussi de montrer dans ces dynamiques de villes en décroissances, cette dualité qui existe entre des actions fortes, soutenues par les collectivités, mais avec une réelle volonté de transformer radicalement l'espace urbain et ces initiatives habitantes, où mine de rien on est dans des mêmes objectifs, c'est-à-dire de transformer, à l'échelle d'un quartier par exemple, de transformer le tissu urbain pour améliorer le cadre de vie des habitants.

Donc je vais commencer par vous présenter le cas de Dessau, donc je vais avoir plutôt une approche descriptive, analytique des différents cas pour que vous puissiez comprendre toutes les dimensions que ces transformations urbaines soutendent. Donc d'abord, pour resituer, Dessau se trouve dans le land de Saxe-Anhalt, dans une région dite en décroissance, qui a perdu entre 1989 et 2000 près de 1,5 million d'habitants. Et les causes de cette décroissance sont multiples, donc ça vient autant de la transition démographique et politique que la désindustrialisation, que le départ des habitants vers les périphéries, ou encore dans la partie

à l'ouest du pays. Et cette région a la particularité d'être le terreau de nombreuses réflexions sur le sujet de la décroissance urbaine depuis les années 2000. Tout d'abord grâce au programme International Shrinking Cities que j'évoquais précédemment, qui était notamment soutenu par la Fondation Bauhaus qui se trouve à Dessau. Aussi par le programme IBA, Urban Redevelopment Saxe-Anhalt, qui s'est déroulé entre 2002 et 2010, ce qui a permis de mettre en place une réflexion à l'échelle du land, sur ces villes-là, pour amorcer des réflexions nouvelles sur ce que c'est habiter la ville en décroissance et du coup accepter et envisager des stratégies urbaines, on va dire, innovantes. Et un troisième facteur aussi faisait que on est dans un cadre plutôt favorable pour réfléchir en tout cas sur la décroissance, c'est que de nombreuses villes de la région ont bénéficié du programme Staten Bauhaus (20:44), donc c'est une aide à la restructuration urbaine, un financement land d'État pour la restructuration urbaine et du coup accompagner ces villes en décroissance dans la démolition-rénovation du bâtiment. Et du coup Dessau ... donc le cas de Dessau se trouve dans une démarche réflexive qui est déjà localement très forte, mais aussi d'ampleur nationale et dans un terreau justement où les réflexions à l'échelle européenne sont les plus significatives et pour certains chercheurs, même américains, le cadre Dessau est vraiment l'exemple de ce qu'est un projet de ville en décroissance et de penser la ville en décroissance. Et notamment par rapport à ce propos, je cite Brent Ryan, qui lui regarde ça des États-Unis et qui a un regard aussi critique par rapport à son contexte américain, mais qui s'intéresse fortement à ces expériences allemandes. Donc quant à la ville de Dessau, donc c'est vrai qu'elle est connue pour avoir accueilli l'école du Bauhaus, mais elle a été aussi marquée à deux reprises au long du XXe siècle par l'abandon et la démolition. Donc par rapport une fois à la Seconde Guerre mondiale où elle a été rasée à peu près sur 80% de la ville, ensuite elle s'est reconstruite, et aujourd'hui elle connaît une décroissance urbaine depuis 25 ans. Et elle a perdu, entre 1990 et 2005, près de 25% de sa population et déclin démographique qui est encore existants. Donc dans ce cadre global, en 2001 a été imaginée une stratégie urbaine pour accompagner la ville de Dessau, donc il avance une réflexion de cette stratégie, accompagnée par la Fondation Bauhaus et l'équipe organisatrice de l'IBA, donc en amont, au fil du démarrage officiel de l'IBA, Dessau avait été déjà sélectionnée comme terrain potentiel et du coup, en amont, des réflexions ont commencé à être mises en place et notamment la municipalité, accompagnée de ces deux acteurs, ont commencé à développer le concept de ville-archipel, donc appelé Urban Cores-Landscape Zones, mais la stratégie s'inspire des réflexions de la ville-archipel, notamment conduite en Allemagne et à Berlin dans les années 1970, par Mathias Ungers, et sur Berlin avec Rem Koolhaas, donc c'est un projet ... notamment l'ouvrage était ressorti en 2013 ... un ouvrage sur ce sujet, *La Ville Dans la Ville: Berlin: un Archipel Vert*. Donc ce projet est un peu un des premiers projets de décroissance, en tout cas en termes de conception architecturale urbaine, de décroissance, donc justement, où tout à l'heure on revenait sur l'historique des interventions, par rapport à la ville en transition, donc moi j'essaie de faire un historique du projet architectural [inaudible 23:49] en décroissance, et ce projet sur Berlin de Ungers est un peu l'ancêtre, donc un des projets de penser la décroissance et qui va autant influencer la ville en décroissance aujourd'hui, mais qui revient aussi dans les débats sur les métropoles en ce

moment. Donc dans le cadre de Dessau l'objectif est par rapport à ce concept de ville-archipel, c'était d'imaginer une autre gestion possible de la ville en décroissance, en stabilisant et en renforçant certains noyaux urbains, tout en proposant un nouvel environnement urbain, naturel et paysager, en corps de ville, en s'appuyant sur les espaces désertés, qui pouvaient être démolis, qui sont souvent dans cette zone résidentielle et zone industrielle. Donc là, sur l'illustration derrière moi, c'est une synthèse en fait de cette stratégie de ville-archipel, qui était imaginée. Et la spécificité de cette stratégie, qui a une pensée vraiment multiscalaire, donc de l'échelle de la ville jusqu'à la parcelle, donc cette stratégie a été de proposer une restructuration de la ville à partir d'un cœur de ville, d'un nouveau type, qui est un corridor paysager – donc c'est ce que vous voyez derrière moi illustré en violet – et qui vient aussi redéfinir le rapport plein-ville, dans l'espace urbain, et ce corridor, en fait, va faire le lien entre les différentes polarités et entre les différents territoires, donc entre le cœur de la ville et les périphériques, et en reconnectant notamment la ville avec la rivière. Donc ce corridor qui est imaginé, et ça va être la deuxième phase, en fait, la mise en application de la stratégie, donc on a une stratégie globale, et cette mise en application va passer justement par la définition de ce corridor paysager, qui est un corridor, qui va être un peu pensé comme le nouveau catalyseur de la vie urbaine, en regroupant des espaces et des usages qui permettent de fédérer les habitants. Donc en fait, au lieu que le cœur de ville soit le centre-ville, en fait, c'est ce corridor, l'objectif c'est que ce corridor devienne la rotule, en fait, de la vie urbaine. Donc ce corridor a été vaguement dessiné en 2001, au moment de la définition de la stratégie urbaine, mais a été acté ... son opérationnalité s'est faite en 2003, en fait, quand le périmètre du corridor a été mis, intégré dans le *masterplan*, où là, des zones ont été dessinées, délimitées, pour implanter ce corridor paysager. Et son ... comment dire ... et en 2005, en fait, le, ce corridor a été, donc, on est passé à une autre étape, donc après le *masterplan*, donc il y a eu le dessin et la conception de ce corridor, qui a été lancé en 2005, et qui fait une superficie de 90 hectares, et, et ce plan - en fait, donc là, donc l'illustration derrière moi fait une synthèse, en fait, qui a été menée depuis, depuis cette période-là – donc, cette stratégie urbaine, qui s'appelle Plan Guide du Corridor Paysager, avait pour objectif de coordonner les différentes interventions de démolition et d'aménagement des espaces ouverts et espaces publics, dont ceux imaginés, donc, dans l'IBA. Donc, c'est ce qui fait un peu toute la complexité entre la stratégie urbaine et le plan corridor, et aussi d'autres actions simultanées qui étaient faites dans le cadre de l'IBA, et qui vient alimenter, en fait, la définition de ce corridor. Donc, qui sont un cheminement piéton qui va traverser l'ensemble du corridor paysager, donc, d'est en ouest ... de nord au sud, excusez-moi et l'intégration d'espaces publics collectifs, coopératifs, le projet 400 m² de Dessau. Et donc là, c'est ça qui est intéressant, donc, c'est que ce plan guide fait la synthèse à la fois d'une réflexion globale, mais aussi d'une réflexion portée avec les habitants dans une volonté de gérer différemment, en fait, ces espaces ouverts et sur le long terme. Donc, ce plan guide traite donc, des espaces ouverts et du paysage en pensant comme le liant d'une gestion simultanée de la dédensification, l'évolution des repères visuels et de la réappropriation des anciens espaces abandonnés par les habitants. Et donc, dans ce travail de corridor – donc là, ce que vous voyez sur les illustrations derrière moi donc – l'un des enjeux

quand même de ce corridor, ça va être la définition des espaces ouverts qui vont se démultiplier dans l'espace urbain. Et donc, là, c'est des échantillons en fait comment entre 2000 et 2015, en fait, on a eu cette évolution en fait, de dédensification et de nouveaux types d'espaces qui ont émergé dans la ville de Dessau. Et ces différents types d'espaces ouverts ont été aménagés autant par des parks, des espaces de loisirs et de repos ou encore tout simplement des prairies urbaines. Donc, ces prairies sont plutôt implantées plutôt sur les grandes parcelles et prennent l'apparence de vastes surfaces couvertes de plantes herbacées qui demandent peu d'entretien et participe à la reconstruction écologique des sols des espaces, donc là, on est dans une démarche de renaturation. Donc, cette évolution de Dessau se passe par une véritable renaturation de l'espace urbain. Et c'est dans la définition de ces espaces ouverts en tant que nouveaux espaces collectifs et coopératifs que va être envisagé des projets avec les habitants, dont le projet 400 mètres carrés. Donc, en fait, ce projet 400 mètres carrés – c'est ce que vous voyez ressortant de ces photos – ce sont des initiatives imaginées dans le cadre de l'IBA ou pour imaginer les espaces publics de demain et puis permettre aux habitants de se réinvestir dans l'espace public on attribuait des lots de terrain en accord avec les propriétaires sur ces espaces ouverts créés et où on appuie avec les architectes de l'agence Station C23 qui devait faire le plan guide et les architectes de l'IBA devait définir une programmation adaptée à petite échelle pour que les habitants puissent se réinvestir et avoir ces parcelles. Donc, ce n'était pas des parcelles achetées mais c'était plutôt donné, laissé en ... en communiquant avec les propriétaires et du coup les propriétaires étaient en accord avec ça et donc des petits projets de jardin, d'espace de jeux, de skate park ont vu le jour dans ce cadre-là. Mais sur le long terme ça n'a finalement pas marché parce qu'une fois que l'IBA a été enfin ... c'est terminé en 2010 avec un changement de politique de la ville à ce moment-là, en fait très peu de ces espaces qui ont été imaginés à cette époque-là ont perduré dans le temps. Mais finalement donc j'étais un peu déçue enfin ... quand j'ai découvert le projet Dessau pour moi c'était un peu le projet où justement on avait ces acteurs politiques très présents avec ces initiatives habitantes et pour moi c'était un peu l'exemple de projet où il y avait enfin quelque chose qui se faisait à l'interaction de ces deux de ces échelons et en fait j'étais un peu déçue au final de voir sur le long terme si pour différentes raisons si il y avait pas les acteurs politiques impliqués dans ces actions-là ça n'avait pas perduré mais par contre quelque chose dont j'avais moins conscience quand j'ai appréhendé ces terrains et Dessau mais qui me paraît tout à fait intéressant sur la manière d'envisager finalement les villes en décroissance et notamment par rapport au débat aujourd'hui c'est que c'est notamment sur la question du sol et du statut du sol et justement dans cette transformation d'espace bâti en espace ouvert et en particulier du concept de réserve écologique où en fait après démolition du bâti et traitement du sol on a des espaces ... en fait une réflexion sur ce que c'est ces espaces renaturés dans l'espace urbain et qui participent avec une volonté concrète de transformer le cadre urbain et de redéfinir justement des rapports entre faune-flore et système écologique dans l'espace urbain avec du coup avec ces espaces ouverts qui viennent redéfinir un élément structurant l'espace urbain et en créant une infrastructure verte nouvelle en milieu urbain.

Vu qu'il me reste plus beaucoup de temps je vais arriver sur le cas de Détroit donc je pense que tout le monde connaît la situation actuelle de Détroit, je ne vais pas revenir spécifiquement sur la situation mais je vais peut-être plus entrer directement sur justement ce qui fait la différence avec Dessau, c'est qu'en fait on est face à des actions donc on peut voir en fait justement que certains désinvestissements justement de l'action publique et justement les habitants ne voyant pas les autorités publiques améliorer leur cadre de vie ou leurs conditions existantes certains habitants vont commencer justement à intervenir par eux-mêmes sur leur environnement urbain et donc certaines communautés vont commencer à dépasser la situation en se réappropriant l'espace de vie et ainsi à le réhabiter en faisant avec le déjà-là et en l'adaptant à leurs besoins. Donc ce qui est intéressant d'observer c'est que les aménagements ne se concentrent pas uniquement sur l'espace public mais on est sur ce qui m'a frappé c'est qu'on est sur une réelle volonté de transformation du tissu urbain avec destruction du bâti, même remembrement foncier, évolution des statuts des sommes et développement de nouveaux étages et de nouvelles activités. Néanmoins ça reste des actions qui sont imaginées donc sans plan d'aménagement, sans conseil parfois même de spécialiste, et du coup ça s'apparente plutôt à des formes de bricolage urbain. Et dans ce qu'on a dans ce que j'ai pu étudier dans le cadre de ma thèse, où je me suis intéressée particulièrement à l'intervention des Motor City Blight Buster - qui travaillent sur un périmètre assez large au nord-ouest de Détroit – et qui en fait ont commencé à intervenir à partir des années fin ... à partir de la fin des années 80, justement pour répondre ce que à la vacance et face aux problèmes d'insalubrité et donc l'objectif c'était d'intervenir sur le bâti, pour stabiliser et redynamiser la vie de quartier ainsi que pour redonner un cadre de vie correcte. Donc l'initiative, au début des années 80 90, c'était vraiment de donc ... déjà de gérer ce bâti vacant et petit à petit en fait, donc en impliquant les habitants, donc dans une logique communautaire, donc à l'échelle de la communauté du quartier soutenu par l'organisation des Motor City Blight Buster et donc cette transformation se fait par l'organisation, mais aussi en impliquant des écoles, des sportifs, des ... enfin tout type d'acteurs qui souhaiteraient intervenir dans cette dynamique là. Donc y'avait un travail pédagogique que d'implication dans la vie de quartier. Et petit à petit en fait ce qui était intéressant donc dans ce travail de remodelage urbain, c'est qu'on est passé donc d'action un peu éparse sur le territoire à une réflexion plutôt ultra localisée sur Old Redford donc qui est le cœur du périmètre ... du périmètre d'intervention où là on est entré, à partir des années 2000, dans une réflexion de un peu de redéfinir un cœur de quartier avec dans un premier temps redéfinir un fond bâti, donc réoccupés le bâti existants pour y implanter des activités plutôt culturelles. Donc là c'est ce que vous pouvez voir sur la carte le long de cet axe nord-sud avec différents restaurants, cafés et réappropriation du théâtre. Et puis à partir des années 2010; fin 2000, 2010, on a vu un travail plutôt dans ce cœur de quartier, donc on voit une deuxième phase d'appropriation avec le nouvel objectif de réaliser une ferme urbaine avec en collaboration avec le collectif Fertile Ground Collective et donc l'objectif était là de répondre, en plus de restructurer le quartier, à une volonté d'avoir sur place toutes les étapes de la production alimentaire donc de la plantation jusqu'à la ... conditionnement du produit, leur vente et un espace de formation. Donc avoir tout sur place parce qu'en fait l'un des problèmes liés à ces

populations là à Détroit, mais c'est pas que spécifique à Old Redford, c'est spécifique à de nombreuses polarités dans la ville, c'est que beaucoup de populations sont déconnectées des infrastructures de transport, donc n'ont pas accès forcément à la voiture ou au transport en commun. Et à proximité ils n'ont pas non plus – donc c'est un désert alimentaire – ils n'ont pas non plus accès aux premières aux denrées . Et donc l'objectif c'est de se définir un peu comme une ... comme une île urbaine en fait dans ce système global de Détroit et de devenir autonome, avec une réflexion qui va pas seulement sur les questions alimentaires mais aussi sur les questions d'énergie, donc ça c'était pas encore en route mais en tout cas c'est discuté, donc vraiment dans une pensée globale de l'autonomie. Donc là ... donc c'est un zoom justement où vous pouvez voir sur l'image du haut le remodelage urbain donc entre 2000 et 2015, donc avec un processus de réoccupation de transformation du parcellaire avec un dédensification et remodelage foncier mais aussi avec une évolution des usages. Donc ce qui est intéressant à observer, c'est qu'on est quand même face à une évolution même de la typologie du tissu urbain, par une dynamique de remembrement foncier où on passe d'un espace bâti à un espace productif, voire même un espace qu'on a appelé collectif et pas public, ce qui en fait une très grande différence. Donc c'est des espaces qui sont ni publics mais qui sont ni privés mais qui appartiennent à la communauté donc il y a un groupe identifié et du coup on a une forme de collectivisation du sol en tant que bien commun au sein de la communauté et ça aussi c'est un élément très important à retenir par rapport à ... Détroit.

E.P : 5 minutes pour conclure

C.S : Je finis ... oui j'ai presque fini ... Donc ... pour revenir sur cette question là, on est quand même sur un projet qui depuis 89, ça fait presque 20 ans qu'en fait ce processus de transformation est mis en place au sein d'une communauté, donc c'est un processus qui est très long, mais qui, mine de rien, est très dépendant des aides et des donations que l'organisation va pouvoir recueillir, parce qu'ils ne sont pas financés par les collectivités territoriales, et en plus, c'est assez fluctuant. Ce projet de ferme urbaine, quand j'ai pu visiter le terrain en 2014, qui venait tout juste de démolir le bâti et de mettre le sol en friche le temps qu'il puisse ... mais par contre, la phase suivante de développer l'agriculture, est encore en attente, même s'il y a une réponse à un besoin urgent, la réalisation est beaucoup plus lente, en fait, que par rapport aux besoins immédiats, justement parce que les partenariats sont long à mettre en place, l'argent est difficile à récolter. Donc cette question financière est quand même très marquante dans la faisabilité du projet, mais par contre, ça ne veut pas dire qu'ils baissent les bras ou qu'ils abandonnent, ils ont fait différents petits projets simultanés, et puis, dès qu'ils ont un peu d'argent, ils vont continuer le projet. Donc, on a vu Old Redford, mais c'est une situation qui est visible dans de nombreux quartiers à Détroit, donc il y a aussi l'exemple sur Meldrum Street, avec Earthworks Urban Farm, qui aussi ont une réflexion d'échelle de quartier, à l'échelle d'un îlot, justement, où on est de la production jusqu'à la revente, avec un accompagnement des habitants dans ce processus. Et puis, d'une manière plus large, quand même, on voit des projets de jardins partagés, des potagers, des jardins

communautaires, des fermes urbaines qui prennent forme à travers la ville, mais ça reste à chaque fois des actions ultra-localisées et qui n'émanent pas forcément dans une réflexion – en tout cas des échanges que j'ai pu avoir avec les acteurs, les habitants ou les différents acteurs – Il n'y a pas de réflexion, on va dire, globale de ces différents acteurs pour les réflexions globales, que ça soit pour la production d'énergie ou la production agricole dans ce territoire. Et mine de rien sur les deux cas américains de Détroit que je vous ai montrés, on est dans une logique de survie de la population plutôt que ... donc il y a un engagement qui est en train de se faire, mais qui émane d'abord plutôt d'un contexte de survie que forcément d'une volonté de changer de vie par choix, mais plutôt c'est une situation subie qui a impulsé la transformation que forcément un choix militant. Et ce côté militant vient un peu plus par la suite que forcément de manière immédiate.

Pour finir sur ça, c'est vrai qu'on est quand même face à deux dynamiques de projets de programmation urbaine qui sont complètement différentes, avec des types d'acteurs et des enjeux locaux qui sont très différents. Et pourtant, même si on a les mêmes objectifs qui pourraient paraître similaires, on est quand même sur deux manières de s'emparer la vie, soit tout acteur politique et soit tout habitant. Et l'implication habitante n'est pas toujours évidente, en tout cas dans des projets comme à Dessau, et le basculement politique, en tout cas dans le cas Dessau, peut engendrer un échec ou un retournement de situation. Mais en tout cas, cette mise en discussion de ces deux cas, en tout cas dans le cadre de ma recherche, mais aussi avec les quatre autres cas que j'ai pu étudier, ont montré mine de rien la nécessité de mettre une synergie entre les différents acteurs, donc autant autorités publiques, acteurs locaux divers, habitants et équipes de maîtrise d'oeuvre, pour qu'on puisse voir vraiment une réflexion à la fois ultra-locale, mais aussi dans une réflexion globale, collective et acceptée et appropriée par tous. Et mine de rien, ces initiatives par rapport à la ville en décroissance, où en fait, pour comprendre un autre aspect, c'est que quand on est dans un processus de décroissance avant même qu'il y ait projet, on est quand même dans une situation où finalement la ville, elle est figée, donc si on abandonne, ça ne veut pas dire que la ville évolue, en fait, un quartier, un secteur... restent dans un état figé, sclérosé même. Et en fait, ces différentes initiatives permettent justement de réinscrire la ville dans de nouveaux cycles, dans de nouvelles dynamiques. Même si on décide de délaissé un espace ou de s'en approprier ou d'en faire un espace ouvert, c'est un choix. Donc il y a un changement de regard quand même dans la perception de ce territoire. Donc je vais en rester là.

9. Communication de Antoine Lagneau⁶

« Le mouvement des villes en transition, doit il construire son projet politique ou laisser la politique partidaire le récupérer ? »

A.L : Alors, petite précision : effectivement, moi, je travaille à Natureparif, qui est l'agence régionale pour la nature et la biodiversité, où je suis chargé de mission agriculture urbaine. Mais, par ailleurs, le mouvement de la transition, je le pratique et je le connais un petit peu, puisque je participe depuis une dizaine d'années à peu près — enfin, peut-être un peu moins — à Paris, même si j'ai déménagé il n'y a pas très longtemps. En tous les cas, j'ai participé à ce mouvement en créant notamment un collectif dans le 18ème, qui s'appelait Quartier en transition. Donc voilà, c'était juste pour faire un petit peu le lien entre avec ce que je fais à la fois à Natureparif, au niveau de l'agriculture urbaine, et ce que je peux développer en tant que militant dans ce mouvement. Alors, moi, j'ai voulu, effectivement, après qu'on en ait discuté ensemble, me projeter un petit peu sur l'aspect plus politique de la transition, et comprendre ou, en tous les cas, tenter d'orienter un petit peu des pistes sur ce que ce mouvement pourrait, disons, provoquer au sein des appareils politiques. Ou, plutôt, ce qu'il ne pourrait pas éventuellement provoquer si on considère qu'en fait, il n'a peut-être pas du tout intérêt forcément à devenir un projet politique en lui-même. C'est pour ça que j'ai intitulé la communication : « Le mouvement des villes en transition : doit-il construire son propre projet politique ou laisser la politique partidaire — plutôt la politique partisane — le récupérer ? ». Donc cette notion de transition, c'est une notion qui est quand même passée dans le langage courant, maintenant depuis à peu près une bonne dizaine d'années. Enfin, c'est toujours difficile de dater comme ça des choses, mais on en entend quand même parler, globalement, beaucoup depuis une dizaine d'années, et à peu près tous les acteurs de la société s'en sont emparés. Et parmi ces acteurs, il y a bien entendu deux acteurs majeurs, je dirais : donc la politique en elle-même — on parle beaucoup de la transition, la transition écologique, la transition énergétique, et notamment dans les programmes politiques — et puis il y a un autre acteur aussi qui en parle beaucoup : l'acteur économique, c'est-à-dire les industriels. La transition, vous voyez, quand vous regardez des publicités à la télévision — si jamais vous zappez pas à ce moment-là — vous voyez quand même pas mal de pubs qui portent justement sur la transition écologique, à grand renfort de slogans divers et variés, où on promet, en fin de compte, que l'être humain a atteint l'âge de raison et qu'il devrait bientôt pouvoir vivre en harmonie avec la nature. Donc, ces deux grands acteurs, politiques et économiques, ont véritablement appréhendé la transition d'une manière très basique, en fin de compte, sur le mode : « On acte la fin d'une époque, puis on en appelle à la venue d'une autre », avec tout ce que cela recouvre derrière. Donc, je dirais, moi, que si on en croit un peu ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on lit à travers ces acteurs notamment on pourrait croire qu'on est arrivé en fin de compte à la maturité, que c'est pas un mirage cette transition, qu'on a bel et bien engagé la transition. Je dis bien « on pourrait croire », parce qu'évidemment,

6 Natureparif

quand je dis ça, j'émetts quelques doutes, et on pourrait penser que le changement de paradigme, dont la plupart de ces acteurs se réfèrent — le changement de paradigme, je vais y arriver — est en marche, sans jeu de mots avec autre chose. Donc, le changement de paradigme est en marche pour tourner le dos à un modèle de développement aux conséquences catastrophiques sur les écosystèmes et les êtres vivants. Alors, du coup, une fois qu'on a dit ça, le mouvement de la transition, face à cette communion d'idées qui semble émerger, face à ce bel unanimisme qui semble également plus ou moins émerger, on peut se demander quelle est la place du mouvement de la transition au sein, donc, de cette communion d'idées. C'est un mouvement dont, je suppose, qu'avec Luc Semal, ce matin, vous avez pas mal pu comprendre un petit peu d'où il vient, en même temps, vous savez sans doute d'où il vient, je ne vais peut-être pas revenir là-dessus, mais c'est effectivement un mouvement qui a essaimé depuis une bonne dizaine d'années, depuis qu'il est né à Totnes en 2006, il a essaimé aux quatre coins du monde. Et il est régit selon un double principe face à la crise écologique : l'idée, c'est la prise de conscience globale en suscitant le passage à l'action locale. Enfin bon, je ne vais pas revenir là-dessus, mais également sur autre chose qui constitue sa force à ce mouvement. En tous les cas, on le répète pas assez, qui est l'inclusion et la bienveillance, qui permet, quelque part — enfin, pas quelque part, complètement même selon le mouvement de la transition — d'éviter tout clivage idéologique, culturel ou social. C'est quand même une base de ce mouvement, cet aspect de clivage, clivant. Parce que, très précisément, on est dans un mouvement inclusif, on cherche le moins possible à créer... ces clivages artificiels, ou pas artificiels, alors, ces clivages sont souvent bien réels. Alors cette approche-là, elle explique pour beaucoup, de mon point de vue, l'engouement autour de ce mouvement, parce qu'effectivement, c'est toujours quand même un peu plus simple, quand vous n'avez pas trop d'aspérités — notamment dans le clivage idéologique — d'adhérer à un mouvement. En tous les cas, c'est peut-être un peu plus facile, je ne sais pas, pour quelqu'un qui n'a pas nécessairement, je dirais, une conscience politique ou une envie, une envie politique développée, de s'inscrire dans ce mouvement. Alors, je pense que, par ailleurs, s'il a suscité autant d'engouement depuis une dizaine d'années, c'est précisément parce qu'il y a une autre crise, une autre crise que celle qu'on connaît bien : la crise écologique et la crise économique; et l'autre crise, c'est la crise politique. On le voit bien, actuellement dans la séquence qui nous intéresse en ce moment — dans la crise présidentielle, j'allais dire — dans la séquence présidentielle, on voit bien qu'il y a une grosse crise politique, qui n'est pas née, effectivement, en 2016-2017, qu'elle remonte à bien plus longtemps, et que cette défiance vis-à-vis du personnel politique, des représentants politiques, des partis politiques, elle existe donc depuis maintenant une bonne dizaine d'années justement, et elle est plus ou moins ... alors, elle est plus ou moins concomitante, peut-être, également, à la naissance du mouvement des villes en transition. Et je pense qu'elle a aidé, quelque part, cette crise politique, précisément, au décollage de ce mouvement, en tous les cas, elle a aidé à son ancrage dans la société. D'un autre côté, et bien évidemment, il y a, à la fois, je dirais, deux mouvements un peu inverses dans cette crise politique. D'un côté, un mouvement qui aurait tendance, je dirais, à regarder d'un peu trop près, à mon goût en tous les cas, du côté d'une forme de populisme électoral. Et puis, encore une fois, de l'autre, un mouvement un peu

inverse, qui serait plutôt de se replier, entre guillemets, sur une forme un peu autogestionnaire, sur une forme d'autonomie par rapport au personnel politique. Et c'est évidemment dans cette catégorie-là que se rangerait le mouvement des villes en transition, en tous les cas, celles et ceux qui le composent. Donc, l'idée étant évidemment, pour cette partie de la population, de s'engager sans attendre de décisions politiques, de s'engager donc dans des actions locales, dans des actions concrètes — on parle beaucoup, également, d'utopie concrète dans ce mouvement — donc, dans des actions concrètes qui touchent à notre vie quotidienne. Je ne sais pas, je fais un peu siffler j'ai le micro, là, bon ça va ? Je parle peut-être trop près, moi ? Ok. Je vais éviter de cracher dans le micro, ça va être plus agréable pour vous. Vous m'entendez, là, du coup ? Ok. Donc, alors, l'idée — et ça a été redit à plusieurs reprises, enfin, en tout cas, je n'étais pas là ce matin, mais j'imagine que ça a été dit, et puis ça a été un petit peu évoqué dans l'intervention précédente, également — l'idée du mouvement des villes en transition, par rapport à la politique, ce n'est pas nécessairement... d'ailleurs, ce n'est surtout pas ... ce n'est pas que ce n'est pas nécessaire, c'est que ce n'est surtout pas de créer des rapports de force — je vais y arriver — des rapports de force avec les autorités politiques locales. Comme je vous l'ai dit précédemment, on est bien dans un mouvement qui refuse le clivage, et donc, a fortiori, on va refuser ce rapport de force avec les autorités politiques locales. On va développer des actions locales qui ne sont pas, évidemment, nécessairement dues et du fait des autorités locales, puisqu'on prend une part d'autonomie, une part d'autogestion. Mais, dans le même temps, on n'est pas dans l'adversité et en tous les cas, on ne se situe pas dans un rapport de force. Bien au contraire, je dirais, je pense que l'objectif, à un moment donné, c'est bien de créer des ponts avec ces autorités locales, et de pouvoir, en fin de compte, mettre en place un projet commun, à condition que ces autorités locales, je dirais, soient transition compatibles. En vérité, ce n'est pas si dur que ça, d'être transition compatible. Mais c'est là, justement, que la suite de mon intervention... enfin, c'est là que j'essaie de poser un certain nombre de questions, parce que, vu que ce n'est pas si dur que ça, ça peut présenter un certain nombre de sujets d'inquiétude. Alors, c'est toujours de mon point de vue, évidemment.

Donc, ce qu'il faut quand même préciser, c'est que l'adhésion à ce mouvement, s'il est dû à cette crise politique, qui est une forme de rejet de la politique politicienne, ce n'est pas non plus... je pense que les gens n'adhèrent pas sur le mode du syndrome du « tous pourris », c'est important de préciser ça. On n'est pas quand même dans quelque chose, justement, je dirais, sur lequel surfent un certain nombre de presque de populistes, aujourd'hui. On est bien sur quelque chose, sur une forme, effectivement, de ras-le-bol, un petit peu, d'une politique qui laisse place à beaucoup d'inertie, où, en tous les cas, on a le sentiment qu'elle n'est pas du tout proche de nos préoccupations quotidiennes, mais on n'est pas non plus dans une volonté de jeter la politique avec l'eau du bain, mais c'est, à mon sens, important de le préciser à ce niveau-là de la discussion. Alors, ça n'occulte pas moins le fait, effectivement — et ça a été reprécisé, je crois, notamment... enfin, je dis ça, en même temps, j'y étais pas, donc c'est un peu stupide, mais enfin, si j'ai bien compris, ça a été reprécisé ce matin, notamment par Luc — il y a, effectivement, dans ce mouvement, une forme avérée, avouée, volontaire, d'apolitisme. C'est un mouvement qui, très clairement, se revendique comme apolitique. Et

d'ailleurs, pour beaucoup de transitionneurs, si on ne se revendique pas dans ce mouvement, qu'on y est en tous les cas, de l'apolitisme, quelque part, on remet en cause l'un des principes fondamentaux de ce mouvement. Donc, c'est très important à avoir à l'esprit que cet apolitisme constitue une forme de... ce n'est pas une forme d'idéologie, mais en tous les cas, c'est une boussole pour le fonctionnement de ce mouvement. Mais pourtant, si on y regarde de plus près — vous le savez aussi, je pense, que si vous êtes ici, si vous êtes intéressés à ce mouvement — on voit bien que le projet qui est porté par le mouvement des villes en transition, il est pourtant éminemment politique. C'est un projet, quand vous lisez le manuel de Rob Hopkins ou quand vous lisez tout un tas d'écrits autour de la transition, on comprend bien que c'est un vrai projet de société, et que ce projet de société, il est de fait politique. Ne serait-ce que parce que, c'est une position personnelle, mais le cœur idéologique, en fin de compte, de ce projet, il est incontestablement à chercher du côté de l'écologie. Et la grille d'analyse de celles et ceux qui sont dans ce mouvement est une grille d'analyse qui est très orientée vers l'écologie, et, quelque part, d'une certaine façon, vers l'écologie politique. Et donc, à partir de là, moi, je crois qu'on peut qualifier le projet de la transition de projet politique, même si, encore une fois, la plupart des transitionneurs n'emploieront pas ce mot-là, et auront même une certaine réticence à l'employer. Alors, évidemment, il ne s'agit pas d'un projet politique au sens partidaire, au sens partisan du terme, puisque encore une fois, on est dans quelque chose d'apolitique; et donc, il ne s'agit pas d'une volonté, avec ce projet, de conquête du pouvoir. Vous n'aurez aucun groupe de transitionneurs qui vous diront qu'ils s'inscrivent dans une logique électorale visant à conquérir le pouvoir. Quoique, il y a quand même des exemples, non pas des groupes en eux-mêmes qui vont se constituer en groupe politique, mais qui vont, par contre, effectivement, en trouvant des élus qui seront transition compatible, eh bien... ils vont peut-être, justement, chercher à créer une force politique et citoyenne qui leur permettra d'accéder à des responsabilités, ça, c'est effectivement possible. Mais, en tant que tel, un groupe de transitionneurs n'a aucune vocation — alors ça peut changer — mais n'a aucune vocation à se transformer en groupe politique ou en appareil politique. Alors, quelque part, est-ce que ça signifie que le mouvement des villes en transition fait de la politique sans le savoir, un peu comme M. Jourdain fait de la prose sans le savoir ? Ça, je ne sais pas. Moi, je pense, tout de même, que tout le monde est bien conscient qu'il y a une part de politique dans la transition. Rob Hopkins, lui-même, dit la chose suivante dans une interview : « La transition est profondément politique, mais elle n'est pas explicitement politique. » Bon, alors, c'est quand même un peu... c'est un peu alambiqué, comme phrase, je vous en conviendrai. On est quand même vraiment là... je pense, dans quelque chose qui est de l'ordre du déni, voire parfois de l'ambiguïté dans la transition et je crois que ça nécessite un travail, à mon avis, enfin, en tous les cas, à un moment donné, mais j'y reviendrai après, je pense qu'il est bien de nommer aussi les choses, et il n'y a pas nécessairement de honte, la politique, ce n'est pas forcément la conquête du pouvoir, c'est bien d'autres choses. Alors, par ailleurs, oui, quand même, par ailleurs, le mouvement de la transition, il prône l'empowerment. Donc, chacun participe à la vie de la cité. On est bien aussi dans la racine du mot politique, dans la fameuse *police*. Et donc, là aussi, ça rejoint quand même pas mal, justement, cette vision qui consisterait à dire que, en tous les cas, cette notion qui consisterait

à dire que la transition est bien un projet politique. Alors,oui encore une fois, les transitionneurs, ils sont viscéralement attachés à l'apolitisme, donc, il ne s'agit pas, de les convaincre à tout prix qu'ils font de la politique. Mais, du coup, se pose la question de savoir : est-ce que la transition devrait se muer en projet politique ? Je suis désolé, je crois que je vous écorche les oreilles, quoi qu'il arrive, je n'y arriverai pas avant la fin.

X1 : On n'est pas obligé d'utiliser le micro, vous pouvez le faire sans.

A.L : Sauf que j'ai une voix qui ne porte pas et qui va, je pense, s'arrêter dans peu de temps.

X1 : Non, ça va, ça va

X2: On peut essayer, on peut essayer.

A.L : Si j'ai plus de voix ça ne sera pas sympa. Allez on essaye, mais sans forcer. Donc, au fond, ça va ? Donc ok ... Donc, pourquoi, en fait, on peut se demander pourquoi la transition ne devrait pas se muer, justement, en projet politique ? Ou plutôt, est-ce qu'elle devrait se muer en projet politique, puisque l'objectif, encore une fois, n'est pas de se transformer ni en parti ni en conquête de pouvoir, mais bien d'amener à s'interroger, à sur ... d'amener plutôt les politiques à s'interroger sur ce mouvement. On peut donc se dire qu'après tout, ils pourraient très clairement essayer, en tous les cas, d'avoir un projet charpenté, politiquement parlant. Je dis bien « essayer », parce que, toujours pour les mêmes raisons, ce côté apolitisme est très clairement revendiqué. Mais, en creux, il y a une autre question qui se pose : est-ce que ... puisque les appareils partisans, pardon, comme on l'a vu tout à l'heure, les appareils partisans ont fait de la transition un de leurs mantras, quasiment, dans leur programme... vous prenez un programme politique en tant que tel et la transition est citée quand même assez régulièrement; donc, puisque ces appareils en ont fait un des axes majeurs de leur programme, après tout, on peut se contenter, le mouvement de la transition pourrait se contenter de se dire : « Ben, on a réussi, ou on est en train de réussir, ou on continue à réussir à polliniser la politique. Et donc, voilà, on n'a pas besoin de faire plus : on a déjà réussi à influencer, à influencer un certain nombre de nos élus, de nos dirigeants, les programmes politiques, etc. ». C'est vrai, après tout, ça pourrait se justifier. Bon, de mon point de vue, vous l'aurez compris, ça reste en deçà de ce qu'on pourrait imaginer de plus grand, mais, en tous les cas, c'est déjà une première approche. Mais, une fois qu'on a dit ça, il y a une série d'autres interrogations qui surgissent, dont l'une n'est pas sans rappeler un débat qui est encore très, très traînant actuellement autour du concept de développement durable. Donc, le développement durable... on ne va pas revenir dessus, il a irrigué toutes les années 70-80. Et puis, qu'est-ce qui s'est passé ? Ben le monde politique et économique s'en est emparé, un peu comme il s'est donc emparé, depuis une dizaine d'années, de la transition, en tous les cas, un peu comme il en parle, de la transition, et il s'en est emparé, et qu'est-ce qu'il est advenu du concept de développement durable ? Ben, pas... pas une chose formidable, enfin, à mon sens, en tous les cas, c'est devenu davantage une formule marketing, en tous les cas dans la bouche

d'un certain nombre d'acteurs, pas dans tous, il ne s'agit pas, là aussi, de jeter tout le monde dans le même bain. Mais, en tous les cas, une fois que cette formule, elle a été, je dirais, avalée, malaxée, digérée même, par le système capitaliste, eh ben, elle a quand même perdu pas mal de sa crédibilité. Et, du coup, aujourd'hui, quand vous parlez de développement durable... enfin, je sais pas vous, mais moi, en tous les cas, j'ai du mal à imaginer un quelconque changement de paradigme, voilà, ça m'inspire pas grand-chose, en fait. Alors, ou alors, pour que ça m'inspire quelque chose, il faut que je revienne en arrière, au tout début du développement durable, quand, effectivement, elle n'avait pas encore été totalement, je dirais, dénaturée, cette notion.

Alors, moi, ce que je trouve, c'est que ce qui est advenu, en fin de compte, du développement durable, ça nous éclaire, déjà, une, sur la capacité d'un modèle dominant, qui est justement le capitalisme, à changer la nature d'un concept. Et ça, c'est quand même assez notoire. La plasticité de ce système, il est vraiment en capacité, en fin de compte, de s'adapter à à peu près tout, et de détourner tous les concepts de façon quasiment illimitée. D'autant plus quand les appareils politiques, eux-mêmes, ne sont pas capables de remettre en cause le système capitaliste et d'une certaine façon, de remettre en cause, ou de s'approprier d'une façon qui ne consisterait pas, justement, à développer, à dénaturer, pardon, le concept de développement durable. Voilà. On se retrouve, à un moment donné, avec, encore une fois, des formes politiques qui sont incapables, d'un côté, de contrer ce modèle dominant, et qui, de l'autre, sont incapables de porter jusqu'au bout un concept qui, pourtant dans son ADN je dirais, a la possibilité... enfin, a des germes qui sont capables de nous faire changer de paradigme. Et, pour moi, la transition, justement... ce parallèle que j'essaye de faire avec le développement durable, la transition a... risque, peut-être, de connaître un peu le même sort. En tous les cas, c'est pas une fiction d'imaginer que, dans une dizaine d'années, quand on parlera de transition, on écouterait un petit peu, on entendrait un petit peu la même musique que quand on entend le développement durable. Il y a, en tous les cas, une vraie possibilité qu'elle passe, qu'elle se transforme un peu en greenwashing ou qu'elle soit ravalée un peu au rang de tarte à la crème, cette transition. Alors, pour le mouvement des villes en transition, justement s'il ne pourra pas empêcher la récupération de ce qu'il peut porter — et on l'a vu, c'est pas nécessairement son objectif, l'objectif c'est aussi de polliniser — mais si, du moins, il ne pourra pas empêcher une récupération qui consistera à transformer ce qu'il porte, précisément, en slogan publicitaire ou en marketing politique, il a la possibilité, je pense, justement, de construire quelque chose qui lui permette de ne plus, ou, en tous les cas, de ne pas risquer de voir son projet dévoyé. Alors, je sais pas combien de temps il me reste ? 10 minutes, ça devrait suffire. Alors, évidemment, pour que son projet ne soit pas dévoyé, dénaturé, etc., on pourrait se dire qu'il faut vraiment, vraiment, cette fois-ci, passer au stade supérieur et le politiser. Alors, évidemment, quand je dis ça comme ça, si je dis ça comme ça à un groupe de transitionneurs, ça va pas plaire, en tous les cas, pourquoi ? Parce que la politique, tout de suite, est effectivement vue comme quelque chose de clivant, et donc, ça ne passera pas. Mais, par contre, on peut imaginer qu'on politise en affirmant des points qui seront non négociables, en appuyant sur des fondamentaux de ce projet qui sont incontournables pour constituer, ce que j'appellerais, moi, une forme de bouclier politique.

Alors, ce bouclier politique – je vais expliquer un petit peu, après, ce que j'entends par là, mais c'est plus des pistes et des sujets de discussion, que quelque chose de bien charpenté de ma part – mais ce bouclier politique, de mon point de vue, il a pour objectif d'éviter deux écueils majeurs. Donc, le premier, vous l'avez compris, c'est d'éviter de se faire récupérer dans ce que j'ai englobé dans le marketing politique et économique. Et, de l'autre, il a aussi pour objectif d'éviter toute tentative de récupération ou d'infiltration, je dirais, par des groupes à l'idéologie douteuse, nauséabonde, de mon point de vue.

Et, en l'occurrence, on ne peut ignorer – parce que ça s'est produit, ça s'est produit en Bourgogne, notamment du côté de Dijon – eh bien, vous avez eu certains groupes transitionneurs qui ont été infiltrés. Alors, je ne sais pas si c'est de bons mots, en tous les cas, mais où les idées du Front National ont été clairement diffusées à travers ce canal. Et notamment, pourquoi ? Parce que le Front National a un cheval... mène un combat autour de la relocalisation et la relocalisation fait partie des préceptes, en fin de compte, de la transition. Très clairement, le local – produire local, consommer local, l'énergie locale, etc. – c'est vraiment une des boussoles de la transition. Il se trouve que c'est aussi un problème, effectivement, en partie du Front National, entre autres, mais pas que du Front National, d'ailleurs. Mais, en tous les cas, je pense que ce bouclier politique, dont je vais vous détailler deux, trois idées juste après, doit aussi pouvoir permettre de se mettre à l'abri, pour le mouvement de la transition, de ce genre de tentative de récupération de la part de certains groupes politiques. Alors, pour moi, il y a trois idées dans cette idée de bouclier politique. C'est d'abord... je crois qu'il faut d'abord que la transition – que le mouvement des villes en transition, pardon – densifie et conserve sa capacité transformatrice et émancipatrice. Il faut vraiment réaffirmer, donc, ces fondamentaux, et notamment trois fondamentaux, pour moi, que sont : l'humanisme, le partage – enfin, ça en fait quatre, en fait – l'humanisme, le partage, l'ouverture et l'attention portée aux autres. Ça, je crois que, vraiment, c'est assez fondamental de garder... comme... je n'en parle pas beaucoup, ce mot, je suis désolé... comme boussole, c'est fondamental. Ensuite, l'idée, c'est bien aussi de pouvoir conserver un peu sa matrice originelle, qui est... enfin, le mouvement de la ville en transition, c'est quand même un catalyseur de transmission des savoirs et savoir-faire. Et cette capacité, justement, je pense qu'il faut qu'il la conserve, qu'il la développe, qu'il aille encore plus loin dans cette notion de transmission, parce que c'est quelque chose qui... j'aurais pu dire que c'était de l'ordre de l'éducation, moi, j'aime assez moyennement ce mot, enfin, ça, on pourra en discuter, mais bon. Mais donc, du coup, voilà, je crois que la transmission est une des bases, une des clés de ce mouvement. Et enfin, je dirais, pour ce bouclier, la troisième idée, ça serait de construire une pensée qui soit, je dirais, une pensée transdisciplinaire. En l'occurrence, le mouvement de la transition, il a contribué à ouvrir un espace extrêmement important et cet espace, autour de l'implication des habitants dans la ville, la cité, et cet espace, je pense qu'il gagnerait à l'occuper d'une manière totale, en tous les cas, d'une manière beaucoup plus importante qu'il ne l'occupe aujourd'hui. Alors, je m'explique: on l'a vu, donc, cet activisme que produit le mouvement de la ville en transition, il n'est pas dénué de toute réflexion politique, sinon, si je dis qu'il en était dénué, je fais tomber sur tout ce que j'ai dit juste avant. Donc, il n'en est pas dénué, mais, en même temps, de mon point de vue également, et après une dizaine d'années à

graviter un peu dans ce mouvement, moi, j'ai toujours trouvé qu'il manquait, qu'il y avait une dimension qui était particulièrement absente : c'était la dimension sociale dans le cheminement et dans la pensée des villes en transition.

Et, de mon point de vue, cette dimension sociale, cette absence un petit peu de réflexion ou en tous les cas, on tourne un peu autour du pot, on ne la nomme pas vraiment, pour moi, c'est une faiblesse. Alors, certes, évidemment, quand vous parlez d'alimentation accessible à tous, quand vous parlez d'énergie accessible à tous, d'agriculture accessible à tous, quand vous relocalisez tout ça, etc., il y a une dimension sociale, forcément. Mais pour autant, il y a une notion dans ce concept social qui n'existe pas, ou en tous les cas, qui n'est pas nommée, qui mériterait d'être densifiée et qui permettrait justement de construire ce bouclier : c'est la notion d'égalité. Et je trouve que cette notion, elle est un peu l'angle mort de la transition. En gros, c'est un peu comme si, à partir du moment où vous parlez d'égalité, c'est un peu comme si la peur du conflit, qui est sous-jacente dans la transition... enfin, il ne faut pas qu'il y ait de conflit, c'est un peu comme si la peur du conflit agissait comme un repoussoir pour commencer à vouloir parler de cette notion d'égalité, parce que, forcément, quand vous allez commencer à parler d'égalité, vous allez parler, et vous allez vous intéresser à l'inégalité de classe, à l'inégalité territoriale, à l'inégalité ethnique, à l'inégalité de genre. Et tous ces aspects-là, ils ne sont pas traités, enfin, c'est vraiment quelque chose qui n'est pas abordé dans la transition, et je pense que, même si c'est un mouvement qui, effectivement... est davantage un mouvement qui est dans la pratique, il n'empêche que, quand vous lisez, encore une fois, ce que peut écrire Rob Hopkins dans son manuel et dans tous les autres écrits qu'il a pu produire, il y a quand même une pensée intellectuelle, mais cette pensée intellectuelle, encore une fois, je trouve que tout un pan des aspects sociaux, et donc de tout ce qui est lié à l'égalité, n'est pas du tout, ou très peu en tous les cas ... se matérialise très, très peu.

Alors, encore une fois, c'est assez difficile dans les mouvements de transition de parler de ça, parce qu'on va, du coup, parler de lutte pour plutôt contre les inégalités. Et évidemment, le mot lutte, il n'est pas facile à manier dans la transition. Moi, j'ai juste une toute petite anecdote, dans les cinq dernières minutes qui doivent me rester. On a monté, il y a ici des personnes qui étaient dans ce projet, on a monté le festival des utopies concrètes, il y a quatre, cinq ans, je ne sais plus, quelque chose comme ça. Et, au lancement du festival des utopies concrètes, il y a eu une discussion assez importante entre nous, sur le fait : est-ce qu'on devait parler uniquement des alternatives, donc en positif, ou est-ce qu'on devait aussi parler des luttes ? Et donc, on a, je me souviens très bien que ça a été donc une discussion assez longue, où finalement, à l'ouverture du festival des utopies concrètes, premier du nom, eh bien, on a, du coup, on n'a pas... enfin, si, on a tranché, donc on a parlé à la fois des alternatives et des luttes. Mais voilà, il y avait eu quand même une certaine tension, et aujourd'hui encore, je suis à peu près certain qu'elle existe toujours, pour toutes les raisons que je vous ai dites juste avant. Donc voilà, si on introduit cette notion bah ça va sans doute poser quelques soucis, et pourtant, pour moi, à partir du moment où la transition se pose comme un acteur important de la justice environnementale, pour qu'elle marche sur ses deux jambes, il me semble qu'il faut que l'autre jambe, elle soit, ça soit la justice sociale, parce qu'on ne peut pas parler de justice environnementale sans parler de justice sociale. Et, de ce point de vue, la transition, je trouve,

n'est pas encore très, très claire sur ce sujet-là. Et ce qui est intéressant, quand même, de noter aussi, c'est que dans la transition, dans les groupes de transitionneurs, alors moi, je me fie à ce que j'ai vu, et je ne prétends pas avoir vu tout ce qui se passe aux quatre coins du monde, et il y a peut-être, justement, ici, dans la salle, des gens qui pourront me démentir, mais je crois qu'il y a à peu près 2000 initiatives recensées à travers le monde aujourd'hui, ça fait beaucoup, évidemment, mais on a un peu la sensation, quand même, quand vous allez voir ces initiatives, quand vous allez rencontrer ces groupes, qu'on a affaire, globalement, à une catégorie sociale assez homogène, CSP, CSP+, et que cette catégorie est surreprésentée dans les groupes, vous avez quand même assez peu, je trouve, moi, d'autres catégories sociales représentées. Et surtout, la transition, elle a beaucoup de mal à s'implanter ou à aller dans les quartiers ouvriers ou dans les quartiers, je dirais, à forte densité de populations issues d'immigration. Généralement, on a quand même des groupes de transition qui se développent dans des quartiers assez homogènes avec les catégories sociales précitées.

Donc, à mon avis, si vraiment on commence avec le mouvement des villes en transition à bien intégrer la question sociale, je ne dis pas qu'on arrivera à gommer d'un seul coup ce que je viens de décrire là, mais, par contre, on permettra peut-être d'avoir un saut qualitatif, et je crois que ça, c'est quand même assez intéressant. En tous les cas, de mon point de vue, encore une fois, la transition, elle ne pourra pas faire l'impasse sur ça, parce qu'elle risque, sinon, de produire une justice environnementale à plusieurs vitesses. Et ça, ça pose quand même un problème particulier.

Par ailleurs, et pour terminer, il y a quelque chose, un phénomène, actuellement, qui se déroule sous nos yeux et que le mouvement des villes en transition ne peut ignorer : c'est cette crise internationale que l'on vit depuis maintenant 2-3 ans, cette crise internationale, qui est le déplacement massif des populations, donc, là, sous l'effet des guerres, pour ce qui est de la Syrie, pour ce qui est de l'Irak, etc., et puis, ça a déjà commencé, mais ça ne va faire que s'amplifier, évidemment, sous l'effet des crises climatiques. Or, l'arrivée de ces populations, l'arrivée massive de ces populations en Europe, on le voit bien, enfin, on le voit quotidiennement, il y a une réelle incapacité actuelle des politiques publiques à prendre le problème à bras-le-corps, je dirais même parfois à le comprendre, parce que vraiment, j'ai l'impression qu'il y a une forme d'incompréhension, on ne sait pas par quel bout le prendre, parce que vraiment, j'ai l'impression que ça reste une forme d'incompréhension, on ne sait pas par quel bout le prendre, alors, ça peut aussi relever du déni, mais en tous les cas, il y a vraiment là quelque chose qui est assez terrible à constater. Il y a vraiment là quelque chose qui est assez terrible à constater, et c'est une mutation, pourtant urbaine, qui s'annonce. Cet afflux massif de populations, non seulement elle ne va pas s'arrêter demain, elle va continuer, mais en plus, elle ne va pas repartir dans l'autre sens, et si on n'en prend pas conscience, je pense que nos villes, nos métropoles, elles vont, à un moment donné, vraiment, elles vont droit à l'effondrement, pour reprendre un mot qui est fréquemment cité dans le mouvement des villes en transition. Et je crois que le mouvement des villes en transition, il a précisément un rôle à jouer à ce niveau-là. Je pense qu'il pourrait même se positionner très clairement en acteur majeur de la réinvention d'une forme urbaine qui pourrait, en tous les cas, d'une certaine façon, pouvoir prétendre à commencer à imaginer des villes qui se préparent et qui,

surtout, sont en capacité d'accueillir durablement ces populations. Et je crois vraiment que ce mouvement, il doit pouvoir même, pour aller au-delà, il doit pouvoir s'intégrer dans un vaste mouvement social urbain. C'est, de mon point de vue, ce qui le rendrait encore plus opérationnel, encore plus intéressant, parce que la ville va changer, va être complètement transformée. Enfin, vous le voyez, à Paris, moi qui ai habité très longtemps dans le 18e arrondissement, on voit bien ce que ça signifie, encore une fois, et on voit bien aussi ce que peut apporter, d'une certaine façon, le mouvement des villes en transition. Et là, j'en ai fini, à ce stade-là. Notamment à travers, c'est pris par le petit bout de la lorgnette, peut-être, mais ça reste quelque chose d'intéressant comme exemple, à travers l'agriculture urbaine, on en parlait tout à l'heure, on le sait, l'agriculture urbaine, c'est un des piliers de la transition, quand vous voulez passer à l'action, ça fait partie de la panoplie vraiment très opérationnelle. Eh bien, l'agriculture urbaine est un levier – je ne dis pas que c'est ça qui va résoudre les problèmes migratoires, faut pas me faire dire ce que je n'ai pas dit – mais c'est un levier possible, parmi tout un tas d'autres, la possibilité de rendre nos villes plus accueillantes, de rendre nos villes, je dirais, plus comestibles, et cette notion, elle est importante. Bref, peut-être de retrouver la notion de ville-refuge, dont on a beaucoup entendu parler par ailleurs, et je crois que la transition, avec l'agriculture urbaine, encore une fois, comme exemple très concret, peut jouer un rôle là-dedans. Juste un dernier mot, enfin, un dernier exemple sur l'agriculture urbaine et ce lien avec les mouvements massifs de population. Vous avez dans le 19e arrondissement, par exemple, une association qui s'appelle Verger Urbain, qui travaille dans un centre d'hébergement, qui se trouve du côté de Jean Carré, place des Fêtes. Ils ont mis en place, dans ce centre d'hébergement pour populations migrantes, des carrés d'agriculture urbaine, qui permettent justement à ces populations de retrouver une forme d'apaisement, et en tous les cas, non pas une forme de réinsertion dans la société, parce que le mot est trop fort, et en plus, ils restent dans ce centre, en général, une quinzaine de jours, enfin, si ils restent beaucoup plus, malheureusement, pour plein de raisons, mais du coup, voilà, il y a quand même quelque chose qui se passe là-bas, très clairement. Quand ils ont mis ce potager en place au cœur du centre, ça a été assez long pour que les populations présentes comprennent un petit peu de quoi il en retournait. Et aujourd'hui, vous avez vraiment des groupes – alors c'est des hommes qui sont à Jean Carré – vous avez des groupes d'hommes qui passent la majeure partie de leur temps sur ce potager. Et on voit très clairement, on le voit visuellement, mais on le voit aussi quand on discute avec eux, que ça apporte quelque chose d'important dans ce parcours totalement chaotique et déchiré qu'ils ont eu. Donc, je crois que l'agriculture urbaine, et donc par-delà le mouvement des villes en transition, peut jouer un rôle important pour la ville.

10. Débat avec la salle

X : Oui, alors, je vais en poser trois. Le premier, c'est sur l'aspect récupération par le FN. C'est une question qui me tараude beaucoup, parce que je fais une thèse sur la relocalisation par les circuits courts, comme vecteur de développement durable en plus, donc on est sur une notion qui a été dévoyée, comme la transition. Bref, je voulais savoir, du coup, de l'autre côté du spectre politique, avec le Front de Gauche typiquement, ou éventuellement d'autres projets, est-ce qu'il y a une forme d'intégration à ce mouvement des villes en transition ? Une tentative de récupération ? Enfin, bon, voilà, quels sont un petit peu les liens à ce niveau-là, de l'autre côté du spectre ? Ensuite, deuxièmement, je voulais juste que vous reveniez sur les fondamentaux. Alors, notamment, le deuxième, c'est la transmission, qui n'est pas tout à fait saisie. Et je crois que j'en ai une troisième, bon c'est pas grave ...

A.L : Sur le Front de Gauche, oui, effectivement, le Front de Gauche mène un combat sur les aspects de relocalisation qui est très clair, mais comme au PS, pour certains au PS, en tous les cas. Et du coup, effectivement, le Front de Gauche, d'une certaine façon, récupère ce que peut porter le mouvement des villes en transition. Après, la difficulté de cette notion de récupération, c'est de se dire : est-ce que c'est une récupération avouée ? Enfin, en gros, est-ce qu'ils vont aller piocher directement dans la boîte aux outils du mouvement des villes en transition, et en faire leur programme avec une sorte de copier-coller évident ? Ou est-ce qu'en fait, c'est une pollinisation, comme je l'ai précisé tout à l'heure ? Moi, je pense plutôt, en l'occurrence, qu'on est vraiment là dans la pollinisation. Il n'y a pas nécessairement du copier-coller, mais il y a très clairement, et je pense qu'après, il faudrait faire un sondage dans les groupes de transition. Mais je pense que vous avez... Alors, même si c'est un mouvement apolitique, je pense que les gens votent, par ailleurs, dans le mouvement des villes en transition, c'est aussi important de le préciser, enfin, vous en avez qui ne votent pas, mais vous en avez quand même énormément qui votent. Et je pense qu'aujourd'hui, effectivement, le Front de Gauche fait partie, en tous les cas, des formations politiques qui sont parmi celles qui recrutent le plus dans le mouvement des villes en transition, ça me paraît très clair, je ne sais pas si j'ai répondu à la question.

X: Oui. Oui, oui. Et du coup, en fait, il y a un lien avec la deuxième question qui est sur ces fondamentaux. Est-ce que c'est finalement pas des fondamentaux de gauche ? Enfin, on trouve typiquement ... enfin les valeurs d'humanismes citées dans le programme de Jean-Luc Mélenchon .

A. L : Moi, je pense... mais là, c'est une vision totalement subjective, il faut être clair. Moi, je pense qu'effectivement, ce que porte le mouvement des villes en transition, ça me semble assez gauche compatible, enfin, en tous les cas, une certaine gauche. Notamment, je ne sais pas si ça a été évoqué ce matin, mais vous avez Murray Bookchin et l'écologie sociale. Donc c'est vraiment une gauche radicale, en tous les cas, dans sa conception, qui, effectivement, là, pour le coup, me semble totalement compatible avec la transition, Le Front de Gauche s'en

approche, Le PS ... voilà (rire) on verra. Et après, si on élargit le spectre, vous avez encore une fois... Il faut le dire ... je pense que vous avez des formes... le Front national, très clairement. Alors, effectivement, l'humanisme et le Front national, ça se discute. Mais en tous les cas, réellement, il y a quelque chose... il y a une proximité d'idées, enfin, je veux dire, moi, ça me paraît difficile de le nier. Mais si, effectivement... et c'est pour ça que j'ai insisté sur l'humanisme comme point fondamental. Je pense que si on veut couper l'herbe sous le pied de toute tentative de récupération du Front national, il faut mettre en avant ces notions de partage, d'humanisme. Alors, l'humanisme, c'est un peu compliqué, en plus, à employer comme mot, parce qu'il y a un côté un peu anthropocentré. Bref. Mais il n'empêche qu'il faut absolument – mais encore une fois, c'est subjectif de ma part – il faut justement trouver des moyens de se dissocier d'éventuelles tentatives de copier-coller avec le Front national.

X : Ce deuxième aspect, ce deuxième fondamental de la transmission, c'est celui qui a le moins...

A.L : Oui, voilà. En fait, quand vous commencez, quand vous vous inscrivez dans un... enfin, quand vous... on ne s'inscrit pas, quand vous venez dans un groupe de transition, souvent, vous arrivez par deux entrées. Soit vous... alors, par une entrée majeure, c'est la volonté de faire. Et l'autre entrée, c'est de se dire : « Je veux faire, mais je ne sais pas comment faire ». Et bien souvent, dans la transition, justement, il y a cette volonté de transmettre des savoir-faire. Et ça, pour moi, ça a été une découverte, parce que moi, j'ai toujours eu envie de faire, mais je ne suis pas quelqu'un d'excessivement manuel, alors que pourtant, l'agriculture, elle, c'est mon métier, mais malheureusement, je ne mets pas assez les mains dans la terre. Mais en tous les cas, précisément, la transition apporte cette notion de transmettre des savoir-faire. Et ça me semble extrêmement important de poursuivre et d'amplifier ces aspects-là. Je vois Corine 05:31 , qui est très impliquée dans toutes ces questions-là, et notamment dans les repair-café. Et les repair-café sont précisément des lieux où vous avez des transmissions de savoir-faire, et qui, en plus, véhiculent tout un tas d'idées intéressantes sur l'économie circulaire. Donc voilà, c'est là-dessus, moi, que je voulais insister quand je parlais de transmission.

X : Les repères-café,

A.L : Repair-café

X: Ah, repair-café, d'accord.

E.P : David, aussi, il y a une question de...

D.D : Déjà, en fait, c'est pas une question que j'ai, c'est juste une remarque, c'est-à-dire que j'ai trouvé très intéressantes ces réflexions. Ça demanderait du temps pour répondre, pas point par point, mais de manière nuancée et précise, à la fois, sur les choses que tu as soulevées.

D'abord... alors, du coup, je vais plus réagir de manière relativement générale, en n'ayant pas la possibilité de creuser, sinon ça va être trop long. Je pense que, dès le début du mouvement des villes en transition, et en particulier en Angleterre, il y a eu cette discussion récurrente, qui, d'une certaine manière, est déjà ancienne, entre le rapport des villes en transition et du politique. Je pense que ça sera intéressant de rappeler cet historique et de voir les réponses qui ont été apportées, pas simplement par Rob Hopkins. Ces discussions, elles ont eu lieu aussi au niveau local, l'exemple de discussions à Berlin, à Kreuzberg, un quartier assez alternatif, qui l'était à l'époque. Moi, mon sentiment général, c'est que... ça m'amuse d'ailleurs, assez souvent, c'est que les villes en transition, c'est un objet nouveau dans l'espace politique traditionnel, qui ressemble un peu à une savonnette, c'est-à-dire que, souvent, un certain nombre d'acteurs s'interrogent sur les villes en transition à partir de leurs propres postures, parcours et concepts et ils ont du mal à, effectivement, saisir l'essence de ce mouvement, qui est pluriel, première chose. Deuxième chose, souvent, ils interpellaient... parce que ce sont des choses qui ne sont pas si fréquentes que ça, quand même. Je ne pense pas que les villes en transition, en tant que mouvement, aient vraiment besoin de se justifier, ou de participer activement à cette discussion, pour l'instant, en tout cas. Donc, c'est bien que tu amènes cette discussion, cette réflexion, voire, après, ce n'est pas polémique, mais engagée, je trouve que c'est bien. Mais je pense que, de manière globale, il y a... enfin, c'est pareil, on peut prendre un exemple comme la Bourgogne, mais je pense que ça reste, quand même, extrêmement rare. Il y a eu la même discussion sur un sujet moins connu, mais qui est assez proche, puisque c'est un mouvement des villes en transition : les bio-régions, dont on trouve, d'ailleurs, trace, de manière assez amusante, dans l'article consacré au sujet sur Wikipédia, qui est beaucoup plus long en français qu'en anglais, alors que les bio-régions, en France, peu de gens savent ce que c'est. Et on a une partie de la discussion d'exemples du Front National, qui avait essayé de s'approprier le sujet, et la discussion étant largement américaine, il y avait eu exactement la même réflexion, et ça n'a pas été difficile de mettre les choses au clair. C'est-à-dire, je pense que si on veut parler de logiciel, comme on parle de logiciel politique, c'est-à-dire importer des concepts de... par exemple, du contexte des sciences politiques à la transition, on dirait, effectivement, que la permaculture serait un logiciel, et je pense que la permaculture n'est pas un logiciel, mais c'est des... je l'ai rappelé ce matin, ça vient de beaucoup plus loin, sur les enjeux de la complexité, sur les réflexions qui ont été développées, notamment au Schumacher College, les sciences holistiques. Il y a tout à fait un ensemble d'éléments qui peuvent répondre relativement simplement à ce type de confusion, ça a déjà été fait, et ça n'a pas été fait souvent, parce que je pense que le risque, pour l'instant, en tout cas, est relativement faible. On pourrait citer un exemple contradictoire, par exemple, à Ungersheimœ, où il y a aussi un mouvement de transition qui est très intéressant, et qui va être de plus en plus connu, puisqu'il y a un film de Marie-Monique Robin, où on voit très bien qu'il existe aussi un Front National en Alsace, et c'est très orthogonal, c'est-à-dire entre les approches du Front National, la relocalisation et celle de la transition, je pense qu'il y a beaucoup d'éléments très différents. La permaculture, effectivement, elle a un certain nombre de principes qui permettent de rappeler un certain nombre de principes de base humanistes et pas qu'humanistes, qui sont, à mon avis, très différents du Front National. Donc voilà, je ne

vais pas rentrer dans les détails, mais je pense qu'un certain nombre de choses qui ont été ici affirmées ne vont pas de soi, et que, du coup, les villes en transition peuvent tout à fait s'intéresser aux politiques, mais pas dans une position de devoir répondre à des injonctions, ou à des interrogations, ou au champ politique traditionnel. Je dirais que, pour continuer ce que tu as dit à propos de la pollinisation, je trouve que c'est intéressant, c'est que je pense que les villes en transition, comme d'autres mouvements en transition, amènent une autre manière de concevoir le politique, ça, c'est certain. Et que si on arrive ... et c'est des choses, on va voir à quel moment ça devient ... on est peut-être déjà dans ce panorama-là. On parle effectivement de rupture, de collapsologie, de catastrophes. Donc, les villes en transition savent qu'effectivement, le système actuel peut, de manière assez brutale à certains moments, débrancher à certains niveaux, par exemple au niveau politique. Et je pense que les mouvements en transition auront la possibilité de participer à la réflexion sur un renouveau du politique. Pour l'instant, elles le font au niveau local, de manière très constructive, et elles pollinisent.

Et donc, je pense que ce qui est intéressant pour les villes en transition, c'est d'arriver avec d'autres acteurs. Et je finirai là-dessus avec le collectif de transition citoyenne qui existe en France. Ce qui est intéressant, c'est de faire en sorte que la transition, comme panorama intellectuel basé aussi sur des savoirs scientifiques écologiques... et c'est pour ça que j'ai bien aimé quand tu as dit l'idéologie des villes en transition, j'utiliserai un autre terme, mais en tout cas on a celui-là : c'est l'écologie, très intéressant, et tu as ajouté, quelque part, l'écologie politique. C'est-à-dire, l'écologie comme science est un élément, et la permaculture est une simplification des sciences écologiques, qui va être très disruptive pour beaucoup de champs disciplinaires, que ce soit la sociologie, l'anthropologie, le champ du politique. Donc, en fait, si les villes en transition devaient avoir une ambition — ce qui est difficile, parce qu'on est tous sur des projets locaux, donc il faudrait qu'on se réunisse, qu'on discute — ça serait de faire en sorte que cet ensemble d'idées, de savoir-faire et de pratiques devienne un des éléments de référence de tous les partis, et y compris sur les partis, de redéfinir eux-mêmes leur forme de participation, leur forme d'organisation. Donc, je pense que ce sujet, villes en transition et politique, peut être posé de manière très variée, et pas nécessairement sur, une, une nécessité de se protéger, qui est quelque chose de très défensif, je ne suis pas certain qu'actuellement on soit menacé. Et deuxièmement, sachant qu'on est aussi dans une réflexion, on a des références sur la complexité, c'est-à-dire que les villes en transition sont un élément d'un certain nombre d'acteurs, on n'est pas les seuls, on est en relation avec d'autres. On peut aussi effectivement être dans les villes en transition sur des enjeux pratiques et locaux, et, par ailleurs, être engagé politiquement de manière diverse et variée, comme militant traditionnel. Donc voilà, je pense que c'est moins évident, la relation entre le niveau politique. Mais ceci étant, j'ai bien aimé ton intervention, parce qu'elle ouvre plein de questions.

11. Lecture croisée de la discutante Clara Breteau⁷

C.B : J'ai essayé de faire dialoguer les deux papiers ensemble, donc j'espère que ce ne sera pas trop réducteur. C'est une interprétation, disons, qui essaie de trouver un dénominateur commun. J'ai trouvé ça assez intéressant de les faire dialoguer, parce que je trouve qu'ils sont assez complémentaires l'un de l'autre. Je dirais même qu'ils se clipsent assez naturellement l'un sur l'autre. Alors, une petite remarque que je vais faire, c'est que j'ai commencé à lire celui d'Antoine d'abord, moi, comme j'ai eu les papiers avant, et celui de Charline après. Donc, je vais vous demander de faire un petit peu, genre, de relire la cassette en marche arrière, ou de rembobiner, quoi, pour être un peu dans la même approche. Une autre remarque que je voulais faire, c'est que moi, je suis de formation littéraire et philosophique à la base, même si je fais de la géographie culturelle aujourd'hui. Donc, l'angle que je vais adopter sera peut-être un peu déconcertant, ou, bon, enfin, ce sera autre, quoi. Et autre remarque, c'est que je n'ai pas eu toute la fin du papier d'Antoine sur l'aspect social et réfugié. Donc, c'est un peu la même chose que j'ai fait. Donc, ça, ce sera un aspect qui ne figurera pas dans mon papier. Donc, pourquoi est-ce que ces deux papiers se clipsent bien l'un à l'autre ? Moi, en effet, si on regarde le papier d'Antoine, d'après son titre, on voit qu'il pose une alternative assez marquée. Il semble la poser entre deux termes : les mouvements assez spontanés, peu formalisés, citoyens, d'une part, et puis des formes plus figées, sclérosées, d'organisations, qui seraient les partis politiques, d'autre part. Alors, malgré tout, l'objet de son intervention, c'est que, en fait, il y a des mouvements qui sont assez spontanés, et c'est plutôt, finalement, de déployer, de faire exister une sorte de spectre entre des modes d'action et d'organisation possibles, plus ou moins formalisés et institutionnalisés, dans le champ de la transition écologique, en tout cas, pour le tronçon du papier que j'ai eu. Donc, le papier d'Antoine, il m'a semblé contribuer un peu à poser et ouvrir une problématique, problématique plutôt conceptuelle, pour ce que j'avais, à laquelle, de mon point de vue, j'ai vu très bien répondre au papier de Charline, sur le plan du terrain, cette fois. Et donc, son intervention fait ça, il me semble, en proposant, à travers des exemples de modelage de l'espace, des morphologies urbaines, une forme d'illustration métaphorique de l'alternative posée par Antoine. Disons que Charline m'a semblé poser le curseur, à travers ses études de cas, à différents endroits du spectre, et en faisant ça, le niveler, le remodeler un peu plastiquement, pour reprendre un concept qu'elle utilise, le concept de remodelage. Alors, Antoine et Charline, ils travaillent bien sur le même spectre : d'un côté, des dynamiques humaines assez spontanées, d'exode, de décroissance démographique, ou de réappropriation sans plan, et de l'autre, les deux figures assez proches, de l'architecte, pour Charline, et du politique, chez Antoine, l'un étant souvent communiqué de l'autre, deux figures stratégiques qui forment une sorte de pôle de l'autorité ou de l'institution. Et puis, à mi-chemin, entre ces deux extrêmes, à un niveau intermédiaire, sur l'échelle de la formalisation, on trouve une notion mouvante, plus labile, plus ambiguë, qui est celle de projet, qui m'a paru être centrale dans les deux interventions. C'est à la fois le centre et l'enjeu de la problématique d'Antoine, qui nous demande : le mouvement des villes

7 Chercheuse-doctorante, Université de Leeds (R-U), LADYSS (Paris), CITERES (Tours)

en transition doit-il construire un projet politique ? Il a beaucoup parlé de projet de société. Et le fait d'étude de Charline, dans sa thèse, si j'ai bien compris, sur les six études de cas, c'est, je cite : « d'étudier les démarches de projet, et voir comment celle-ci formule de nouvelles formes d'habiter ». Alors, on voit que tout ça va reposer un petit peu sur cette notion de projet, en tout cas, moi, c'est l'angle que j'ai choisi de prendre.

Ces deux interventions proposent, toutes les deux, une manière de définition. Ou plutôt, elles travaillent, toutes les deux, à dégager le projet de ce qui pourrait être le champ auquel on l'assimile, comme ça, spontanément, le champ de la gestion du projet, qui est très courant, qui a un petit peu infiltré beaucoup de sphères de la société à l'heure actuelle. Ces interventions proposent, au contraire, je pense, d'en élargir l'imaginaire, d'en creuser l'ambivalence. Chez Antoine, d'abord, pour défricher, sa problématique, il décline dans la terminologie de son intervention toute une série de variations, plus ou moins formelles, entre les modes d'action spontanées et une grande architecture. Donc, il déroule un peu une typologie. Là, j'ai pris une approche un peu psychographique. Donc, du mouvement, de la dynamique d'autonomie, autogérée, ou des dialogues, des notions assez souples et labiles. On passe à l'action locale, qui peut donner lieu à l'émergence de notions, donc, je cite : « de notions, de langages, d'outils, puis, un peu plus formalisé, ça donne des grilles d'analyse, puis des axes ». On arrive alors à la notion intermédiaire et un peu pivot, j'ai trouvé, de projet. Et on passe sur l'autre versant, beaucoup plus formalisé, celui des slogans, des mantras, des modèles, des paradigmes, qui, assemblés, peuvent alors jouer, former des programmes et être utilisés dans le cadre de formations ou d'appareils politiques. Donc, dans cette sorte de typologie, Antoine y propose un entre-deux, d'un projet qui ne voit ni comme pur dynamique ou élan vers l'avant irréfléchi, selon le sens étymologique du mot projet, se projeter vers l'avant, ni comme un appareil politique. Il nous propose un projet qui serait, dont l'ambiguïté, un peu, est saisie par deux images : le bouclier et la matrice. Il a beaucoup parlé du bouclier, il lui parlait aussi beaucoup de matrice dans son papier. Et donc, on peut imaginer le projet comme quelque chose qui, à la fois, couvre comme le bouclier et couvre comme la matrice, qui protège de façon à la fois métallique et métabolique. Alors, en fait, on voit bien que ce qui m'a semblé intéressant entre ces deux papiers, c'est l'enjeu d'enrichir la notion de projet, d'agrandir un peu le sort de tiers espace qu'il peut y avoir entre les deux extrêmes du spectre. Et pour nous aider là-dedans et compléter un peu ce qu'on a entendu dans les deux interventions, moi, je voulais faire appel au jardinier paysagiste Gilles Clément et à son Manifeste du Tiers paysage. Je trouve que ça court en sous-texte vraiment de toute l'intervention de Charline et des deux études de cas qu'elle a citées. Parce qu'en effet, Gilles Clément, donc dans son Manifeste du Tiers paysage, il se positionne un peu sur le spectre du projet. D'abord, il nous le présente à certains moments de son texte comme quelque chose de très institutionnel, de, je cite : « suspendu aux provisions budgétaires, aux décisions politiques, à des espérances de croissance, de rentabilité, de développement ». Mais il nous dit aussi, dans ce qui va constituer le cœur du manifeste à proprement parler, je cite : « Imaginez le projet comme un espace comprenant des réserves et des questions posées ». Il le complète par d'autres propositions : « Instruire l'esprit du non-faire, élever l'indécision à hauteur politique, considérer le non-aménagement comme un principe vital par lequel tout aménagement se voit

traversé par les éclairs de la vie ». Et alors, je trouve qu'on voit là une belle formulation de ce qui est tenté dans la première étude de cas de Charline sur la ville de Dessau, où le projet de plan guide ou *masterplan* réserve précisément des espaces ouverts à l'indécision, à la non-utilisation, à la non-exploitation. Et donc, on voit là le projet urbanistique comme un tiers-projet, un peu, si on veut, pour reprendre la notion des tiers invoquée par Clément. Pour reprendre une formule aussi du poète Alain Jouffroy, on voit le projet urbanistique comme quelque chose qui « diminue le plein et remplit le vide ». Ou, pour reprendre une autre formule du poète Serge Peu, qui crée « des îles qui inventent la mer », qui inventent cette mer, si on veut, qu'on peut voir qu'il était figuré par ce corridor paysager qui avait une forme très souple et qui, d'ailleurs, faisait le lien avec la rivière. Voilà.

Donc, en fait, je trouve que dans les études de cas de Charline, on a une belle manière de répondre à la question posée par Antoine, de construire un projet politique d'aménagement de la ville, de la police, et dans sa matérialité, et dans ses rapports de force, qu'il soit un projet archipel, de faire un projet inondé, si on veut, qu'il soit inondé de réserves et de questions posées, comme le dit Gilles Clément, un tissu d'espace ouvert aux vivants, aux spontanés, aux non-exploités. Moi, je trouve ça intéressant et important parce qu'il y a un vrai risque, que ce soit dans les partis ou même les mouvements citoyens, à être récupéré au-delà de l'appareil par la logique gestion de projet, qui est une logique qui peut être très productiviste. On le voit dans plusieurs associations ou plusieurs mouvements qui, il me semble, sont à l'envers d'ouvrir des espaces, de laisser de la place aux spontanés, etc. Elles cherchent à tout quadriller, à tout prévoir à l'avance. Donc, il me semble que plus que des acteurs, ce qui est en jeu ici, c'est une vraie philosophie du vivant, un rapport au vivant, tant dans les formes d'organisation de l'action que dans les formes d'organisation de l'espace. Et donc, pour moi, les mouvements citoyens comme les partis peuvent trouver à gagner dans cette idée de remodelage proposée par Charline. Donc, c'est l'idée d'un processus plus organique, plus matriciel, qui implique un contact charnel et direct avec une matière qui est malléable, souple, vivante, que ce soit la matière humaine ou la matière du territoire. Alors, bien sûr, dans ce rapport au vivant, cette philosophie du vivant, il y a le risque inversé d'un trop grand romantisme, d'un lyrisme un peu naïf dans le rapport au spontané. Paradoxalement ce qui me semble important de rappeler ici, c'est que cette ouverture au hasard et au vivant, c'est aussi, comme le dit Antoine, ce qui protège, ce qui fait bouclier. Accepter de se laisser inonder, de réouvrir les vannes à l'imprévu, c'est ouvrir des espaces d'accueil et de reflux au trop-plein. Donc là, on peut penser à ce que nous disait Antoine sur les réfugiés, justement, comment ouvrir, accepter, ouvrir des espaces de refuge. Accepter de se laisser inonder d'emblée en modelant des villes, archipels, de projets archipels, c'est se protéger des inondations. D'ailleurs, Charline Sowa le dit bien, dans son papier en tout cas, les nouveaux espaces ouverts qu'on trouve à Dessau, je cite : « suivant leur situation, permettent aussi de contrôler les inondations ».

Voilà. Alors, pour conclure, il vous semblera peut-être que ça fait beaucoup de métaphores, que tout ça, c'est un peu trop imagé. Mais, comme j'ai dit, je suis littéraire de formation et moi, ce que je lis en creux dans ces interventions, l'idée que je voudrais avancer ici, c'est qu'une partie de la solution à l'espèce de dialectique du projet que j'ai essayé de souligner se

trouve précisément dans le fait de faire de nos projets des métaphores. Alors, j'ai fait allusion plutôt à l'étymologie du mot projet, ce qu'on jette en avant, ce qu'on met au-devant de soi. Et la métaphore en grec, c'est aussi étymologiquement cette idée du transport, de l'élan, de mouvement transitif, d'une chose projetée en avant d'elle-même. Et moi, au cours de mes recherches, j'ai rencontré un projet métaphore, la matérialisation de ce que j'essaie de décrire ici. C'était dans un article sur la ZAD de Sivens. Et dans cet article, le journaliste nous raconte comment les occupants ont construit une grande catapulte, justement cet instrument qu'ils projettent, qu'ils lancent en avant. Et quand on interroge les occupants, en fait, ils nous disent qu'ils s'en sont... aucun ne nous dit qu'ils s'en sont servis ou qu'ils s'en vont servir. Elle est dirigée vers nul part, elle trône, en fait. Il la voit comme une chose qui se suffit à elle-même. Donc, cette grande catapulte, moi, c'est un peu une métaphore pure, c'est un peu un pur projet, sans projectile, sans projection. Elle incarne l'élan métaphorique sur la ZAD de Sivens. Et le journaliste, il écrit : « Il y a quelque chose de puissamment poétique dans ce qui se joue ici ». Alors, peut-être que cette partie a priori inutile, a priori purement métaphorique qui se suffit à elle-même est la partie irrécupérable, parce que vivante, ingérable de tout projet politique. Et peut-être que pour qu'un projet soit tiers-projet, soit projet archipel, « soit traversé des éclairs de la vie », comme dit Clément, peut-être qu'il faut qu'il assume sa dimension métaphorique, qu'il se conçoive un peu lui-même comme une métaphore. Donc, dans la dialectique du projet qu'on a vue ici, bien sûr, le chantier reste ouvert, mais il me semble que les pratiques de rebondage des territoires dont a parlé Charline peuvent suggérer en miroir des formes nouvelles d'organisation du politique et du rapport à l'institution et que les métaphores qui émergent de ces pratiques peuvent être des métaphores, parce qu'elles ont une fertilité imaginaire, une force synthétique, peuvent précisément être des matrices et des boucliers, des racines poétiques un peu à la base de projets de transition pour demain.

12. Débat avec la salle